

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PORTRAIT D'UN « ZOMBIE »

Le récit de guerre et la construction identitaire d'un soldat inactif de la Seconde  
Guerre mondiale à travers sa correspondance (1942-1945).

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR RÉMI MARQUETTE

JUILLET 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je voudrais d'abord remercier ma directrice de mémoire, Magda Fahrni. Son support indéfectible, sa patience et ses commentaires justes ont su faire de la rédaction de ce mémoire une expérience aussi agréable qu'elle pouvait l'être. Son enthousiasme et sa confiance face à ce projet fut une source constante de motivation.

J'aimerais également remercier Andrée Lévesque pour l'accueil chaleureux qu'elle m'a offert lors de mes visites aux Archives Passe-Mémoire et pour le travail admirable qu'elle fait pour sauver de l'oubli les écrits personnels du Québec. Merci aussi à Denis Lessard, archiviste de l'APM, d'avoir facilité mon accès aux lettres de Laurent Melançon.

Merci à mon père, ma famille et mes amis pour les encouragements et les distractions qui furent les uns comme les autres essentiels à ma santé mentale.

Finalement un merci tout spécial à ma grande sœur, ma « Laurette », Audrey, et à mon « chum Delorme », Alexis, pour leurs commentaires judicieux et pour tout le reste.

## NOTE SUR LES CITATIONS

Tout au long de ce mémoire, nous avons choisi de citer les lettres telles quelles et d'omettre les mentions d'erreurs [sic] qui deviendraient rapidement très nombreuses. Il est de notre avis que les fautes et les mauvais usages de la langue française faits par Laurent Melançon, loin de nuire à la compréhension, ajoutent à la richesse des textes.

## TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	iv
RÉSUMÉ.....	v
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
Historiographie, problématique, sources et méthodes.....	7
1.1 Bilan historiographique.....	7
1.1.1 La Seconde Guerre mondiale.....	8
1.1.2 Le récit de soldat.....	15
1.1.3 Le genre et la masculinité.....	19
1.1.4 L'identité et les écrits de soi.....	24
1.2 Problématique et hypothèses.....	29
1.3 Sources.....	31
1.4 Méthode.....	36
CHAPITRE II	
L'entraînement à travers le Canada (Juin 1942 – Décembre 1944).....	40
2.1 Le quotidien.....	44
2.2 La vision du monde, du conflit et du politique.....	62
2.3 L'identité.....	73
2.3.1 La relation fraternelle et familiale à travers la correspondance.....	74
2.3.2 La masculinité, les nouvelles rencontres et la camaraderie.....	80
2.3.3 Le voyage, la séparation et la migration.....	86
CHAPITRE III	
L'attente en Angleterre et la libération des Pays-Bas (Janvier 1945 – Décembre 1945) .....	92
3.1 Le quotidien.....	94
3.2 La vision du monde, du conflit et du politique.....	118
3.3 L'identité.....	129
3.3.1 La relation fraternelle et familiale à travers la correspondance.....	131
3.3.2 La masculinité, les nouvelles rencontres et la camaraderie.....	141
3.3.3 Le voyage, la séparation et la migration.....	147
CONCLUSION.....	161
APPENDICE A.....	167
BIBLIOGRAPHIE.....	168

## LISTE DES FIGURES

Figure		Page
2.3.2	Sergent Léo Delorme; Sergent Laurent Melançon, Terrace B.C. 1944	84
3.1a	Le Soldat G.E. Hawley du Westminster Regiment, participant aux travaux de liage des meulons de blé avec des cultivateurs hollandais	114
3.1b	Come On You Hep-Cats and Gators... Jive!	117

## RÉSUMÉ

Le terme « zombie » est une injure qui fut proférée aux soldats canadiens conscrits en raison de la *Loi sur la mobilisation nationale* qui refusaient de se porter volontaires pour le service général durant la Deuxième Guerre mondiale. Ce mémoire vise à étendre la connaissance de ces soldats « zombiés » et à mieux les situer dans l'historiographie par rapport aux figures plus connues et antagoniques que sont le soldat engagé et le déserteur. Pour ce faire, nous nous sommes penchés sur la correspondance d'un soldat issu de la LMRN qui se revendiquera lui-même d'une identité « zombie ». À partir de cette source, nous avons cherché à retracer le récit militaire, la vision du monde et la construction identitaire de ce jeune homme du quartier Hochelaga à Montréal. Sa relation avec sa famille qui lui manque, avec les amis qu'il se fait et avec les femmes qu'il rencontre nous a aidé à mieux comprendre l'identité qu'il construit et entretient durant les années de son engagement militaire. La migration à laquelle il sera contraint et les voyages qu'il aura l'occasion de faire nous auront aussi permis de voir l'image qu'il se fait de lui-même et celle qu'il désire projeter.

Au terme d'une analyse qualitative des 234 lettres écrites par ce soldat, principalement à sa sœur aînée, nous avons trouvé l'ennui, l'oisiveté et la passivité (on peut même parler d'une passivité active, une quête d'inaction assez convaincue) d'un « zombie » de la Seconde Guerre mondiale plutôt que le conscrit activement contestataire ou le volontaire répondant à des impératifs humanitaires. Ce « zombie » se sera donc finalement avéré profondément détaché de cette guerre qu'il ne sentait de toute évidence pas la sienne, menant plutôt une guerre contre son propre engagement militaire.

**Mots-clés** : Histoire, Québec, XX<sup>e</sup> siècle, Seconde Guerre mondiale, 1939-1945, Conscrition, Soldat, Identité

## INTRODUCTION

Le 22 novembre 1944, plus de cinq ans après le début de la Seconde Guerre mondiale, le premier ministre William L. Mackenzie King est contraint pour la première fois d'envoyer des soldats conscrits à la guerre. La décision est pour la moins controversée et la crise de la Conscription qu'elle engendre provoque alors, et toujours, de vives réactions chez les Canadiens et, plus encore, chez les Québécois/Canadiens français. Pourtant, l'impact concret de cette mesure s'est avéré assez faible. En effet, la plupart des soldats conscrits n'ont finalement jamais été dépêchés sur le champ de bataille. Desmond Morton, dans son *Histoire militaire du Canada*, nous apprend en effet que, des quelques 13 000 soldats conscrits finalement envoyés outre-mer, seulement 2463 ont réellement pris les armes<sup>1</sup>. Cela signifie que plus de 80 % des soldats canadiens conscrits qui désiraient demeurer inactifs le resteront durant toute la durée de la guerre, soit par choix (en ne se portant jamais volontaires pour le service général) ou par la force des choses.

L'histoire de la conscription au Canada durant la Seconde Guerre mondiale débute toutefois plus tôt. Aux débuts des hostilités en Europe, le Canada tente de minimiser son engagement militaire dans le conflit. Son effort de guerre se limite alors à fournir de la nourriture et des matériaux aux Alliés. Puis, en 1940, la situation change. L'Europe de l'Est tombe en grande partie entre les mains de l'Allemagne, l'Italie déclare la guerre aux Alliés et la France doit signer un armistice humiliant. En juin 1940, au lendemain de la chute de la France, le parlement canadien adopte donc la *Loi sur la mobilisation des ressources nationales* (LMRN) qui donne d'énormes pouvoirs

---

<sup>1</sup>Desmond Morton, *Une histoire militaire du Canada (1608-1991)*. Nouvelle édition, revue et augmentée, Outremont, Athéna éditions, 2009, p. 241.

au gouvernement du premier ministre Mackenzie King, particulièrement en matière de mobilisation pour la défense du territoire. Elle permit aussi de mettre sur pied un système de service militaire obligatoire qui régit la vie de milliers de Canadiens<sup>2</sup>. Selon E.L.M. Burns et J.L. Granatstein, ce service obligatoire n'était en fait qu'un subterfuge pour faire avaler plus facilement aux Canadiens la conscription qui avait causé tant d'émotions en 1917<sup>3</sup>.

Au moment où l'Empire du Japon capitule et la guerre prend fin, la LMRN avait forcé 157 841 Canadiens à rejoindre le service militaire, principalement des jeunes hommes célibataires<sup>4</sup>. Tout le système du service militaire obligatoire dans lequel évoluaient ces conscrits fut élaboré aux premiers jours de la loi. La construction précipitée des camps se fera au cours de l'été 1940 en vue de l'arrivée des premiers conscrits<sup>5</sup>. Dès ce moment, la décision fut prise de jumeler des volontaires aux hommes de la LMRN afin de favoriser le passage des conscrits au rang de l'armée active. Cette conversion ne se fit pas toujours dans l'harmonie et les conscrits subiront d'énormes pressions et des violences de toutes sortes pour rejoindre le service général<sup>6</sup>. Environ 60 000 conscrits acceptèrent à un moment ou à un autre de le faire alors qu'un nombre équivalent refusa pendant toute la durée de guerre. Ce refus leur vaudra le mépris des autres soldats et d'une partie de la population canadienne. Dès lors, ils seront désignés comme des « zombies », terme inspiré des films d'horreur des années 1930 mettant en scène le

---

<sup>2</sup> Daniel Byers, « Mobilising Canada: The National Resources Mobilization Act, the Department of National Defence, and Compulsory Military Service in Canada, 1940-1945 », *Journal of the Canadian Historical Association*, vol. 7, no 1 (1996), p. 178.

<sup>3</sup> E.L.M. Burns, *Manpower in the Canadian Army, 1939-1945*, Toronto, Clarke, Irwin, 1956, p. 116-117 et J.L. Granatstein, *Canada's War: The Politics of the Mackenzie King Government, 1939-1945*, Toronto, Oxford University Press, 1975, p. 100.

<sup>4</sup> C. P. Stacey, « Appendix T », *Arms, Men and Governments: The War Policies of Canada, 1939-1945*. Ottawa : Queen's Printer, 1970, p. 655-658.

<sup>5</sup> J.L. Granatstein et J.M. Hitsman, *Broken Promises : A History of Conscription in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1977, p. 154-156.

<sup>6</sup> Plusieurs historiens se sont penchés sur la question des pressions et des violences faites aux hommes de la LMRN, dans le Canada anglais surtout. Voir J.L. Granatstein, et J.M. Hitsman, *op.cit.*, p. 154-156 et Daniel Byers, « Mobilizing Canada... », *loc.cit.*, p. 186, entres autres.

mythe haïtien-vaudou du cadavre animé et qui était présenté dans les camps militaires<sup>7</sup>. Ce sobriquet injurieux désignait les soldats conscrits refusant de se porter volontaires pour le service outre-mer comme étant des sous-hommes ayant l'apparence trompeuse de « vrais » soldats canadiens dont ils portaient indument l'uniforme<sup>8</sup>. Autrement dit, ils seront vus comme des monstres « who mindlessly obeyed their masters' commands without feeling or opposition<sup>9</sup> ». Le mythe du soldat « zombie » est encore aujourd'hui souvent associé aux Canadiens français et aux immigrants non-Britanniques<sup>10</sup>. Pourtant, dans un des rares articles sur le sujet, Daniel Byers souligne que le portrait statistique des mobilisés récalcitrants était plutôt représentatif de la société dont ils étaient issus<sup>11</sup>. Bien sûr, tous les conscrits refusant de rejoindre le service général ne cadraient pas nécessairement avec le stéréotype « zombie », pas plus d'ailleurs que l'ensemble des volontaires y était antithétique. Entre la figure du soldat engagé et celle du déserteur, le « zombie » a représenté une proportion importante, mais impossible à quantifier, de soldats canadiens.

Dans ce mémoire, nous traitons du récit de guerre d'un soldat issu de la LMRN : Laurent Melançon. Au cours de son expérience militaire, il se portera finalement volontaire pour le service général, c'est-à-dire l'armée active<sup>12</sup>, mais seulement après s'être retrouvé à court d'options, ayant déjà été forcé à embarquer un navire pour l'Angleterre. Dès lors, il pourrait être considéré comme un soldat volontaire et non comme un « zombie ». Nous considérons cependant qu'il restera essentiellement un soldat « zombie » puisqu'il a continué d'utiliser différents stratagèmes pour ne pas être

<sup>7</sup> Daniel Byers, « Les "zombies" du Canada : un portrait des conscrits canadiens et de leur expérience durant la Deuxième Guerre mondiale », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 8, no 2-3 (hiver-printemps 2000), p. 184-185.

<sup>8</sup> Peter A. Russell, « BC's 1944 "Zombie" Protests Against Overseas Conscription », *BC Studies*, no 112 (été 1999), p. 52.

<sup>9</sup> Daniel Byers, « Les "zombies" du Canada... », *loc.cit.*, p. 186.

<sup>10</sup> Peter A. Russell, *loc.cit.*, p. 49.

<sup>11</sup> Daniel Byers, « Les "zombies" du Canada... », *loc.cit.*, p. 186.

<sup>12</sup> « L'active est la portion de l'armée qui, sur arrêté ministériel, peut combattre partout où le gouvernement le juge bon. » Yves Tremblay, *Volontaires : Des Québécois en guerre (1939-1945)*, Outremont, Athéna éditions, 2006, p. 15.

confronté à un champ de bataille, parlait ouvertement de son désintérêt à combattre et démontrait un détachement total face à la guerre qui faisait rage. Plus important encore, il continua lui-même à se considérer « zombie » et à se revendiquer de cette figure. Il représente donc bien la difficulté à retrouver le « zombie » dans les annales de l'armée canadienne.

Pour nous aider à le comprendre, nous avons analysé la riche correspondance que Melançon a entretenue avec sa famille, principalement sa sœur, tout au long de son expérience militaire, soit entre le 23 juin 1942 et le 20 décembre 1945<sup>13</sup>. La correspondance commença lorsque Melançon sera séparé de sa famille lors de ses premiers entraînements loin de Montréal avec le 1<sup>er</sup> Bataillon des Fusiliers de Sherbrooke. Il avait été conscrit six mois auparavant, en janvier 1942, dans le contexte agité de l'occupation de l'URSS et de l'Italie par les troupes d'Hitler<sup>14</sup>, des attaques sur Pearl Harbor et de l'occupation de deux îles aléoutiennes par les forces nippones<sup>15</sup>.

Nous utilisons donc cette correspondance afin de mieux comprendre un soldat à la croisée des chemins : récalcitrant, mais résigné ; volontaire, mais désinvesti. Ce témoignage est exceptionnel puisqu'il nous permet d'entrer dans le vécu et la construction identitaire d'une figure méconnue de la guerre au Québec, une figure qui n'a certainement pas cherché à faire entendre son témoignage n'étant ni un héros militaire ni un héros anti-impérialiste<sup>16</sup>.

Notre mémoire se divise en trois chapitres. Dans le premier, nous survolons ce qui a été fait auparavant et nous présentons comment nous espérons ajouter à la compréhension des soldats « zombies ». Nous nous penchons d'abord sur les ouvrages

---

<sup>13</sup> Les Archives Passe-Mémoire ont conservés 234 lettres envoyées par Laurent Melançon durant son engagement militaire. Sans compter les fortes variations, cela équivaut à plus de cinq lettres par mois. Pour plus de détails sur la fréquence des lettres, voir l'appendice A.

<sup>14</sup> Michel Litalien, *Écrire sa guerre : Témoignages de soldats canadiens-français (1914-1918)*, Outremont, Athéna éditions, 2011, p. 325.

<sup>15</sup> Peter A. Russell, *loc.cit.*, p. 52.

<sup>16</sup> Nous reviendrons sur les principales figures de la Seconde Guerre mondiale dans la mémoire collective québécoise et sur la pulsion de silence ayant amené de nombreux militaires à taire leur récit.

les plus influents des champs sur lesquels notre étude prend appui. Ainsi, notre bilan historiographique traite dans un premier temps de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale au Canada et au Québec. Nous nous attardons ensuite aux récits de soldats qui, plus qu'une simple source, présentent une façon intéressante de faire l'histoire de la guerre. Les champs du genre et de la masculinité ainsi que des liens entre ces concepts et l'expérience des soldats « zombies » constituent le troisième volet de notre bilan historiographique. Le dernier champ que nous traitons est celui des écrits de soi et de la correspondance. Nous avons plus particulièrement choisi de centrer notre regard sur les études portant sur les correspondances migratoire, touristique et fraternelle. Nous terminons notre analyse historiographique en abordant le concept d'identité et le débat qui entoure son utilisation en histoire. De cette analyse historiographique découle notre problématique que nous présentons avec nos hypothèses. Pour clore ce chapitre, nous présentons nos sources en précisant l'articulation de notre problématique à partir d'elles et la méthode que nous privilégions pour les analyser.

Les chapitres deux et trois visent à analyser le récit militaire de Laurent Melançon tel que décrit dans sa correspondance. Le deuxième chapitre porte sur l'expérience militaire de Melançon à travers son entraînement transcanadien, de la Nouvelle-Écosse à la Colombie-Britannique entre juin 1942 à décembre 1944. Dans un premier temps, nous présentons une analyse succincte du quotidien de ce soldat tel que représenté dans ses lettres à travers certains sujets récurrents, soit l'alimentation, l'entraînement et les loisirs. Cela nous conduit à une analyse plus approfondie de certains thèmes présents dans la correspondance. Nous examinons d'abord le regard que Melançon porte sur le monde qui l'entoure, la guerre et le politique. Puis, nous dégageons certains éléments de l'identité que Melançon construit et entretient à travers sa correspondance dans sa relation à sa famille, à sa masculinité, à sa migration et à la découverte de son nouvel environnement.

Le troisième chapitre poursuit le travail entamé par le précédent. Nous suivons Melançon dans ses affectations d'entraînement à travers l'Angleterre puis dans la libération des Pays-Bas, entre janvier et décembre 1945. Le plan reste le même. Nous traitons d'abord du quotidien de Melançon et des thèmes récurrents que demeurent l'alimentation, l'entraînement et les loisirs. Nous poursuivons en analysant sa vision du monde et certains aspects de l'identité épistolaire qu'il continue d'entretenir dans les nombreuses lettres qu'il enverra à sa sœur. Pour terminer, nous analysons ses nouvelles attitudes face au tourisme ainsi que ses réactions à la séparation et à l'éloignement beaucoup plus important dans cette deuxième partie de son expérience militaire.

Bien que le plan demeure identique dans les deux chapitres, le contenu des chapitres deux et trois est différent de par les comparaisons entre les deux périodes et par les différences significatives qu'engendrera la traversée. Nous tentons ainsi de voir l'évolution, les éléments de changement et de continuité de part de d'autre et l'Atlantique. En effet, une fois que la crainte avouée d'être envoyé outre-mer se réalisera, c'est la peur beaucoup plus inquiétante d'être envoyé au front qui tenaillera Melançon et qui le fera redoubler d'efforts dans son désir de ne pas être partie prenante de cette guerre.

## CHAPITRE I

### HISTORIOGRAPHIE, PROBLÉMATIQUE, SOURCES ET MÉTHODES

#### 1.1 Bilan historiographique

Avant de nous lancer dans notre propre recherche et de discuter de notre problématique, de notre source et de notre méthodologie, il convient de présenter l'état des recherches antérieures et de nous situer dans l'historiographie. De prime abord, quatre champs nous apparaissent pertinents. Notre analyse historiographique se découpe donc en quatre sections qu'il convient d'abord de présenter et de lier au thème des soldats « zombies » canadiens-français et de la construction identitaire à travers la correspondance. Le premier de ces champs est celui de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Ce thème représente l'entière toile de fond de notre étude. De manière à affiner notre analyse de ce champ plutôt vaste, nous nous concentrons sur l'implication des Canadiens français dans ce conflit et sur les nouvelles approches culturelles et sociales à l'histoire de la guerre. Nous poursuivons en observant les récits de soldats comme objet d'étude historique afin de mieux situer l'utilisation de cette source. Ceux-ci s'avèrent importantes pour notre démarche puisque le récit épistolaire de Laurent Melançon constitue l'essentiel de notre corpus.

Un des éléments nous intéressant le plus concernant le récit des « zombies » de l'armée canadienne est la relation qu'ils entretiennent avec leur identité masculine et nationale. L'on pourrait croire que celle-ci est mise à rude épreuve lorsqu'ils refusent de se joindre aux soldats actifs, archétype masculin<sup>1</sup>. Pour cette raison, une grande part de notre

---

<sup>1</sup> Les liens entre militarisme et masculinité ont été maintes fois soulevés. George Mosse en faisait un élément central de son désormais célèbre « mythe du soldat » (George L. Mosse, *Fallen Soldiers* :

analyse est dévouée à la construction identitaire de Melançon à travers sa correspondance. L'analyse du champ de la masculinité et du genre représente la troisième section de notre analyse historiographique. Nous y traitons de récents travaux canadiens, mais aussi des travaux plus classiques de ce champ afin de trouver un cadre théorique à notre analyse.

La dernière section de notre bilan se concentre sur les écrits de soi dont les écrits de Melançon font partie et sur la construction identitaire. Nous y analysons des écrits théoriques sur la correspondance comme source. Les thèmes de la migration, du tourisme et de la fratrie, ayant tous fait bon usage de cette source, ont également retenu notre attention. Nous abordons également le débat actuel sur la place du concept d'identité dans la recherche historique.

### 1.1.1 La Seconde Guerre mondiale

Avant d'entreprendre l'analyse des écrits canadiens concernant la Seconde Guerre mondiale, soulignons d'abord le travail de deux auteurs ayant grandement contribué à l'histoire culturelle de la guerre et de sa mythologie aux États-Unis. Tout d'abord, Paul Fussell qui, à travers ses deux principales publications, soit *The Great War and Modern Memory* et *Wartime*<sup>2</sup>, retrace les réactions et explique les comportements des soldats et des vétérans des deux conflits mondiaux. Croisant les œuvres littéraires et les

---

*Reshaping the Memory of the World Wars*, New York, Oxford University Press, 1990, 272 p.). Plusieurs autres recherches ont depuis observé ces liens, notamment dans Mark Moss, *Manliness and Militarism : Educating Young Boys in Ontario for War*, Don Mills, Oxford University Press, 2001, 226 p. sur lequel nous reviendrons et David H.J. Morgan, « Theater of War : Combat, the Military and Masculinities », dans Harry Brod et Michael Kaufman, *Theorizing Masculinities*, Londres, Sage Publications, 1994, p. 165-182; Paul Higate et John Hopton, « War, Militarism, and Masculinities », dans Michael S. Kimmel, Jeff Hearn et R.W. Connell, *Handbook of Studies on Men & Masculinities*, London, Sage Publications, 2005, p. 432-446.

<sup>2</sup> Paul Fussell, *The Great War and Modern Memory*, New York, Oxford University Press, 1975, 384 p. et Paul Fussell, *Wartime: Understanding and Behavior in the Second World War*, New York, Oxford University Press, 1989, 330 p.

témoignages, le critique littéraire et historien tire un portrait désenchanté et cynique de la guerre et s'efforce d'expliquer les représentations stéréotypées de l'ennemi. L'auteur américain définit également le concept de « pulsion de silence » qui poussa plusieurs soldats à taire leur expérience de la guerre par traumatisme ou honte des actes commis<sup>3</sup>. Ces deux ouvrages sont aujourd'hui reconnus comme étant des piliers de l'histoire culturelle et de véritables classiques de l'histoire américaine de la guerre.

Le second auteur pionnier de l'histoire culturelle éclairant notre recherche par sa vision novatrice de la guerre est George L. Mosse. Dans *Fallen Soldiers*<sup>4</sup>, l'historien s'intéresse à ce qu'il appelle le « mythe de la guerre » établi durant la Première Guerre mondiale et confirmé par la Seconde. Selon lui, un mythe entourant les grands conflits armés du XX<sup>e</sup> siècle est créé durant la Première Guerre mondiale et aurait entraîné une *brutalisation* de ses participants. Ce concept veut que la violence fut banalisée jusqu'à encourager des valeurs de patriotisme fanatique. Contrairement à Fussell qui s'intéressait à la formation de stéréotypes de l'ennemi, Mosse analyse plutôt celui du « soldat volontaire » qu'il voit comme un héros dans ce mythe hypernationaliste et quasi-religieux de la guerre moderne. Cette vision nous apparaît intéressante par son contraste évident avec le soldat « zombie ».

Au Canada, les approches culturelles de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale ont pris plus de temps à s'enraciner qu'en France ou qu'aux États-Unis par exemple. Plusieurs historiens s'entendent pour dire qu'au Canada, l'histoire de la Seconde Guerre mondiale a d'abord et avant tout été écrite en anglais. L'ouvrage de référence en la matière est sans doute *l'Histoire militaire du Canada* de Desmond Morton<sup>5</sup>. Couvrant l'histoire militaire canadienne de la période précolombienne à aujourd'hui, l'ambitieux ouvrage de Morton a été traduit et réédité plusieurs fois. Morton y défend

---

<sup>3</sup> Paul Fussell, *Wartime... op.cit.*, p. 186.

<sup>4</sup> George L. Mosse, *op.cit.*

<sup>5</sup> Desmond Morton, *Une histoire militaire du Canada (1608-1991). Nouvelle édition, revue et augmentée*, Outremont, Athéna éditions, 2009, 375 p.

l'hypothèse que la nation canadienne, souvent vue comme pacifiste, soit plutôt profondément liée à la guerre, qu'elle soit intérieure ou internationale<sup>6</sup>.

Concernant plus précisément la crise de la Conscription de 1944 et la création du mythe « zombie », les études canadiennes sont rares et peu récentes. Dans un premier temps, en 1970, C.P. Stacey, historien officiel de l'armée canadienne, présente dans la septième partie de son désormais célèbre *Arms, Men and Government*<sup>7</sup>, le rôle positif du Conseil des ministres et de l'armée canadienne dans l'établissement de la *Loi sur la Mobilisation des Ressources Nationales* (LMRN) plutôt que de s'attarder à l'étude de ses conséquences. Depuis, comme le soulève Daniel Byers dans son article *Mobilizing Canada*<sup>8</sup>, la dernière étude majeure concernant la conscription est celle de J.L. Granatstein et J.M. Hitsman, *Broken Promises*<sup>9</sup>, parue en 1977. Dans *Conscription in the Second World War* publié en 1969<sup>10</sup>, J.M. Granatstein résume rapidement les faits. Dans *Broken Promises*, écrit en collaboration avec J.M. Hitsman, il poursuit et approfondit sa couverture des événements de 1944 et la relation complexe des Canadiens avec la conscription à travers leur histoire. Granatstein et Hitsman ont su assez adroitement expliquer les enjeux de la Conscription pour qu'aujourd'hui leurs écrits, parus il y a près de 40 ans, demeurent les références en la matière<sup>11</sup>.

---

<sup>6</sup> Desmond Morton, *op.cit.*, p. 15.

<sup>7</sup> C.P. Stacey, *Arms, men and governments: The war policies of Canada, 1939-1945*, Ottawa, Queen's Printer, 1970, 681 p.

<sup>8</sup> Daniel Byers, «Mobilising Canada: The National Resources Mobilization Act, the Department of National Defence, and Compulsory Military Service in Canada, 1940-1945», *Journal of the Canadian Historical Association*, vol. 7, no 1 (1996), p. 175-203.

<sup>9</sup> J.L. Granatstein, et J.M. Hitsman, *Broken Promises: A History of Conscription in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1977, 281 p.

<sup>10</sup> J.L. Granatstein, *Conscription in the Second World War, 1939-1945*, Toronto, The Ryerson Press, 1969, 85 p.

<sup>11</sup> D'autres ouvrages, plus anciens encore, servent toujours de référence. Nous pensons entre autres à E.L.M. Burns, *Manpower in the Canadian Army, 1939-1945*, Toronto, Clarke, Irwin, 1956, 184 p. et Robert MacGregor Dawson, *The conscription crisis of 1944*, Toronto, University of Toronto Press, 1961, 139 p.

J.M. Granatstein, en collaboration avec Desmond Morton, a par ailleurs publié un autre classique de l'histoire militaire canadienne, *A Nation Forged in Fire*<sup>12</sup>. Dans cet ouvrage paru en 1989, les deux historiens poursuivent la réflexion de Morton concernant la place déterminante de la guerre dans l'histoire canadienne. La persistance de ces ouvrages de référence n'est pas négative en soi, ils sont fondateurs pour de bonnes raisons. Ce que nous déplorons, c'est le peu d'auteurs ayant employé de nouvelles approches de l'histoire afin d'étudier cette période riche, bien que contentieuse, de l'histoire canadienne. Soulignons tout de même encore une fois l'article de Byers que nous évoquions en introduction et qui présente un portrait statistique complet des soldats mobilisés du Canada<sup>13</sup>.

Or, si le champ semble parfois manquer de vigueur, notons que l'histoire canadienne de la Deuxième Guerre mondiale (et du fait militaire plus généralement) tend à se revitaliser depuis les années 1990<sup>14</sup>. Plusieurs historiens y apportent dorénavant leurs différents points de vue.

Choisissant de centrer notre regard sur l'histoire sociale et culturelle de la guerre, nous avons retenu l'innovateur ouvrage de Jeffrey A. Keshen, *Saints, Sinners and Soldiers*, publié en 2004 et depuis traduit en français<sup>15</sup>. Dans cette recherche, Keshen tente de remettre en question le mythe de la « bonne guerre » attaché à la Deuxième Guerre mondiale au Canada<sup>16</sup>. Le mythe se révèle toutefois être tenace. En effet, après avoir étudié un impressionnant nombre d'aspects de la vie des civils et des soldats canadiens

---

<sup>12</sup> J.L. Granatstein et Desmond Morton, *A Nation Forged in Fire*, Toronto, Lester & Orpen Dennys Limited, 1989, 287 p.

<sup>13</sup> Daniel Byers, « Les "zombies" du Canada : un portrait des conscrits canadiens et de leur expérience durant la Deuxième Guerre mondiale », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 8, no 2-3 (hiver-printemps 2000), p. 184-204.

<sup>14</sup> Michel Fortmann et Stéphane Roussel, « Avant-propos » de Desmond Morton, *op.cit.*, p. 9.

<sup>15</sup> Jeffrey A. Keshen, *Saints, Sinners and Soldiers : Canada's Second World War*, Vancouver, UBC Press, 2004, 425 p.

<sup>16</sup> Le concept de bonne guerre désigne une guerre noble et idéalisée, souvent caractérisée par une division nette entre les bons, toujours bons, et les méchants, toujours méchants. La Seconde Guerre mondiale fut souvent perçue à travers cette lentille déformante.

durant le conflit, Keshen en vient finalement à la conclusion que les Canadiens ont bel et bien mené une « bonne guerre », du moins dans sa majeure partie. Son étude arrive tout de même à nuancer la vision simpliste des effets de la guerre sur la société canadienne et à ajouter quelques ombres au tableau<sup>17</sup>.

Pour ce qui est du Québec, l'étude de Serge Durflinger, *Fighting From Home*, cherche elle aussi à voir les effets de la guerre sur la vie des Canadiens<sup>18</sup>. Il se concentre toutefois sur la localité de Verdun. Il est intéressant de voir l'engagement profond de la communauté, au front comme à la maison, dans la « bonne guerre » canadienne ; intéressant puisqu'il présente une mentalité très différente de celle que supposent les « zombies ». Alors que dans Hochelaga la famille Melançon s'encourage à ne pas participer, à Verdun Durflinger semble trouver que la population s'est grandement mobilisée pour offrir son appui à l'effort de guerre. Publiée en 2006, cette étude est également signe d'un renouveau du champ de l'histoire militaire au Québec. Elle inclut de nouvelles approches et résulte d'un travail de revitalisation de plus de dix ans que nous présenterons brièvement.

L'histoire de la Seconde Guerre mondiale a longtemps été le mouton noir de l'historiographie québécoise. Imprégnés d'une mythologie populaire défavorable à la commémoration du conflit, les historiens se sont peu intéressés à cet événement ayant pourtant changé la face de la province et sa place dans la Confédération<sup>19</sup>. Désireux de renverser cet état de fait, Robert Comeau, Serge Bernier, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance ont organisé, en 1994, un colloque international portant sur la participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale. La presque totalité des communications a depuis été publiée dans un numéro spécial du

---

<sup>17</sup> Notamment concernant la libération des Pays-Bas auquel Laurent Melançon participera.

<sup>18</sup> Serge Durflinger, *Fighting from Home: The Second World War in Verdun, Quebec*, Vancouver et Toronto, University of British Columbia Press, 2006, 279 p.

<sup>19</sup> Béatrice Richard, *La mémoire de Dieppe : Radioscopie d'un mythe*, Montréal, VLB éditeurs, 2002, p. 22.

*Bulletin d'histoire politique*<sup>20</sup>. À partir de ce moment, un colloque d'histoire militaire s'est tenu chaque année à Montréal ou à Kingston afin de poursuivre le travail de stimulation du champ initié par Robert Comeau<sup>21</sup>. Malheureusement, avec la dissolution de la chaire Hector-Fabre et la fin de ces colloques, le sort de l'histoire militaire du Canada et du Québec faite en français reste incertain. D'ailleurs, selon Jean-Pierre Gagnon, beaucoup de travail reste à faire afin de contrer l'attitude détachée ou désintéressée des historiens québécois quant aux deux Guerres mondiales<sup>22</sup>.

L'histoire de la participation canadienne-française à la Seconde Guerre mondiale est donc fortement tributaire de ce noyau organisateur constitué de la Chaire Hector-Fabre, de la Direction Histoire et Patrimoine du Ministère de la Défense nationale et du Collège militaire royal du Canada<sup>23</sup>. Le champ, presque absent des universités du Québec avant 1990, semble aujourd'hui vivre, accroché à un respirateur artificiel institutionnel et il reste à voir s'il pourra survivre au débranchement. Dans un retour sur les dix années de colloque et de recherches en histoire militaire, Jean-Pierre Gagnon semblait optimiste, mais conscient de tout le travail qu'il reste à faire<sup>24</sup>. Le champ prend donc des forces, comme le démontrent les nouvelles ramifications sociales et culturelles de ce champ autrefois presque exclusivement politique. Cette nouvelle histoire « par le bas<sup>25</sup> » de la guerre, déjà très populaire en France et aux États-Unis, trouve de plus en plus d'adeptes, peut-être parce qu'elle cadre mieux avec les affinités

---

<sup>20</sup> Robert Comeau, « Présentation : La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale », dans Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.), « La participation des canadiens-français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, no 3-4 (printemps-été 1995), p. 13-14.

<sup>21</sup> Jean-Pierre Gagnon, « Dix ans de recherche, dix ans de travail en histoire militaire! Que peut-on dire de ces dix ans? », dans Robert Comeau, Serge Bernier et al. (dir.), *Dix ans d'histoire militaire en français au Québec : Actes du 10<sup>e</sup> colloque annuel en histoire militaire*, Montréal, Lux éditeurs, 2005, p. 7.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>25</sup> On oppose, en histoire, une vision « par le haut » de la guerre qui observe les décisions, les batailles, la politique et la diplomatie et une vision « par le bas » qui observe les effets de la guerre sur les populations et les soldats.

des universités et des historiens québécois. Ces nouvelles approches de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale seront peut-être le salut du champ.

De ces nouveaux courants de l'histoire militaire sont nées plusieurs études fort intéressantes. L'étude de Durflinger mentionnée plus tôt y figure certainement, tout comme *La mémoire de Dieppe* de Béatrice Richard. Dans cette étude, l'historienne, à l'instar de Keshen, tente de remettre en question un mythe, celui entourant le débarquement de Dieppe, et de jeter, à travers l'analyse de ce mythe, « un nouvel éclairage sur l'évolution de la question nationale au Québec<sup>26</sup>. » Elle réussit notamment à montrer comment le vétéran et sa mémoire furent éclipsés du discours québécois. En 2008, Florence Tilch dépose une thèse de doctorat où elle propose une réévaluation des deux figures dichotomiques du déserteur et du volontaire à travers une vingtaine de romans et de pièces de théâtre québécoise<sup>27</sup>. L'historienne en vient à un constat un peu différent, nuancant la dichotomie déserteur/volontaire et la conjuguant à une dichotomie conviction/soumission. Dans ce contexte, par exemple, un volontaire pouvait être perçu comme héroïque s'il partait combattre le totalitarisme ; un déserteur pouvait être perçu comme un lâche s'il se cachait par peur. Toutefois, dans l'imaginaire québécois, le rapprochement entre le volontaire se laissant guider par l'Armée (soumission) et le déserteur refusant de servir de chair à canon (conviction) a souvent primé. Ainsi, le héros de la Seconde Guerre mondiale pour les Canadiens français serait devenu le déserteur ou l'insoumis alors que le volontaire eut à vivre son retour à la vie civile dans une honte silencieuse. Les échos à la pulsion de silence évoquée par Fussell sont évidents et il ne fait aucun doute que l'opposition canadienne-française à la participation militaire ne fit qu'augmenter le mutisme des volontaires.

Le retour difficile des vétérans fut par ailleurs le sujet d'un chapitre de *Household Politics* de Magda Fahrni tiré d'un article du *Journal of the Canadian Historical*

---

<sup>26</sup> Béatrice Richard, *La mémoire de Dieppe...*, *op.cit.*, p. 26.

<sup>27</sup> Florence Tilch, *Récits de déserteurs et de volontaires : Enquête sur la configuration narrative de deux figures de l'imaginaire franco-québécois*, Thèse de doctorat (Histoire), Université Laval, 2013, 409 p.

*Association*<sup>28</sup>. Dans cette étude, l'historienne traite de la réunion et de la renégociation de relations mises à rude épreuve durant la guerre et rendues d'autant plus difficiles par les énormes attentes entourant le retour des vétérans. Nous supposons que c'est entre autres pour éviter ces frustrations et ces déceptions que Laurent Melançon a tenu à entretenir une relation épistolaire aussi assidue avec sa famille.

En définitive, au Canada et plus encore au Québec, la production historique entourant la Deuxième Guerre mondiale a longtemps été anémique. Ce n'est que dans les années 1990, à l'approche du cinquantième anniversaire de la victoire et du passage à une génération d'historiens n'ayant pas eu directement conscience des affres de cette guerre, que le champ s'est revitalisé. Au Québec, cette revitalisation a nécessité un effort conscient et constant d'historiens et d'institutions rassemblés autour d'un colloque annuel, aujourd'hui malheureusement révolu. Le champ tend maintenant à s'éclater pour laisser de la place à plus de types de recherches, du politique imploré par Robert Comeau au social et culturel de Serge Durflinger et de Béatrice Richard.

### 1.1.2 Le récit de soldat

Au Québec, c'est en répondant à l'invitation de Béatrice Richard de briser le silence historique causé par la honte des vétérans que plusieurs historiens portent leur regard sur les récits de soldats. Ce champ, développé surtout en France et aux États-Unis, s'efforce de donner une voix aux combattants, premiers témoins de la guerre. Il s'agit d'un champ relativement récent et qui s'est développé en liens directs avec l'apparition de l'histoire « par le bas ».

---

<sup>28</sup> Magda Fahrni, « The Romance of Reunion: Montreal War Veterans Return to Family Life, 1944-1949 », *Journal of Canadian Historical Association*, vol. 9, no 1 (1998), p. 187-208 et Magda Fahrni, « Chapitre 3 : "Pour que bientôt il me revienne" : Sustaining Soldiers, Veterans, and Their Families », *Household Politics: Montreal Families and Postwar Reconstruction*, Toronto, University of Toronto Press, 2005, p. 63-86.

Richard ayant identifié le peu d'intérêt porté sur les soldats volontaires, c'est sur eux que Sébastien Vincent concentrera ses recherches. D'abord dans une communication au 10<sup>e</sup> colloque en histoire militaire, ensuite dans un mémoire de maîtrise et, finalement, dans un livre publié chez VLB éditeurs, l'historien réussit à bien cerner la réalité des volontaires canadiens-français de la Seconde Guerre mondiale<sup>29</sup>. Il est intéressant de noter que deux des vingt-six récits étudiés par Vincent dans *Ils ont écrit la guerre* concernent des soldats qui auront rejoint le service général pour des raisons plutôt détournées, similaires à celles invoquées par Melançon, soit pour « repousser le plus loin possible [...] l'inévitable départ outre-mer<sup>30</sup> » ou pour ne pas aller « en Europe de force<sup>31</sup> ». D'entrée de jeu, Vincent concorde avec Richard et parle d'un « quasi-désert historiographique<sup>32</sup> » concernant l'analyse des témoignages de soldats. Cette situation est malheureuse tant le potentiel du récit de soldat nous semble une voie intéressante de faire l'histoire des guerres.

Ce champ possède tout de même quelques classiques. Le théoricien militaire français Ardant du Picq est souvent vu comme le père de l'histoire « par le bas » de la guerre, ayant publié ses *Études sur le combat* à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>. Cinquante ans plus tard, toujours en France, Jean-Norton Cru publiait *Témoins*<sup>34</sup>. D'abord paru en 1929, cet ouvrage se veut une critique de toute la production française de témoignages de soldats de la Première Guerre mondiale. Cru, lui-même vétéran, passe en revue plus de 250

---

<sup>29</sup> Sébastien Vincent, « Les témoignages publiés par les anciens combattants : Une source pour l'historien », dans Robert Comeau, Serge Bernier et al. (dir.), *Dix ans d'histoire militaire en français au Québec : Actes du 10<sup>e</sup> colloque annuel en histoire militaire*, Montréal, Lux éditeurs, 2005, p. 119-130; Sébastien Vincent, *La campagne de libération de l'Europe de l'Ouest (6 juin 1944-8 mai 1945) à travers les récits autobiographiques et les romans publiés par des combattants québécois francophones*, Mémoire de M.A. (Histoire), Université du Québec à Montréal, 2007, 157 p. et Sébastien Vincent, *Ils ont écrit la guerre : La Seconde Guerre mondiale à travers des écrits de combattants canadiens-français*, Montréal, VLB éditeurs, 2010, 309 p.

<sup>30</sup> Sébastien Vincent, *Ils ont écrit la guerre...*, *op.cit.*, p. 49.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 245.

<sup>32</sup> Sébastien Vincent, *La campagne de libération de l'Europe de l'Ouest...*, *op.cit.*, p. 13.

<sup>33</sup> Charles Jean Jacques Joseph Ardant du Picq, *Études sur le combat*, Paris, éditeur inconnu, 1880, 294 p.

<sup>34</sup> Jean-Norton Cru, *Témoins : Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presse universitaire de Nancy, 1993, édition originale 1929, 727 p.

témoignages, offrant une critique solide de la crédibilité de chacun d'eux. L'auteur distingue cinq groupes principaux de témoignages : le *Journal*, les *Souvenirs*, les *Réflexions*, le *Roman* et les *Lettres*<sup>35</sup>. Des études de Cru découlent celles de Stéphane Audoin-Rouzeau qui marqua lui aussi l'historiographie de la Première Guerre mondiale avec *Les combattants de tranchées*, une étude parue en 1986 retraçant l'histoire des mentalités à travers les journaux de tranchées<sup>36</sup>. Aux États-Unis, John Keegan s'efforçait d'offrir une vision « par le bas » de la guerre dans *Anatomie de la bataille*<sup>37</sup>, ouvrage aussi élevé depuis au rang de classique.

Au Québec, comme nous l'avons mentionné, peu de choses ont été écrites sur les témoignages des soldats. Pire encore, ce qui a été écrit semble souvent l'avoir été dans une optique d'hommage aux combattants. Ce travail de catalogage tente de renverser la « pulsion de silence », mais demeure de peu de valeur concrète pour l'avancement de la connaissance historique. Au rang de ces ouvrages, mentionnons le travail de Patricia Burns, *They Were So Young*, regroupant divers témoignages de soldats vétérans de la Seconde Guerre mondiale, originaires de Montréal, et recoupant donc directement notre propre recherche<sup>38</sup>. Burns n'offre cependant aucune réelle analyse ou conclusion à son travail, rendant difficile son intégration à notre propre réflexion. Michel Litalien a, lui aussi, publié un recueil de témoignages, *Écrire sa guerre*<sup>39</sup>, concernant les soldats canadiens-français de la Grande Guerre. L'ouvrage, bien que mieux contextualisé que celui de Burns, offre une analyse en vignettes thématiques intéressante, mais peu approfondie et ne couvrant pas notre période. Ces deux ouvrages semblent avoir été publiés avant tout avec le grand public en tête, la véritable analyse historique laissant place aux photographies, à la convivialité et à l'émotion.

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, 61.

<sup>36</sup> Stéphane Audoin-Rouzeau, *14-18 : Les combattants de tranchées*, Paris, Armand Colin, 1986, 224 p.

<sup>37</sup> John Keegan, *Anatomie de la bataille*, Paris, Perrin, 2013, édition originale 1976, 414 p.

<sup>38</sup> Patricia Burns, *They Were So Young : Montrealers Remember World War II*, Montréal, Vehicle Press, 2002, 267 p.

<sup>39</sup> Michel Litalien, *Écrire sa guerre : Témoignages de soldats canadiens-français (1914-1918)*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 305 p.

Similaire aux travaux de Vincent, Yves Tremblay publiait en 2006 une analyse convaincante quoique courte de dix-neuf témoignages oraux de vétérans volontaires de la Seconde Guerre mondiale intitulée simplement *Volontaires*<sup>40</sup>. Les recherches des deux historiens se recoupent en plusieurs points et Tremblay fait lui aussi explicitement échos aux travaux de Béatrice Richard dans son chapitre sur la mémoire des volontaires. On regrettera que, dans un champ si peu développé, il ait produit une recherche apparaissant malheureusement peu originale, quoique rigoureuse.

Finalement, un dernier ouvrage vient s'ajouter à la courte liste de l'histoire des récits de soldats fait au Québec. Il s'agit de *La Grande Guerre de Paul Caron*, une série d'articles parus entre 1914 et 1917 revus, édités et commentés par Béatrice Richard<sup>41</sup>. L'historienne, toujours intéressée par les représentations de la guerre dans la société québécoise, s'affaire dans cet ouvrage à présenter les témoignages d'un soldat canadien-français enrôlé dans l'armée française. Comme son titre l'indique, il est question ici de la Première Guerre mondiale, mais les parallèles avec nos propres travaux sont trop nombreux pour être ignorés. À travers ce témoignage unique, Richard réussit habilement à entrevoir les paradoxes entre l'engagement militaire de ce jeune homme et la guerre qu'il mène contre l'impérialisme, *sa* guerre par opposition à *la* guerre. Elle note également l'influence directe et indirecte qu'aura pu avoir la grande sœur de Paul Caron sur les propos qu'il tiendra. Cet homme se retrouve donc à la croisée de chemin entre volontaire et récalcitrant : volontaire pour combattre et défendre la France, récalcitrant à combattre pour l'empire britannique.

Finalement, le tableau à dresser du récit de soldat de la Seconde Guerre mondiale au Québec est celui d'un thème relativement populaire, mais finalement assez peu couvert

---

<sup>40</sup> Yves Tremblay, *Volontaires : Des Québécois en guerre (1939-1945)*, Outremont, Athéna éditions, 2006, 141 p.

<sup>41</sup> Béatrice Richard, *La Grande Guerre de Paul Caron: Chroniques d'un légionnaire canadien-français (1914-1917)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, 268 p. L'essentiel de ces recherches avait déjà été présenté dans un article: Béatrice Richard, «Quelle guerre raconter? Le dilemme du légionnaire Paul Caron», *Journal of the Canadian Historical Association*, vol. 21, no 1 (2010), p. 13-36.

par les historiens. Il semble par ailleurs que dans l'empressement de combler le vide historiographique évoqué par Béatrice Richard concernant les volontaires canadiens-français, les historiens aient oublié de se pencher plus sérieusement sur le prétendu héros populaire conscrit, indocile, et généralement inactif de la Seconde Guerre mondiale, le « zombie ».

En somme, ce personnage se retrouve à la croisée des chemins, entre le héros du mythe anticonscriptionniste relevé par Richard et l'antihéros du « mythe de la guerre » de Mosse. Il s'avère intéressant de voir comment un individu peut concilier ces perceptions culturelles contradictoires à sa perception de lui-même.

De plus, le récit d'un soldat inactif présente certaines particularités non négligeables. En effet, certains des pans les plus récurrents de l'analyse de récit de soldat sont la réponse et les conséquences de la *brutalisation* et de la violence sur les soldats<sup>42</sup>. Ces éléments étant en partie, voire complètement, absents du récit d'un soldat n'ayant pas fait directement face au champ de bataille, l'historiographie du récit traditionnel de soldat ne peut faire qu'en partie figure de modèle à notre recherche. Nous avons donc cherché plus loin les apports d'une analyse du vécu de ces soldats non combattants : dans la construction de l'identité d'un jeune Montréalais, dans la mutation des perceptions de genre, dans la migration forcée et le voyage, et dans sa relation avec sa sœur.

### 1.1.3 Le genre et la masculinité

Le lien entre militarisme et masculinité a déjà été évoqué, mais il est d'autant plus intéressant compte tenu des paradoxes du soldat inactif que la section précédente de

---

<sup>42</sup> L'affirmation que « death was always present » et qui amènerait les soldats à, dans un premier temps, déshumaniser l'ennemi et à, dans un second temps, sacraliser ou mythifier la guerre ne s'applique donc pas aux soldats inactifs. George L. Mosse, *op.cit.*, p. 5-7

notre bilan a révélés. Au Canada, la force de ce lien durant la Première Guerre mondiale a été observée par Mark Moss<sup>43</sup>. L'historien canadien voyait dans l'éducation des jeunes garçons ontariens la cristallisation du culte de la virilité militaire. L'insulte de « zombie » est d'ailleurs certainement tributaire de ce lien très fort entre masculinité et militarisme et, par conséquent, de la déshumanisation et l'émasculatation des hommes refusant de combattre. C'est dans cette optique que nous avons choisi de nous pencher sur l'histoire du genre et de la masculinité afin d'en appliquer certains concepts à notre analyse de la correspondance d'un soldat refusant délibérément de combattre.

Les années 1980 voient le mouvement féministe de deuxième vague frapper le milieu académique de plein fouet. De l'influence de ce mouvement naît une nouvelle façon de faire l'histoire : l'histoire du genre. En 1988, Joan Scott publie une traduction de son article fondateur dans les Cahiers du GRIF. Dans « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique<sup>44</sup> », Scott présente le concept de genre à la communauté historienne avec une éloquence et une maîtrise impressionnante, surtout compte tenu de la jeunesse de ces concepts. Pour elle, « le genre est un élément constitutif des rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir<sup>45</sup> ». Similaire au concept de classe, le genre est donc culturel par opposition au sexe qui lui est biologique. Cette catégorie d'analyse apparaît alors principalement comme synonyme d'histoire des femmes puisque, selon les historiennes qui s'en font porte-parole, l'histoire qui avait été écrite jusqu'alors était celle des hommes.

Néanmoins, certains historiens semblent avoir réussi à trouver l'utilité de faire profiter les hommes de l'histoire du genre puisqu'à partir du milieu des années 1990, même si elles ne sont pas aussi foisonnantes que celles sur les femmes, ce genre d'études se fait

---

<sup>43</sup> Mark Moss, *op.cit.*

<sup>44</sup> Joan Scott, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, no 37-38 (1988), p. 125-153.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 144.

de plus en plus fréquent. Mentionnons seulement les plus influents. Premièrement, en 1993, E. Anthony Rotundo publie *American Manhood*<sup>46</sup>. Sans aller à l'encontre de ce qui a été établi par les historiennes et les historiens du genre, Rotundo soutient qu'une analyse genrée de l'homme est possible et qu'elle offre une nouvelle vision des hommes « as people, not public actors; to learn about men out of the historical spotlight as well as in it<sup>47</sup> ».

Deuxièmement, dans sa colossale étude de l'histoire du très américain « Self-Made Man » intitulé *Manhood in America*, l'historien Michael Kimmel est lui aussi à la recherche du furtif vécu du genre masculin<sup>48</sup>. Un des aspects les plus novateurs de son ouvrage est sa théorie selon laquelle la masculinité est basée sur une démonstration homosociale. C'est-à-dire que les hommes ne cherchent généralement pas à prouver leur masculinité aux femmes, mais plutôt aux autres hommes<sup>49</sup>.

Au Canada, l'histoire du genre est fortement tributaire des efforts de Joy Parr. Dans l'excellent *The Gender of Breadwinners*<sup>50</sup>, elle compare l'évolution de deux petites villes ontariennes à travers une analyse des genres associés aux industries de chacune d'elles. L'importance de la recherche reposait dans son intégration du concept de genre, au même titre que celui de classe. Elle décloisonnait ainsi l'histoire féministe et faisait une démonstration solide de l'utilisation du genre en histoire. Bien qu'elle ait su adéquatement étendre les bases théoriques de sa recherche beaucoup plus loin que l'unique histoire féministe, l'historienne canadienne se voyait tout de même ciblée, sinon interpellée, par les attaques fréquentes faites à ce type d'analyses dans les départements d'histoire<sup>51</sup>. Lasse de ces attaques, Parr s'est fait à la fois porte-parole et

---

<sup>46</sup> E. Anthony Rotundo, *American Manhood : Transformations in masculinity from the Revolution to the modern era*, New York, Basic Books, 1993, 382 p.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. ix.

<sup>48</sup> Michael Kimmel, *Manhood in America: A Cultural History*, New York, The Free Press, 1996, 544 p.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>50</sup> Joy Parr, *The Gender of Breadwinners: Women, Men, and Change in Two Industrial Towns, 1880-1950*, Toronto, University of Toronto Press, 1990, 314 p.

<sup>51</sup> Joy Parr, « Gender History and Historical Practice », *Canadian Historical Review*, no 76 (1995), p. 355.

protectrice des nouvelles approches historiques avec, au premier plan, l'histoire du genre, dans un article aujourd'hui fort reconnu publié dans le *Canadian Historical Review* en 1995<sup>52</sup>.

Cet article est d'ailleurs reproduit en introduction du collectif *Gender and History in Canada*<sup>53</sup>. Ce recueil marque les débuts d'un intérêt continu des historiens canadiens pour l'histoire du genre. Il est d'ailleurs intéressant de voir que, dès 1996, et ce malgré les réserves évoquées par Parr<sup>54</sup>, la majorité des articles regroupés dans *Gender and History in Canada* concerne le genre masculin<sup>55</sup>. Une place importante est également faite à la masculinité dans *Gendered Pasts*<sup>56</sup>, un autre collectif concerné par l'histoire du genre au Canada publié en 1999. Finalement, plus récemment, en 2012, Christopher J. Greig et Wayne J. Martino publiaient un collectif cette fois exclusivement sur la masculinité, *Canadian Men and Masculinities*<sup>57</sup>. Ce collectif inclut d'ailleurs un des rares écrits sur la masculinité au Québec, soit « Quebec Manhood in Historical Perspective » de Jeffery Vacante<sup>58</sup>. Cet article, bien qu'intéressant, omet complètement le sujet de la guerre pour se concentrer plutôt sur l'après-guerre dans son désir admis de ne montrer que les moments forts des revendications nationalistes<sup>59</sup>. Le collectif contient également les travaux de Robert Rutherford sur la paternité dans la période

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 354-376

<sup>53</sup> Joy Parr et Rosenfeld, Mark, *Gender and History in Canada*, Toronto, Copp Clark, 1996, 381 p.

<sup>54</sup> Parr soutient, dans l'article du *Canadian Historical Review*, que «while women were drawn to study the history of women as a way to understand their legacy of subordination and to alter their contemporary condition, what men might gain by undoing the artifices that sustained masculine privilege as ordinary, fair, or unquestionable was more elusive. » Elle offrait du même coup une explication des liens étroits existant entre le mouvement féministe et l'histoire du genre. Joy Parr, « Gender History and Historical Practice... », *loc.cit.*, p. 361

<sup>55</sup> Dix des dix-huit articles font explicitement référence à la masculinité dans leur titre.

<sup>56</sup> Kathryn McPherson, Cecilia Morgan et Nancy M. Forestell, *Gendered Pasts: Historical Essays in Femininity and Masculinity in Canada*, Don Mills, Oxford University Press Canada, 1999, 291 p.

<sup>57</sup> Christopher J. Greig et Wayne J. Martino, *Canadian Men and Masculinities*, Toronto, Canadian Scholar's Press, 2012, 372 p.

<sup>58</sup> Jeffery Vacante, «Quebec Manhood in Historical Perspective», dans Christopher J. Greig et Wayne J. Martino, *op.cit.*, p. 23-41.

<sup>59</sup> Auquel nous croyons qu'aurait très bien pu figurer la crise de la Conscription de 1944.

d'après-guerre<sup>60</sup>. L'historien avait déjà analysé cet archétype masculin dans *Gender and History in Canada* en 1996 et dans *Creating Postwar Canada* en 2008<sup>61</sup>. Employant l'histoire orale dans ces articles, il s'intéresse particulièrement aux préoccupations des pères de l'après-guerre. Ces travaux ne sont pas sans rappeler ceux de la coéditrice de *Creating Postwar Canada*, Magda Fahrni, dont les recherches sur le retour des vétérans ont déjà été évoquées. Rutherford soutient que le rôle de patriarche pourvoyeur établi durant les périodes victorienne et édouardienne n'était qu'en dormance durant les périodes confuses de la crise économique et de la guerre et qu'il a simplement repris sa place centrale dans la famille nucléaire, stimulé par les conditions particulièrement prospères au lendemain de la Seconde Guerre mondiale<sup>62</sup>.

Toujours au Canada, Christopher Dummitt se penche sur le lien entre masculinité et modernité dans *The Manly Modern*<sup>63</sup>. À travers une étude thématique des réponses de la masculinité aux contextes d'après-guerre principalement à Vancouver, Dummitt détermine que modernité est alors devenue, dans une certaine mesure, synonyme de masculinité.

Tout compte fait, il ressort de cette analyse que les écrits canadiens concernant la masculinité sont abondants. Malheureusement, les chercheurs de ce champ se concentrent majoritairement sur une sélection de moments-clés de la période contemporaine (l'après-guerre principalement et la crise économique dans une plus faible proportion) et sur certains archétypes masculins (le père, l'homosexuel, l'immigrant, le garçon). Entre le bouleversement des rôles sexuels des années 1930 et

---

<sup>60</sup> Robert Rutherford, « Fathers in Multiple Roles: Assessing Modern Canadian Fatherhood as a Masculine Category », dans Christopher J. Greig et Wayne J. Martino, *op.cit.*, p. 76-98.

<sup>61</sup> Robert Rutherford, « Fatherhood and the Social Construction of Memory: Breadwinning and Male Parenting on a Job Frontier, 1945-1966 », dans Joy Parr et Mark Rosenfeld, *op.cit.*, p.357-376 et Robert Rutherford, « New "Faces" for Fathers: Memory, Life-Writing, and Fathers as Providers in the Postwar Consumer Era » dans Magda Fahrni et Robert Rutherford (éd.), *Creating Postwar Canada: Community, Diversity, and Dissent, 1945-1975*, Vancouver, UBC Press, 2008, p.241-267.

<sup>62</sup> Robert Rutherford, « New "Faces" for Fathers... », *op.cit.*, 264.

<sup>63</sup> Christopher Dummitt, *The Manly Modern : Masculinity in Postwar Canada*, Vancouver, UBC Press, 2007, 224 p.

le durcissement conservateur des années 1950, les historiens semblent avoir laissé de côté la guerre et son rôle potentiel dans la transformation de la masculinité. Il sera donc intéressant d'analyser le discours d'un soldat dans cette période d'apparente mutation des perceptions de genres. C'est à travers la correspondance d'un soldat inactif que nous tenterons d'en retrouver les traces. Il semble donc maintenant pertinent de s'attarder à ce type de source et à ses particularités.

#### 1.1.4 L'identité et les écrits de soi

L'écriture de soi représente toutes ces instances où un auteur s'écrit à lui-même, explicitement ou implicitement. L'autobiographie en est probablement la représentation la plus évidente, mais, selon Foucault, la correspondance en est également une forme importante puisque, dans la lettre, l'auteur s'écrit à lui-même autant qu'il écrit au destinataire<sup>64</sup>. Il s'autodéfinit et se construit à travers ses lettres, mais se définit et se raconte aussi au lecteur. Au même titre, l'auteur d'un journal de voyage se positionne lui-même à travers son rapport à l'Autre.

C'est une des raisons pour lesquelles la correspondance est une source exceptionnelle pour l'historien. Dans *Témoins*, Cru expliquait bien certains des apports plus concrets de cette source lorsqu'il explique que :

les lettres donnent la certitude que la version des faits racontés, l'expression des sentiments, sont bien celles de la date de la lettre sans qu'aucune révision postérieure aux événements soit venue les modifier. L'impression immédiate, de premier jet, spontanée, primesautière, voilà ce que les lettres donnent, et ce dont seules elles peuvent offrir la certitude.<sup>65</sup>

En France, les cahiers du GRHIS publient en 2001 un numéro entièrement dédié à l'épistolarité à la suite de ce qu'Anne-Marie Sohn appelle « un foisonnement des

<sup>64</sup> Michel Foucault, « L'écriture de soi », *Corps écrit*, no 5, (numéro spécial : *L'autoportrait*, février 1993), p. 3-23.

<sup>65</sup> Jean-Norton Cru, *op.cit.*, p. 61.

recherches sur le thème depuis une vingtaine d'années »<sup>66</sup>. Comme dans le livre *Lire l'épistolaire* de Marie-Claire Grassi<sup>67</sup>, les collaborateurs du GRHIS semblent plus intéressés par les correspondances de personnages publics de l'Antiquité au XIX<sup>e</sup> siècle que par les échanges postaux des gens ordinaires du XX<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, les renseignements méthodologiques posés par certains auteurs démontrent un effort de publiciser la source épistolaire et d'en étendre la portée.

Un des champs ayant le mieux réussi à intégrer la correspondance privée des gens ordinaires et qui figure conséquemment beaucoup à notre bilan historiographique est celui de la migration. De ce champ, ce sont les travaux de David A. Gerber qui nous apparaissent de prime abord les plus riches en théorie de l'histoire épistolaire. En effet, bien que *Authors of Their Lives* traite de l'immigration britannique en Amérique du Nord au XIX<sup>e</sup> siècle, les quelques deux cents pages passées à présenter l'épistolarité immigrante sont d'une grande aide afin d'articuler notre analyse<sup>68</sup>. L'historien y traite notamment de la formation de l'identité à travers la correspondance et de l'établissement de thèmes, d'une voix et d'un rythme<sup>69</sup>. Ce sont tous des éléments se retrouvant dans la correspondance d'un jeune homme pris dans les engrenages d'une succession d'affectations militaires, sorte de migration forcée.

Au Québec, Yves Frenette, Marcel Martel et John Willis publiaient récemment un recueil intitulé *Envoyer et recevoir*, destiné à faire le point sur les méthodes et l'état de la recherche sur la correspondance dans les diasporas francophones<sup>70</sup>. Une section est dédiée à l'expérience migratoire, mais, encore une fois, la majorité des recherches ne

<sup>66</sup> Anne-Marie Sohn, « La correspondance : un document pour l'histoire », *Les Cahiers du GRHIS*, no 12 (2001), p. 9.

<sup>67</sup> Marie-Claire Grassi, *Lire l'épistolaire*, Paris, Dunod, 1998, 194 p.

<sup>68</sup> David A. Gerber, *Authors of Their Lives : The Personal Correspondence of British Immigrants to North America in the Nineteenth Century*, New York and London, New York University Press, 2006, 421 p.

<sup>69</sup> «Forming Selves in Letters » et «Establishing Voice, Theme, And Rhythm » dans le texte original. Nous reviendrons plus en détail sur ces éléments. *Ibid*, p. vii.

<sup>70</sup> Yves Frenette, Marcel Martel et John Willis, *Envoyer et recevoir : Lettres et correspondances dans les diasporas francophones*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 296 p.

couvrent pas notre période et, quand elles le font, ne traitent pas de la guerre comme source de migration. Il ne fait néanmoins aucun doute que certaines des méthodes présentées par les auteurs de ce collectif sont utiles. Nous reviendrons sur celles-ci dans la section sur nos méthodes de recherches.

Dans le même ordre d'idées, la correspondance issue du tourisme renseigne sur l'identité du scripteur autant sinon plus que sur sa destination. La fonction du tourisme comme moteur de définition culturelle et nationale a été savamment démontrée par le sociologue John Urry dans *The Tourist Gaze*<sup>71</sup>, devenu depuis un classique maintes fois réédité. Ses travaux ont été depuis réinvestis par les historiens. Dans un collectif paru en 2001, Shelley Baranowski et Ellen Furlough notent le peu d'attention que les historiens portent au tourisme comme symbole de la modernité de la fin du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles<sup>72</sup>. Le phénomène du tourisme transnational et transatlantique est à cette période en pleine transition, entre un tourisme d'élite et un tourisme de masse<sup>73</sup>. Puisque la guerre amènera plusieurs soldats à parcourir le Canada et à traverser l'Atlantique, le lien qu'Orvar Löfgren fait entre le tourisme, la cristallisation des stéréotypes et la construction d'une identité nationale dans sa contribution au recueil de Baranowski et Furlough semble particulièrement intéressant lorsqu'il est transposé à l'identité nationale incertaine des Canadiens français<sup>74</sup>.

Ce même constat était d'ailleurs fait par Cecilia Morgan, dans *A Happy Holiday*<sup>75</sup>, qui explique que « despite its transnational character, tourism plays a prominent role in the formation of national identities and stereotypes<sup>76</sup> ». Dans sa recherche, l'historienne emploie efficacement une sélection d'écrits intimes (journaux de voyage et

<sup>71</sup> John Urry, *The Tourist Gaze*, London, Sage Publications, 1990, 176 p.

<sup>72</sup> Shelley Baranowski et Ellen Furlough, *Being Elsewhere: Tourism, Consumer Culture, and Identity in Modern Europe and North America*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2001, p. 1.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>74</sup> Orvar Löfgren, «Know Your Country: A Comparative Perspective on Tourism and Nation Building in Sweden», dans Shelley Baranowski et Ellen Furlough, *op.cit.*, p. 137-154

<sup>75</sup> Cecilia Morgan, *A Happy Holiday : English Canadians and Transatlantic Tourism, 1870-1930*, Toronto, University of Toronto Press, 2008, 461 p.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p.8.

correspondances principalement) afin de présenter une histoire du tourisme, de l'Empire et de la modernité à travers l'analyse de certains récits de voyage de la classe moyenne canadienne. Malheureusement, elle ne s'intéresse pas du tout au récit canadien-français et tend, dans un souci d'éviter la généralisation, à finalement émettre peu de conclusions. Toutefois, comme Löfgren le faisait pour la Suède, Morgan identifie de manière assez claire « the construction of national and imperial communities at a time when Canadians were attempting to identify their own personal relationships to nation and empire<sup>77</sup> ». Il est donc intéressant de voir de quelle façon un Canadien français refusant de se joindre à la cause guerrière de l'Empire manifeste ou non son appartenance à cette nation.

Le dernier thème que nous couvrons concernant les écrits de soi est celui de la fratrie. En 2005, Leonore Davidoff, historienne britannique de renom, publie un article présentant la fratrie comme une nouvelle catégorie d'analyse pour les historiens<sup>78</sup>. En ce sens, *Kinship as a categorical concept* n'est pas sans rappeler l'article de Joan Scott sur le genre, bien que la portée des études de la fratrie reste à voir. Les liens entre l'étude du genre et de la fratrie sont d'ailleurs nombreux et Davidoff mentionne que :

Unsurprisingly, concepts of siblinghood are coloured by underlying notions of gender; especially since siblings, in many cases, spend so much of their infancy and childhood together, the life-period when gender identities are being formed. Since masculinity and femininity are almost always culturally evaluated in some hierarchical pattern, siblings try out and adopt positions of power vis-a-vis each other on the basis of their gender. Since sibling position is also often aligned with age and birth order, here too, power relations are played out.<sup>79</sup>

Ce qui ajoute à la déjà longue liste de paradoxes que présente la situation de notre soldat « zombie ». En effet, sa sœur étant plus âgée, Laurent Melançon se retrouve en

---

<sup>77</sup> *Ibid.*

<sup>78</sup> Leonore Davidoff, « Kinship as a Categorical Concept: A Case Study of Nineteenth Century English Siblings », *Journal of Social History*, vol. 39, no 2 (numéro special: *Kith and Kin: Interpersonal Relationships and Cultural Practices*, Hiver 2005), p. 411-428.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 413.

supériorité de genre, mais en infériorité d'âge. La dynamique des pouvoirs est alors moins évidente. Dans ses commentaires sur les chroniques de Paul Caron, Béatrice Richard reconnaît elle aussi l'impact de la fratrie, la grande sœur du légionnaire ayant eu une influence directe et indirecte sur les écrits du soldat-journaliste<sup>80</sup>. Bien qu'elle ne pousse pas plus loin cette réflexion sur la fratrie et ne mette pas vraiment à profit les travaux récents du champ, il est intéressant de noter à quel point la situation de Paul Caron fait écho celle de Laurent Melançon. Pour notre part, à l'instar de ce que Davidoff faisait pour les familles victoriennes de William Gladstone, William Wordsworth et Sigmund Freud dans *Thicker Than Water*<sup>81</sup>, nous tenterons, à travers la correspondance, de voir comment s'articulait la relation frère/sœur dans la famille Melançon.

Pour terminer, nous désirons prendre un moment pour évoquer la polémique concernant l'usage du concept d'identité en histoire et plus généralement dans les sciences sociales. On parlera chez certains d'un concept qui en dit à la fois trop et trop peu<sup>82</sup> ou d'un concept fourretout<sup>83</sup>. Néanmoins, nous choisissons de l'utiliser puisque nous sommes persuadés que notre étude, restreinte dans son sujet et vaste dans le choix des thèmes abordés, est un cas où le concept trouve son sens. C'est dans son rapport à une altérité mouvante et multiple, point de rencontre de la majorité des définitions de l'identité<sup>84</sup>, que nous chercherons à entrevoir l'identité que Melançon se construit, mais aussi celle qu'il tente de projeter à sa famille au fil des lettres.

<sup>80</sup> Béatrice Richard, *La Grande Guerre de Paul Caron...*, *op.cit.*, p.10.

<sup>81</sup> Leonore Davidoff, *Thicker Than Water: Siblings and their Relations, 1780-1920*, Oxford, Oxford University Press, 2012, 449 p.

<sup>82</sup> Rogers Brubaker et Frederick Cooper, «Beyond "Identity"», *Theory and Society*, vol. 29, no 1 (2000), p. 1.

<sup>83</sup> Thierry Nootens, « Un individu "éclaté" à la dérive sur une mer de "sens"? Une critique du concept d'identité », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 62, no 1 (2008), p. 37.

<sup>84</sup> Par exemple, Bettina Bradbury et Tamara Myers, *Negotiating Identities in 19th- and 20th-Century Montreal: A Collection of Essays by the Montreal History Group*, Vancouver et Toronto, UBC Press, 2005, p. 5 ou Karine Hébert, *Impatient d'être soi-même : Les étudiants montréalais, 1895-1960*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2008, p. 3.

## 1.2 Problématique et hypothèses

De ce survol historiographique nous retiendrons trois choses. Premièrement, que l'histoire militaire, au Québec comme au Canada, fut longtemps le fait de quelques spécialistes dévoués. Ce n'est qu'aux alentours de 1990 que le champ s'est enrichi et qu'il s'est mis, par le fait même, à explorer de nouvelles avenues. S'éloignant de l'histoire politique et stratégique de la guerre, les historiens se sont alors mis à se questionner sur les effets de la guerre sur la société. C'est de cette tangente nouvelle que s'est développée l'analyse du récit de soldat, inspirée au Québec de Jean-Norton Cru et de l'historiographie française de l'histoire « par le bas ». Ce qui nous amène à notre deuxième point. La mythologie populaire québécoise a, selon les travaux influents de Béatrice Richard et ceux de Tilch, consacré le conscrit délinquant et le déserteur comme héros, mettant de côté le récit du volontaire soumis<sup>85</sup>. C'est dans l'optique de combler ce vide que des historiens comme Sébastien Vincent, Yves Tremblay et Béatrice Richard elle-même se sont penchés sur les récits des volontaires exclusivement. Troisièmement, il semble que, bien que l'histoire du genre ait réussi à se tailler une place dans le paysage historiographique canadien et que l'analyse de la masculinité n'y soit plus marginale, les historiens de ce courant ont surtout mis l'accent sur des moments charnières dans les perceptions des genres afin d'en définir les paramètres.

Plus encore que le fait que Laurent Melançon fut mobilisé par l'armée canadienne dans le cadre de la LMRN, c'est son statut de « zombie » qui nous a attirés vers son récit. En effet, rares sont les historiens ayant choisi de se pencher sur les récits de soldats

---

<sup>85</sup> Valérie Beaulieu fait un constat similaire dans son étude de la littérature et du cinéma québécois, concluant que « la figure du héros s'est déplacée, laissant toute la place et le courage aux insoumis et aux déserteurs. Ceux-ci incarnent bien souvent la fierté, la force et la bravoure. C'est à eux que l'histoire et la culture donnent raison. » Valérie Beaulieu, *Figures du héros dans la représentation de la Seconde Guerre mondiale au Québec: redéfinitions et déplacements*, Mémoire de M.A. (littérature comparée), Université de Montréal, 2008, p. 95.

n'ayant jamais fait directement face à un champ de bataille. Pourtant, comme nous l'avons mentionné en introduction, le soldat inactif représente une réalité répandue dans l'armée canadienne de la Seconde Guerre mondiale, particulièrement au Québec dans le contexte d'opposition à la conscription.

Le conscrit se retrouve ainsi dans une position paradoxale. Ignoré par les historiens militaires au profit du volontaire soi-disant oublié, la mémoire de ce soldat n'est plus connue qu'à travers la lentille déformante de ce même folklore. Notre mémoire tentera donc de répondre à ce paradoxe en analysant le récit d'un soldat conscrit : Laurent Melançon. Nous le comparerons au mythe du conscrit rebelle et tenterons d'évacuer ce mythe afin de dresser un portrait plus réaliste de l'expérience militaire de ce soldat du régiment des Fusiliers de Sherbrooke.

L'homme des années de la Seconde Guerre mondiale, entre la confusion des rôles sexuels issus de la crise économique et la cristallisation de ceux-ci au sein de la société de consommation durant l'après-guerre, est lui aussi dans une position particulière. Nous tenterons donc de voir dans le discours de Laurent Melançon à la fois les vestiges des années 1930, le prélude des années 1950 et, nous l'espérons, les perceptions éphémères des rôles sexuels d'un jeune homme forcé de migrer temporairement vers l'Europe. La correspondance léguée par Laurent Melançon nous offre ici une fenêtre privilégiée sur son intimité et donc sur la construction de son expérience militaire, de sa masculinité, de sa migration à travers le Canada et l'Europe et de sa relation étroite avec sa sœur.

Bref, nous tenterons de voir comment un soldat inactif se conçoit la guerre dans la correspondance qu'il entretient avec sa famille. À travers son appartenance religieuse et linguistique, son genre, son orientation sexuelle, sa classe sociale, mais aussi à travers son rapport à l'altérité, Melançon exprime son identité. Ce discours épistolaire est à la fois un travail d'autodéfinition, mais aussi la projection consciente ou inconsciente de son identité à sa famille.

### 1.3 Sources

Afin de répondre à toutes les contradictions que présente la situation du soldat canadien « zombie », une source exceptionnelle devait être dénichée. La pulsion de silence ayant amené bien peu de soldats à publier leurs expériences rend la tâche ardue, d'autant plus que les conflits identitaires hypothétiquement vécus par ces soldats devaient être vus à travers une source intime. Nous nous sommes donc tourné vers la correspondance. C'est aux *Archives Passe-Mémoire* (APM) de Montréal que nous avons trouvé la perle rare : la vaste correspondance d'un soldat se réclamant lui-même du statut de « zombie ». L'APM s'inspire des travaux de l'*Association française pour le patrimoine autobiographique* et se consacre à la collecte, à la conservation et à la diffusion des écrits personnels québécois.

Le fonds Melançon de l'APM contient 234 lettres et deux photographies issues de l'abondante correspondance qu'a entretenue Laurent Melançon<sup>86</sup>. Celles-ci furent écrites entre le 23 juin 1942 et le 20 décembre 1945, de destinations aussi variées que Sherbrooke au Québec, Debert en Nouvelle-Écosse, Tofino en Colombie-Britannique et Londres en Grande-Bretagne.

Cette correspondance est d'une grande richesse. Elle relate la vie au jour le jour d'un soldat mobilisé de la LMRN. Elle nous en apprend entre autres sur l'ennui qui règne dans les camps d'entraînement de la réserve canadienne, sur l'attente des « passes » et des danses organisées par le YMCA, sur les impressions d'un Canadien français découvrant le monde et sur la camaraderie des soldats.

La correspondance en tant que source possède également certains avantages indéniables. Nous avons effleuré ceux-ci en mentionnant que, comme le soulève Cru,

---

<sup>86</sup> Archives Passe-Mémoire de Montréal, *Fonds Melançon* [23 juin 1942 - 12 décembre 1945]. (APM26).

la source épistolaire est utile puisqu'elle présente une datation fidèle et une spontanéité qu'il est rare de rencontrer dans les écrits de soi. De plus, elles ne sont généralement pas écrites dans l'intention de les publier, ce qui les rend plus intimes et authentiques<sup>87</sup>. Pour Litalien, cette spontanéité est d'autant plus utile qu'elle évite l'influence difficile à dépister des propos par le contexte d'après-guerre<sup>88</sup>. Dans cette construction de la guerre au jour le jour, Melançon n'a pas accès à ce qu'il a écrit auparavant, ce qui laisse place à la contradiction et à l'évolution montrant l'aspect fluide et continu de cette construction de l'expérience militaire. D'autant plus que ce témoignage de guerre n'est pas seulement représentatif du vécu de Laurent Melançon, mais des perceptions de l'époque, de ce qu'il considère pertinent d'aborder. Comme le mentionnait Richard lorsqu'elle présentait le récit de Paul Caron :

Il s'agira par conséquent ici de comprendre autant la culture du «producteur de source» que le document en soi et le lectorat auquel il s'adresse, c'est-à-dire d'abolir la distinction épistémologique entre témoignage, histoire et littérature, d'aborder enfin le récit du légionnaire non pas seulement comme une interprétation, mais comme un fait à saisir dans sa spécificité et son historicité.<sup>89</sup>

Malgré tous ces avantages, la correspondance privée présente tout de même plusieurs défis à l'historien désirant l'employer efficacement. Les réactions immédiates que la correspondance régulière suppose laissent peu de place à la réflexion et à l'introspection. Ce constat s'applique certainement aux lettres de Laurent Melançon, qui semble être plus préoccupé par le contenu de son assiette que par la guerre. Il est toutefois important de mentionner que les lettres de Melançon ne représentent pas un récit de combattant, du moins selon la définition qu'en donne Cru. En effet, selon lui, un combattant n'est pas nécessairement un soldat, mais plutôt une personne directement exposée aux dangers<sup>90</sup>.

---

<sup>87</sup> Jean-Norton Cru, *op.cit.*, p. 61.

<sup>88</sup> Michel Litalien, *Écrire sa guerre...*, *op.cit.*, p. 25.

<sup>89</sup> Béatrice Richard, « Quelle guerre raconter?... », *loc.cit.*, p. 15.

<sup>90</sup> Jean-Norton Cru, *op.cit.*, p. 10.

Le récit de Melançon devient donc plus similaire à une correspondance migratoire qu'à un récit de combattant. Pour Gerber, ce type de correspondance représente un désir de maintenir les relations à la base même de l'identité de son auteur. Elle représente une relation où le « je » est concret et où le « tu » est supposé. Ainsi, « correspondents must play both roles simultaneously and with one constantly in the thoughts of the other, if they are going to achieve a correspondence.<sup>91</sup> » C'est dans un désir de maintenir une relation avec sa sœur et sa famille directe que Melançon fait constamment référence au réseau de gens du quartier. C'est ce que Gerber appelle le « web of relations », un concept très important dans la correspondance migratoire puisqu'elle « secured in letters a basis for the ongoing connection that provided important continuities by which personal identities became comprehensible.<sup>92</sup> »

Gerber identifie quatre défis face à la correspondance migratoire. Premièrement, ce type de correspondance nous arrive généralement sans trop de détails biographiques, ce qui rend la contextualisation difficile. De plus, un seul côté de la conversation se rend généralement à l'historien, ce qui est le cas des lettres de Melançon. Par contre, heureusement pour nous, le contexte dans lequel les lettres sont écrites est relativement bien connu. Concernant le sens unique des lettres conservées, certaines précautions sont bien entendu prises. Toutefois, il est intéressant de voir que Melançon lui-même n'attend pas toujours d'avoir reçu les réponses de sa sœur pour rédiger sa prochaine lettre. En outre, les nouvelles reçues de la famille et du voisinage de la rue Adam à Montréal ne font pas partie de nos préoccupations de recherche et les réactions de Melançon dans ses réponses sont suffisantes pour comprendre l'essentiel, ou plutôt ce que le soldat considère comme tel.

Le deuxième défi à relever est celui de l'autocensure. Dans notre cas, il vient s'ajouter à la censure officielle à laquelle la correspondance de guerre est soumise. Toutefois,

---

<sup>91</sup> David A. Gerber, *op.cit.*, p. 64.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 113.

les lettres qui nous sont parvenues ne portent pas la marque d'une censure officielle. Cela indique, non pas qu'elle n'a pas influencé les écrits de Laurent Melançon, mais plutôt que ses règles en étaient suffisamment comprises pour que les lettres restent intouchées. L'autocensure des lettres du fonds Melançon est donc double, soit celle faite normalement dans les cas de correspondance migratoire afin de se protéger de l'humiliation et de protéger les proches de l'inquiétude et celle faite en temps de guerre afin de ne pas voir ses lettres biffées ou détruites. Comme le dit Fussell dans *Wartime* : « soldiers' and sailors' letters home [...] are composed largely to sustain morale of the folks at home, to hint as little as possible at the real, worrisome circumstance of the writer. No one wrote: "Dear Mother, I am scared to death".<sup>93</sup> »

Même son de cloche pour Mélanie Morin-Pelletier qui, s'appuyant sur les travaux d'historiens français de la Grande Guerre en vient à la conclusion dans un article de *l'Histoire sociale* que « les lettres familiales [des soldats] se veulent généralement rassurantes, cherchant à éclairer, sans inquiéter.<sup>94</sup> » Dès lors, il apparaît évident que ce deuxième défi en fut un de taille.

Troisièmement, pour Gerber, il incombe à l'historien de se questionner sur l'édition des correspondances migratoires. Pourquoi certaines correspondances survivent-elles alors que d'autres disparaissent? Les proches ont-ils eux-mêmes édité les lettres afin de préserver l'honneur de la famille? Ces questions sont pertinentes, certes, mais elles influencent peu notre réflexion quant au fonds Melançon. En effet, les lettres ont été remises à l'APM dans leurs formes originales, ce qui laisse peu de place à l'édition, d'autant plus que l'APM ne représente pas une diffusion suffisamment vaste digne d'inquiéter la famille Melançon qui aurait également pu, s'ils l'avaient désiré, recourir à des pseudonymes.

---

<sup>93</sup> Paul Fussell, *Wartime...*, *op.cit.*, p. 145.

<sup>94</sup> Mélanie Morin-Pelletier, « "The Anxious Ones Waiting at Home": Deux familles canadiennes plongées dans le tourment de la Grande Guerre », *Histoire sociale*, vol. 47, no 94 (Juin 2014), p. 357.

Le dernier défi à relever quand vient le temps d'analyser une correspondance migratoire est l'authenticité des propos et la justesse de faits relatés. Ce bémol s'adresse surtout aux correspondances propagandistes publiées par certains territoires afin de favoriser l'immigration. Cette préoccupation nous affecte bien peu et il est fort à parier que Laurent Melançon n'avait aucun désir d'attirer son frère ou sa sœur dans les rangs de l'armée canadienne qu'il critique d'ailleurs ouvertement. Néanmoins, d'autres raisons l'amènèrent sans doute à nuancer ses propos, notamment l'autocensure dont nous venons de parler. Bien que nous demeurons vigilants à cette réalité, il n'est pas nécessairement question de « de démêler le vrai du faux<sup>95</sup> » comme le dit Béatrice Richard en introduction des textes de Paul Caron, il s'agit plutôt de voir la rédaction même de ces lettres, aussi subjectives soient-elles, comme une vérité historique et comme la base physique et concrète de la relation familiale des Melançon. Ces lettres ont *vraiment* été écrites, que ce qu'elles racontent soit vrai ou non.

Une fois ces défis en tête, le but premier de notre mémoire est de comprendre le récit de Laurent Melançon. C'est donc en cohérence avec cet objectif que nous avons choisi nos sources complémentaires. Ainsi, notre but n'est pas nécessairement d'obtenir un autre point de vue sur ce que raconte le soldat, mais plutôt de bien le comprendre. En ce sens, deux sources complémentaires nous ont apparu utiles.

Tout d'abord, l'*annuaire Lovell de Montréal et de sa banlieue* faisant partie des collections numériques de *Bibliothèque et archives nationales du Québec* (BANQ)<sup>96</sup>. Cet annuaire recense les lieux de résidence des Montréalais et il nous a permis de mieux comprendre le microcosme de la rue Adam dans le quartier montréalais d'Hochelaga, le « web of relations » de Laurent et de sa sœur.

---

<sup>95</sup> Béatrice Richard, *La Grande Guerre de Paul Caron...*, *op.cit.*, p. 23.

<sup>96</sup> Collection électronique de Bibliothèque et archives du Québec, *Annuaire montréalais de Lovell* [éditions de 1921 à 1980]. Récupéré de <http://bibnum2.banq.qc.ca/bna/lovell/> [base de données en ligne].

Dans le même ordre d'idée, le recensement canadien de 1921, le plus récent étant mis à notre disposition, nous fut utile pour situer un peu mieux la famille Melançon<sup>97</sup>, notamment quand est venu le temps de retrouver la famille lors de son établissement à Montréal et de les suivre à rebours à travers les nombreux changements de noms de rues et les renumérotations des adresses de Montréal au tournant du siècle.

#### 1.4 Méthode

De même, la source principale nous a guidé vers la méthode. En raison de leur cohérence avec notre source, les approches monographique et synchronique de l'analyse de lettre selon Grassi ont été retenues<sup>98</sup>. C'est-à-dire que nous ne désirons pas comparer la correspondance du fonds Melançon à d'autres, pas plus que nous ne ferons de sauts dans le temps afin de comparer diverses étapes dans la vie du jeune homme. Le récit militaire de Laurent Melançon représente, à notre sens, un moment précis dans la vie du jeune homme. Notre objectif est donc de saisir l'identité et la vision du monde de ce jeune homme à ce moment. Sa situation est contextualisée afin de tirer le maximum d'informations concernant le phénomène des soldats canadiens-français « zombies », phénomène jusqu'ici largement ignoré des historiens.

Nous avons opté pour une méthode proche de l'étude de cas, elle-même inspirée des théories de la microhistoire. Mise au point dans les années 1970 au sein des universités italiennes, cette approche a provoqué de nombreux débats sur la finalité de la discipline historique. En effet, elle supposait un renversement total du concept d'échelle en histoire et une réévaluation des objets sur lesquels il était pertinent de se pencher. Comme le préfixe *micro* le laisse entendre, ce type d'histoire s'intéresse à l'infiniment

---

<sup>97</sup> Bibliothèque et Archives Canada, *Sixth Census of Canada, 1921*. (Ottawa : Library and Archives Canada, 2013). (RG31). Récupéré de Ancestry.com, *Recensement du Canada de 1921* [base de données en ligne].

<sup>98</sup> Marie-Claire Grassi, « La lettre en archives : approche méthodologique » dans Anne-Marie Sohn (dir.) *op.cit.*, p. 73.

petit, au microscopique. Toutefois, contrairement à l'anecdote, la microhistoire s'efforce de raccrocher son sujet à un contexte plus large. À travers l'étude d'un village, d'un villageois ou d'un quartier, le tenant de la microhistoire tente de voir les mécanismes internes de la société<sup>99</sup>. À travers la correspondance d'un jeune montréalais, nous tenterons de mieux comprendre l'identité « zombie » et masculine durant la Seconde Guerre mondiale.

Au Québec, un des pratiquants les plus influents de l'étude de cas est Pascal Bastien. Historien de l'Europe moderne et professeur à l'Université du Québec à Montréal, Pascal Bastien utilise fréquemment les écrits intimes d'individus à première vue sans intérêt pour enrichir les connaissances historiques de sa période. C'est notamment ce qu'il fait dans sa présentation du journal intime d'un libraire, Siméon-Prosper Hardy, journal dont il a d'ailleurs assuré la direction de la publication<sup>100</sup>.

À l'instar de ce chercheur, nous ne tentons pas de classer et de quantifier les lettres de Melançon. Nous cherchons plutôt en leur sein les rouages d'une microsociété, celle de l'armée canadienne. À travers une lecture, relecture et re-relecture active de la correspondance, méthode que Jean-Pierre Deslauriers désignait d'ailleurs comme le meilleur outil d'analyse<sup>101</sup>, nous avons construit une analyse adaptée de notre source. Comme le spécifiait habilement Mireille Bossis :

Il n'est pas question d'appliquer une grille standard; il faut constituer de *façon pragmatique*, à partir du texte retenu, par lente imprégnation de lecture, un questionnement qui colle au plus près de ce texte à chaque fois original puisqu'il émane de la spécificité même d'un individu et qui cerne

---

<sup>99</sup> Carlo Ginzburg et Carlo Poni, « La microhistoire », *Le débat*, no 17 (1981), p. 133-136.

<sup>100</sup> Pascal Bastien, « Présentation. Le Journal d'un temps qui passe : Mes Loisirs ou l'autre Tableau de Paris » du journal de Siméon Prosper HARDY, *Mes loisirs, ou, Journal d'évènements tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1753-1789)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2008, p. 1-29.

<sup>101</sup> Jean-Pierre Deslauriers, *Recherche qualitative : Guide pratique*, Montréal, McGraw-Hill, 1991, p. 80.

le non-dit et l'implicite qui sous-tendent toute lettre par les allusions qu'un "tiers lecteur discret" n'a que peu de chance de comprendre<sup>102</sup>.

Cette explication rappelle implicitement les nombreuses limites de la correspondance soulevées plus tôt, notamment l'autocensure et la discussion à sens unique. Il fut donc très important de garder ces limites et défis de la correspondance bien en tête tout au long de notre analyse. Plus encore, notre compréhension de ces défis et les précautions que nous avons prises afin de les relever devinrent en quelque sorte une partie intégrante de notre méthode.

Il est donc incontestablement question d'une analyse avant tout qualitative. Cela ne veut toutefois pas dire que l'aspect quantitatif est complètement absent de notre analyse. Certaines données, comme la récurrence des thèmes et la fréquence des envois par exemple, sont compilées, mais notre analyse n'est pas fondamentalement basée sur ces chiffres.

En somme, nous ne prétendons pas présenter un mémoire sur les soldats « zombies », mais plutôt sur *un* soldat « zombie » : Laurent Melançon. Que cet homme soit représentatif ou non est impossible à déterminer. Toutefois, nous inspirant encore des travaux de Ginzburg et Poni, nous croyons que c'est dans l'infiniment petit que la science du vécu prend son sens. Or, la lettre est très intéressante puisqu'elle nous renseigne à la fois sur l'individu qui écrit, la société qu'il habite et le contexte qui l'entoure. Comme le disait Mireille Bossis, « elle est à la jonction de l'individuel et du social<sup>103</sup> ».

Les historiens Jean Barman et Mario Mimeault ont tous les deux employé des correspondances migratoires de familles canadiennes afin de produire des recherches

---

<sup>102</sup> Mireille Bossis, « Une correspondance paysanne en Normandie », dans Anne-Marie Sohn, « La correspondance : un document pour l'histoire », *Les Cahiers du GRHIS*, no. 12 (2001), Rouen, Publications de l'Université de Rouen, p. 90.

<sup>103</sup> Mireille Bossis, *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, Kimé, 1994, cité par Anne-Marie Sohn, *op.cit.*, p. 12.

historiques solides<sup>104</sup>. Alors qu'ils présentent plutôt des biographies familiales dans leurs ouvrages, nous avons opté pour une approche thématique de l'analyse de la correspondance des Melançon. Cette approche nous apparaît plus pertinente puisque notre sujet est relativement fixé dans le temps, couvrant une période de moins de cinq ans. Encore une fois, c'est la source qui aura eu le dernier mot et qui aura dicté les thèmes abordés.

Notre bilan historiographique aura révélé les nombreux paradoxes associés au récit de Laurent Melançon. Son refus de s'engager fera de lui un héros pour certains et un souffre-douleur pour d'autres. Sa masculinité sera tirée dans tous les sens : brave et rebelle pour les uns, faible et lâche pour les autres. Pour sa sœur, il sera à la fois un homme digne de respect et un petit frère passible de gronderies. En outre, sa situation de soldat l'amènera à voyager, à découvrir son pays et son Empire sans jamais qu'il ne soit réellement confronté aux affres de la guerre. Ainsi, les dents des Londoniennes et la bouillie de son assiette resteront pour lui des horreurs dignes de mention, bien que le désir de protéger sa famille des véritables horreurs qu'il rencontre soit une réalité qu'il nous est impossible de laisser de côté. Ces défis et de nombreux autres ont ponctué notre lecture des quelques 900 pages d'écrits réparties en 234 lettres.

Dans les dédales de non-dits, de lettres reçues, mais à jamais perdues, laissées sur les chemins boueux des Cantons de l'Est à la Hollande, nous tentons de comprendre l'expérience militaire personnelle et unique d'un soldat, d'un « zombie », d'un Canadien français, d'un frère et d'un voyageur : Laurent Melançon.

---

<sup>104</sup> Jean Barman, *Sojourning Sisters: The Lives and Letters of Jessie and Annie McQueen*, Toronto, University of Toronto Press, 2004, 336 p. et Mario Mimeault, *L'exode québécois, 1852-1925 : Correspondance d'une famille dispersée en Amérique*, Sillery, Septentrion, 2013, 443 p.

## CHAPITRE II

### L'ENTRAÎNEMENT À TRAVERS LE CANADA

(Juin 1942 – Décembre 1944)

Laurent Melançon a 24 ans lorsqu'il rejoint les rangs du 1er Bataillon, les Fusiliers de Sherbrooke en 1942<sup>1</sup>. Il intègre ce bataillon dès sa création, soit le 13 mai 1942<sup>2</sup>. Toutefois, les débuts de Melançon dans l'armée ont lieu quelques mois plus tôt, en janvier 1942<sup>3</sup>. Nous supposons que ce soldat est conscrit puisque le bataillon recrute très rapidement exclusivement parmi les jeunes hommes mobilisés en vertu de la *Loi sur la mobilisation des ressources nationales* (LMRN)<sup>4</sup>. Il est également intéressant de noter qu'à l'instar de Melançon, le régiment des Fusiliers de Sherbrooke « n'a jamais été engagé dans une bataille, que ce soit à titre de régiment ou de bataillon. Seuls les membres l'ont été, sur une base volontaire.<sup>5</sup> »

Il est difficile de dresser un portrait précis de Laurent Melançon. Nous savons qu'il a vécu sur la rue Adam presque toute sa vie<sup>6</sup>. Grâce au recensement de 1921, nous avons

---

<sup>1</sup> Son âge est déduite du fait qu'il mentionne, le 30 août 1944, une carte d'anniversaire que sa sœur lui a envoyée et que « c'est la première fois que j'y ai pensé que j'ai vingt-sept ans. » Archives Passe-Mémoire de Montréal, *Fonds Melançon [23 juin 1942 - 12 décembre 1945]*. (APM26). Série 1 (S1), Dossier 13 (D13), Laurent Melançon (LM) à Laurette Melançon (LeM), 30 août 1944.

<sup>2</sup> Il mentionne le 14 mai 1944 que « ç'a fait deux ans hier que je suis dans le régiment. » APM26/S1/D10, LM à LeM, 14 mai 1944.

<sup>3</sup> Cette approximation est due à un commentaire de Melançon fait le 2 février 1944 où il mentionne que le petit Michel « a eu un mois la même journée que ç'a fait deux ans que je suis dans l'armée. » APM26/S1/D7, LM à LeM, 2 février 1944.

<sup>4</sup> Michel Litalien, *Les Fusiliers de Sherbrooke, 1910-2019 : L'épopée d'une institution des Cantons-de-l'Est*, Sherbrooke, Productions G.G.C. ltée, 2010, p. 327.

<sup>5</sup> *Ibid*, p. i.

<sup>6</sup> Le logement aura plusieurs adresses pendant la période de 1921 à 1945 : 231 rue Stadacona, 2221 rue Adam puis 3471 rue Adam. Collection électronique de Bibliothèque et archives du Québec, *Annuaire montréalais de Lovell* [éditions de 1921 à 1945]. Récupéré de <http://bibnum2.banq.qc.ca/bna/lovell/> [base de données en ligne].

un portrait précis de la famille Melançon à ce moment<sup>7</sup>. L'annuaire Lovell nous permet ensuite de suivre leurs traces<sup>8</sup>. Nous savons donc que les Melançon vivaient en 1921 tous ensemble au 231 Stadacona, incluant le grand-père et la tante maternelle de Laurent. Ce grand-père était d'ailleurs le propriétaire du logement qui deviendra le 3471 rue Adam après des remaniements dans les adresses de Montréal à la fin des années 1920. Le père et la mère de Laurent sont alors déjà plutôt âgés, 37 et 36 ans respectivement, lorsqu'ils ont leur premier enfant, Laurette. Deux ans plus tard, ils auront un fils, Léon. Puis, encore deux ans plus tard, un deuxième fils, Laurent, verra le jour. En 1921, le logis abrite donc François Melançon, alors âgé de 44 ans; Laura, 43 ans; Laurette, 7 ans; Léon, 5 ans et Laurent, 3 ans, en plus d'Olivier et Clara Germain, le grand-père et la tante, 71 et 37 ans.

Dans son étude sur les familles des années de la crise économique à Montréal, Baillargeon avait observé qu'il était fréquent pour les jeunes époux de s'installer chez la parenté<sup>9</sup>. Cette pratique s'observe chez les Melançon. Toutefois, sa mise en application présente deux différences notoires par rapport à ce qu'observait Baillargeon. D'abord, pour les Melançon, de première comme de deuxième génération, il n'est pas question de patrilocalité, c'est-à-dire que la nouvelle mariée rejoint la résidence du mari. On pourrait alors parler d'une tradition de matrilocalité puisque François Melançon et Gérard Duval iront rejoindre l'habitation de leur épouse, Laura et Laurette Melançon. Ensuite, cette cohabitation sera beaucoup plus que provisoire. En effet, François Melançon et sa famille resteront dans le logement d'Olivier Germain excepté pour une période floue entre 1925 et 1930, possiblement passée dans la région

---

<sup>7</sup> Bibliothèque et Archives Canada, *Sixth Census of Canada, 1921*. (Ottawa : Library and Archives Canada, 2013). (RG31). Récupéré de Ancestry.com, *Recensement du Canada de 1921* [base de données en ligne].

<sup>8</sup> Nous avons consulté les annuaires de 1921 à 1969, date où Laurent Melançon quitte manifestement le logement familial et devient impossible à identifier. Collection électronique de Bibliothèque et archives du Québec, *Annuaire montréalais de Lovell* [éditions de 1921 à 1970]. Récupéré de <http://bibnum2.banq.qc.ca/bna/lovell/> [base de données en ligne].

<sup>9</sup> Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1991, p. 94.

de Saint-Paul de Joliette<sup>10</sup>. Laurent Melançon sera alors âgé entre 7 et 12 ans. À leur retour à Montréal, en 1930, le patriarche sera décédé et Laura Melançon reprendra possession du logement familial au 3471 rue Adam<sup>11</sup>. Dix ans plus tard, c'est dans ce logement que Gérard Duval s'installera lorsqu'il épousera la grande sœur de Laurent. Le jeune couple y demeurera même après la venue au monde de leur premier enfant. Les difficultés économiques importantes vécues par les mères monoparentales des années 1930 ne semblent donc pas avoir trop affecté la mère des Melançon, bien que la famille ne semble pas pour autant avoir vécu dans le luxe<sup>12</sup>.

Au début de la période concernée par la correspondance, la femme de Léon Melançon, Cécile, viendra s'installer dans le logement d'Hochelaga<sup>13</sup>, probablement afin d'être plus près de son époux qui passera une bonne partie de la guerre dans la région de Montréal<sup>14</sup>. La consolidation du foyer était aussi une façon de remplir la maison laissée vide par le départ des hommes qui l'occupaient, stratégie à la fois économique et communautaire répandue à Montréal<sup>15</sup>. Laurent Melançon, quant à lui, était célibataire et le restera aussi longtemps que nous pouvons suivre sa trace dans l'annuaire Lovell. Il résidera d'ailleurs au 3471 rue Adam avec sa sœur et le mari de celle-ci au moins

<sup>10</sup> Laurent parlera avec nostalgie d'une période où « on restait à St-Paul et qu'on venait se promener à Montréal », expliquant peut-être l'absence des Melançon de l'annuaire du Lovell entre 1925 et 1930. APM26/S1/D25, LM à LeM, 12 décembre 1945

<sup>11</sup> Olivier Germain, père de Laura et ancien propriétaire du 3471 rue Adam, disparaît aussi des registres en 1925 et ne reviendra jamais, probablement décédé lui aussi. Un an après leur retour à Montréal, les Melançon déménageront au logement voisin, le 3465 rue Adam. Laura Melançon deviendra propriétaire de ce logement en 1935. L'année suivante la famille retournera au 3471 rue Adam et Laura Melançon sera alors propriétaire de ce logement. Collection électronique de Bibliothèque et archives du Québec, *Annuaire montréalais de Lovell* [éditions de 1921 à 1942]. Récupéré de <http://bibnum2.banq.qc.ca/bna/lovell/> [base de données en ligne].

<sup>12</sup> Sur la situation des mères monoparentales ontariennes de la crise économique, voir notamment Lara Campbell, *Respectable Citizens: Gender, Family and Unemployment in Ontario's Great Depression*, Toronto, University of Toronto Press, 2009, p. 49.

<sup>13</sup> Dans ce cas, il est donc question de patrilocalité.

<sup>14</sup> Léon Melançon occupera longtemps un emploi à la Noorduyn Aviation puis occupera des postes administratifs au sein de l'armée. Il ne devra quitter Montréal pour l'entraînement qu'en avril 1945.

<sup>15</sup> Magda Fahrni, *Household Politics: Montreal and the Postwar Reconstruction*, Toronto, University of Toronto Press, 2005, p. 36 et Denyse Baillargeon, *op.cit.*, p. 95.

jusqu'en 1969. Son grand frère quittera le nid familial pour aller vivre au logement voisin, le 3465 rue Adam, à partir de 1948<sup>16</sup>.

La première lettre de Melançon qui nous soit parvenue date du 23 juin 1942, soit un peu plus d'un mois après son arrivée à Sherbrooke. Il est difficile de savoir s'il s'agit de la première écrite. Peut-être est-ce à ce moment que la famille réalise que l'expérience de Melançon dans l'armée sera longue et qu'ils décident donc de conserver ses écrits plus précieusement. D'un autre côté, Melançon peut, à cette époque, retourner chez lui souvent, les liaisons ferroviaires entre Sherbrooke et Montréal étant abordables et les congés nombreux. Il ressent donc peut-être moins le besoin d'entretenir une correspondance assidue. Cette première lettre, il l'écrit d'ailleurs seulement « parce qu'on a pas le droit de sortir du camp <sup>17</sup> ». La situation changera très rapidement pour Melançon alors qu'il sera envoyé en Nouvelle-Écosse dès la fin de l'été pour ensuite traverser le Canada d'un bout à l'autre vers la Colombie-Britannique.

Dans ce chapitre, nous entamerons notre analyse du soldat « zombie ». Nous décrirons d'abord le quotidien de Laurent Melançon en mettant l'emphase sur les thèmes récurrents dans les lettres que sont l'alimentation, l'entraînement et les loisirs. Nous tenterons ensuite de faire ressortir la vision de Melançon du monde qui l'entoure, à travers ses opinions sur la guerre notamment. Nous ferons ensuite une analyse approfondie de l'identité que le jeune homme présente dans sa correspondance. C'est à travers la relation qu'il entretient avec sa famille, avec les femmes qu'il rencontre, avec les amitiés qu'il tisse et avec le pays qu'il découvre que nous tenterons de voir comment s'articule cette réalité fugitive qu'est l'identité.

---

<sup>16</sup> Collection électronique de Bibliothèque et archives du Québec, *Annuaire montréalais de Lovell* [éditions de 1930 à 1970]. Récupéré de <http://bibnum2.banq.qc.ca/bna/lovel1/> [base de données en ligne].

<sup>17</sup> APM26/S1/D1, LM à « vous autres », 23 juin 1942.

## 2.1 Le quotidien

La description de son quotidien occupe l'essentiel des lettres que Melançon envoie à sa famille. Les conditions de vie dans les camps, la nourriture qui y est servie, l'entraînement et les loisirs représentent tous des thèmes souvent abordés par Melançon, peut-être parce qu'ils nécessitent peu d'introspection ou de vulnérabilité émotionnelle. David A. Gerber souligne aussi qu'il arrive souvent que les gens s'engageant dans une correspondance établissent des thèmes et des structures auxquels ils reviendront toujours et qui faciliteront l'écriture des lettres<sup>18</sup>. Les lettres régulières de Melançon présenteront ces caractéristiques avec une structure stable et une récurrence marquée des thèmes de l'alimentation, de l'entraînement et des passetemps. Les conditions étant variables d'un camp à l'autre, nous les analyserons tout en faisant le récit chronologique de l'entraînement de Melançon à travers le Canada entre juin 1942 et décembre 1944.

Dès son arrivée dans un nouveau camp, Melançon s'informerait des distractions offertes et des villes à proximité. Il se presserait ensuite de relayer ces informations à sa famille. Au cours de l'été de 1942, les soldats du 1er Bataillon, les Fusiliers de Sherbrooke, seront les coqueluches de leur ville d'attache<sup>19</sup>. Les danses et les concerts seront nombreux et Melançon en profitera pleinement. Outre les festivités, il donne peu d'informations sur les conditions de vie à Sherbrooke, celles-ci pouvant de toute façon être divulguées lors des nombreuses visites à la maison.

Dès la fin juillet, Melançon s'engage, accompagné de 830 autres soldats du 1er Bataillon, dans une marche de quatre jours qui l'amènera vers un nouveau camp, à Farnham. Au cours de cette marche très médiatisée<sup>20</sup>, Melançon fera sa toilette dans le

---

<sup>18</sup> David A. Gerber, *Authors of Their Lives : The Personal Correspondence of British Immigrants to North America in the Nineteenth Century*, New York and London, New York University Press, 2006, p. 133.

<sup>19</sup> Du moins, selon l'historien du régiment, Michel Litalien, *Les Fusiliers de Sherbrooke...*, *op.cit.*, p. 330.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 331.

lac Magog et le lac Brome, dormira à la belle étoile au pied des montagnes et se construira une tente de fortune pour échapper à l'orage. À cette étape de sa vie militaire, alors que le goût de l'aventure est encore fort et que le prochain laissez-passer pour la maison n'est jamais loin, ces difficultés conservent un certain charme et il décrira les endroits qu'il découvre comme « de vrais paradis terrestres<sup>21</sup> ». Sébastien Vincent, dans l'ouvrage *Ils ont écrit la guerre*, identifiait d'ailleurs cette soif d'aventure, cette quête initiatique masculine, comme un facteur déterminant dans l'enrôlement de nombreux jeunes Canadiens français<sup>22</sup>. À Farnham, les conditions seront assez rudimentaires, « on couche quatre par tente, on mange dehors sur des tables, on se lave et on se rase en plein air<sup>23</sup> » écrira Melançon, ce qui ne semblera pas tellement lui poser problème. Il est toutefois important de noter qu'une seule lettre nous est parvenue de ce camp où Melançon restera près d'un mois et qu'elle a été rédigée tout de suite après l'arrivée. Son opinion de l'endroit aura donc très bien pu changer au cours du séjour. Dans cette lettre, Melançon demande à sa famille de lui organiser une visite en famille à Sainte-Anne pour la fin de semaine suivante. Le sentiment de séparation et de l'exil militaire n'a, semble-t-il, pas encore pris racine et le confort de la maison est toujours accessible.

Le 26 août, Melançon quitte pour Debert en Nouvelle-Écosse. Les premières impressions qu'il aura de ce camp seront très positives. Il le dira « très beau, il y a cinq milles de long en hutte. Il y a trois théâtres gratuits et des belles cantines fournies par toutes les associations imaginables. C'est des vrais restaurants grecs des grandes villes.<sup>24</sup> » Pour Melançon, c'est une première expérience de camp d'armée sans possibilité de passer les fins de semaine à la maison. L'émerveillement initial laissera rapidement place à l'ennui et la frustration. Une semaine à peine après la première lettre, le 2 septembre, il dira qu'il a très hâte de voir autre chose que des soldats. Il ira

<sup>21</sup> APM26/S1/D1, LM à « vous autres », 28 juillet 1942.

<sup>22</sup> Sébastien Vincent, *Ils ont écrit la guerre : La Seconde Guerre mondiale à travers des écrits de combattants canadiens-français*, Montréal, VLB éditeurs, 2010, p.43.

<sup>23</sup> APM26/S1/D1, LM à « vous autres », 28 juillet 1942.

<sup>24</sup> APM26/S1/D1, LM à « vous autres », 27 août 1942.

même jusqu'à dire qu'il est si difficile de sortir du camp que « c'est pire qu'un camp de concentration » alors qu'il mentionne dans la phrase suivante qu'ils ont « droit à une passe deux soirs par semaine pour aller à la ville de Truro.<sup>25</sup> » Décidément, le concept de camp de concentration est assez flou pour Melançon quoique son opinion négative du camp d'entraînement de Debert soit partagée par plusieurs membres du 1<sup>er</sup> Bataillon<sup>26</sup>.

N'ayant pu obtenir un congé, c'est à ce camp de Debert que Melançon passera la période des fêtes en 1942. Il obtiendra finalement son congé aux alentours du 9 janvier. Par la suite, la correspondance devient beaucoup plus éparse, ce qui coïncide avec la participation de Melançon à au moins deux formations hors du bataillon. Dans les deux cas, Melançon n'écrira qu'une seule lettre à sa mère. Lors de son séjour d'entraînement à Long Branch, en banlieue de Toronto, il rédigera l'unique missive en date du 7 mars 1943. Dans celle-ci, aucune description n'est faite du camp, mais Melançon dira apprécier la proximité de Toronto puisqu'il pourra sortir danser tous les soirs<sup>27</sup>. C'est peut-être pour cette raison qu'il prendra rarement le temps d'écrire. D'autant plus que tout porte à croire qu'il passera par Montréal à l'aller comme au retour et pourra donc raconter de vive voix ce qu'il vit à Long Branch<sup>28</sup>. Il écrira ensuite une lettre à son retour à Debert le 31 mars 1943, puis plus aucune lettre n'est disponible avant le 8 septembre 1943. Ces cinq mois de silence sont complètement hors de l'ordinaire et ne sont jamais mentionnés dans les lettres subséquentes. Nous pouvons émettre l'hypothèse que des lettres ont été écrites, mais qu'elles n'ont pas été conservées. Toujours est-il que la première lettre suivant l'interruption provient de Rimouski, le 8 septembre 1943, où Melançon se retrouvera pour un entraînement qui durera deux mois

<sup>25</sup> APM26/S1/D1, LM à « vous autres », 27 août 1942.

<sup>26</sup> « Bref historique du Régiment "Les Fusiliers de Sherbrooke, C.A.(A.)" », *La Tribune*, 6 novembre 1954, cité dans Michel Litalien, *Les Fusiliers de Sherbrooke...*, *op.cit.*, p. 344.

<sup>27</sup> APM26/S1/D4, LM à sa mère, 7 mars 1943.

<sup>28</sup> Nous savons avec certitude qu'il compte passer au moins une journée à Montréal sur le chemin du retour, il est donc fortement possible que la même chose soit vraie de son trajet en direction de Long Branch. APM26/S1/D4, LM à sa mère, 7 mars 1943.

et demi<sup>29</sup>. Il écrit peu de temps après son arrivée et ne dira rien du camp, sinon qu'il aimerait y rester le plus longtemps possible, peut-être par comparaison à Debert ou parce que les visites à Montréal sont plus aisées.

Le départ imminent de Melançon pour l'Ouest canadien verra la fin des brèches manifestes dans la conservation des lettres. En effet, la prochaine lettre sera écrite le 24 novembre 1943, directement du train qui amènera Melançon vers Nanaimo. Puisqu'il était en formation à Rimouski, il ne voyagera alors pas avec l'ensemble du 1<sup>er</sup> Bataillon, les Fusiliers de Sherbrooke, ceux-ci ayant massivement quitté Debert pour la Colombie-Britannique dès le 13 octobre. Le train ayant pris du retard, Melançon et ses trois compagnons rateront le bateau devant les amener à Nanaimo. Ce sera un grand coup de chance puisqu'ils éviteront ainsi l'entraînement notoirement pénible de Courtenay et la marche désastreuse qui le suivra<sup>30</sup>.

Finalement arrivé à Nanaimo, Melançon se voudra rassurant. Il dira que le camp est beau et que la ville, à une distance d'un mille et demi du camp, est très « désennuyante » avec ses deux salles de cinéma, sa patinoire de patins à roulettes et celles de patins à glace en plus du *Pygmy*, une salle de danse qu'il dit « plus belle que chez Maurice<sup>31</sup> ». Pour le reste, bien qu'un peu trop dans les nuages pour Melançon, le camp offrira de beaux paysages, juché au pied d'une montagne qui lui rappellera le parc Jeanne-Mance au pied du Mont-Royal<sup>32</sup>. C'est également à cet endroit que Melançon fera pour la

<sup>29</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 1 décembre 1943.

<sup>30</sup> Les commentaires de Michel Litalien seront beaucoup moins dramatiques que ceux de Melançon, mais les deux feront état d'un entraînement assez désastreux : « Lors de la deuxième journée de marche, en raison de l'humidité et de leurs pieds trempés, la plupart des soldats souffrent d'ampoules et de mal de pieds à un point tel qu'il faut annuler la marche » Michel Litalien, *Les Fusiliers de Sherbrooke...*, *op.cit.*, p. 347; « Ils n'ont pas pu marcher plus de trente milles car ils n'auraient plus eu personne personne sur la marche. Les gars étaient tous à moitié mort. Il paraît que c'était dur le cours là-bas tous les gars me trouve chanceux de ne pas y être allé. [...] Les gars ont passé trois jours tout trempé jusqu'aux os. Ils en avaient qui pleuraient comme des enfants. » APM26/S1/D5, LM à LeM, 28 novembre 1943 et APM26/S1/D5, LM à LeM, 1er décembre 1943.

<sup>31</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 28 novembre 1943

<sup>32</sup> Soulignons la comparaison un peu farfelue entre le Mont-Royal et les Rocheuses. APM26/S1/D5, LM à LeM, 5 décembre 1943.

première fois allusion à son statut de sergent. Sa compagnie adoptera également à ce moment une mascotte, un petit chien que « les gars ont baptisé “Zombie”, car c’est comme cela que les Anglais appellent les recrues par ici<sup>33</sup> » et qui les suivra au moins jusqu’en novembre 1944, alors qu’ils retourneront au Québec<sup>34</sup>.

Bien qu’il semble ravi du camp de Nanaimo, Melançon admettra près d’un an plus tard un sentiment beaucoup moins positif. Au moment où il devra regagner ce camp, il écrira à sa sœur que « je pensais à ça que quand je suis arrivé ici au mois de novembre passé que j’étais si démoralisé que j’aurais pu pleurer comme un enfant et que ce coup-ci je suis si content d’être rendu ici<sup>35</sup> ». Cette citation semble démontrer une certaine autocensure émotive sur laquelle nous reviendrons plus tard. Melançon devra passer la période des fêtes de 1943 à Nanaimo, ne faisant pas partie des quelques soldats qui recevront un congé suffisamment long pour retourner à la maison. Néanmoins, lui et ses amis seront parmi la quarantaine de soldats à passer Noël chez des résidents locaux<sup>36</sup>. Melançon sera réjoui, car la chance le fera souper chez un riche couple catholique dont la femme était Canadienne française<sup>37</sup>.

Après deux mois, le 1<sup>er</sup> Bataillon quitte Nanaimo et ses nombreuses danses pour Terrace dans le nord de la Colombie-Britannique, « un trou quatre fois pire que Debert<sup>38</sup>. » Le seul village à proximité sera minuscule, « un vrai village de cowboys avec des rues en terre<sup>39</sup> ». Bref, les loisirs seront rares et les soirées longues. Malgré tout, Melançon trouvera le camp très beau et moderne. Melançon, vraisemblablement par ennui, écrira beaucoup de ce camp et donnera une description très détaillée des conditions :

<sup>33</sup> APM26/S1/D15, LM à LeM, 22 novembre 1944.

<sup>34</sup> APM26/S1/D15, LM à LeM, 22 novembre 1944.

<sup>35</sup> APM26/S1/D13, LM à LeM, 27 août 1944

<sup>36</sup> Michel Litalien, *Les Fusiliers de Sherbrooke...*, *op.cit.*, p. 347.

<sup>37</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 26 décembre 1943.

<sup>38</sup> APM26/S1/D7, LM à LeM, 29 janvier 1944

<sup>39</sup> APM26/S1/D7, LM à LeM, 29 janvier 1944

[...] en ce qui concerne le camp, on a pas un mot à dire car c'est le plus moderne que je n'ai jamais vu. Toutes les huttes sont chauffées à l'air chaud. Et nous autres, les huttes de sergents est toute divisée en chambre et on est deux par chambre. On a un beau grand châssis chaque chambre. Une petite étagère pour mettre nos chaussures, une table pour écrire, deux plugs dans le mur pour mettre des lampes ou pour repasser. Et dans les toilettes, il y a des lavabos pour se laver. Et le mess des sergents, c'est un vrai palais. On a des chesterfields, une salle d'écriture et la salle à manger à part.<sup>40</sup>

Ce compte rendu de conditions considérées exceptionnelles nous permet d'un peu mieux comprendre ce que, par opposition, pouvaient être des conditions habituelles. Melançon passera deux mois à s'ennuyer et à écrire dans le confort moderne de Terrace. Puis, sa compagnie de soutien sera transférée dans un autre campement à Terrace, encore plus agréable que le précédent. Ils seront alors « complètement séparés de tout le restant du camp. On se retrouve juste à l'entrée et on s'organise tout seul comme un petit régiment.<sup>41</sup> » Dans ce campement où une ambiance familiale semble régner, Melançon s'ennuiera « deux fois moins<sup>42</sup> » et dira qu'« à part de cela, on est seulement que la gang de notre compagnie et on s'adonne tous bien ensemble et on se fait du fun.<sup>43</sup> » Il en viendra à regretter le départ pour un entraînement qu'il avait initialement réclamé pour s'échapper de l'ennui de Terrace. Il dira qu'« à présent, ça me tente moins d'aller à Vernon, car j'aime trop notre nouvelle demeure.<sup>44</sup> »

C'est tout de même à Vernon qu'il aboutira, un mois plus tard, le 31 mars 1944. Bien qu'il regrette un peu l'agréable campement de la compagnie de soutien de Terrace, il sera fidèle à son habitude, c'est-à-dire d'un optimisme rassurant. Il dira que c'est une « vraie belle petite ville<sup>45</sup> » et que les montagnes environnantes lui rappellent les Laurentides. Bien que des danses soient organisées deux fois par semaine, Melançon raillera contre son temps à Vernon puisqu'il y fera un cours en anglais entouré

<sup>40</sup> APM26/S1/D7, LM à LeM, 29 janvier 1944.

<sup>41</sup> APM26/S1/D9, LM à LeM, 19 mars 1944.

<sup>42</sup> APM26/S1/D9, LM à LeM, 22 mars 1944.

<sup>43</sup> APM26/S1/D9, LM à LeM, 22 mars 1944.

<sup>44</sup> APM26/S1/D9, LM à LeM, 19 mars 1944.

<sup>45</sup> APM26/S1/D9, LM à LeM, 2 avril 1944.

d'anglophones. Heureusement, son ami Ayotte, qu'il avait déjà mentionné deux ans plus tôt à Sherbrooke, sera avec lui. Transféré au régiment de Hull et ayant participé à l'éprouvante invasion de Kiska dans les glaciales îles aléoutiennes<sup>46</sup>, Ayotte aura beaucoup d'histoires à raconter. Ils pourront aussi jouer aux cartes et aux dés, « les seuls vrais désennuis<sup>47</sup> » dans ce camp.

À la fin de l'entraînement relativement éprouvant de Vernon, Melançon et trois de ses amis de régiment s'offriront une fin de semaine de « big shots<sup>48</sup> » à Vancouver. Ils retourneront ensuite quelques semaines à Terrace en attendant le transfert du 1<sup>er</sup> Bataillon, les Fusiliers de Sherbrooke, à Prince George. À ce moment où les pressions pour signer « actif » battent leur plein<sup>49</sup>, Ayotte fera partie des 246 conscrits du régiment de Hull qui seront mutés au 1<sup>er</sup> Bataillon en raison de leur refus de signer « actif » en échange des soldats Fusiliers de Sherbrooke qui, eux, accepteront de la faire et partiront vers l'Europe<sup>50</sup>. C'est avec une légère amertume que Melançon quittera le camp de Terrace après un retour de seulement trois semaines. Il regrettera surtout l'intimité de leur vie en retrait et la liberté et le laxisme qu'elle entraînait, notamment sur l'habillement. Il se réjouira par exemple du fait que « même quand il fait trop chaud, on peut veiller en caleçon si on veut. <sup>51</sup>»

---

<sup>46</sup> Les conditions météorologiques et la confusion générale rendirent cette opération beaucoup plus complexe et dramatique qu'elle n'aurait dû l'être. En effet, les Japonais ayant eu vent de l'arrivée imminente des armées canadienne et américaine à l'été 1943 avaient déjà abandonné l'île. Malgré cela, le brouillard et une mauvaise communication entraîna la mort de plus de 300 soldats dus aux tirs amis, aux pièges et aux mines laissés sur place par les Japonais et aux conditions climatiques rigoureuses de l'île.

<sup>47</sup> APM26/S1/D9, LM à LeM, 2 avril 1944.

<sup>48</sup> APM26/S1/D10, LM à LeM, 7 mai 1944.

<sup>49</sup> « Plusieurs de nos jeunes gens ont déclaré qu'ils avait signé à cause de la pression et à l'intimidation exercées contre eux à Vernon pour les faire signer dans la force active.... L'enrôlement forcé pour le service actif ne fait que créer du mécontentement qui sera préjudiciable à la bonne entente. » *L'Évènement Journal*, 13 mai 1944 cité dans Peter Russell, «BC's 1944 "Zombie" protests against overseas conscription», *BC Studies*, no 112 (été 1999), p. 56.

<sup>50</sup> APM26/S1/D10, LM à LeM, 11 mai 1944; Michel Litalien, *Les Fusiliers de Sherbrooke...*, *op.cit.*, p. 350 et Peter Russell, *loc.cit.*, p. 55.

<sup>51</sup> APM26/S1/D10, LM à LeM, 24 mai 1944.

Le 28 mai 1944, le 1<sup>er</sup> Bataillon, les Fusiliers de Sherbrooke, arrivent à Prince George. Melançon trouvera que la ville ressemble à « un gros village de la province de Québec<sup>52</sup>. » Il notera également que les Canadiens français sont bien appréciés dans cette communauté. À ce moment, les conditions s'améliorent pour Melançon puisqu'il explique que « je suis en charge du ploton et je vais faire une belle vie, car j'ai six autres sergents sur ma charge dans le ploton pour faire l'ouvrage ainsi que trois caporaux. <sup>53</sup> » Finalement, le bataillon passera moins d'un mois à Prince George avant d'être déployé pour des manœuvres d'été à Wainwright, en Alberta<sup>54</sup>.

Habitué aux confort des camps de Terrace, Vernon et Prince George, Melançon s'adaptera difficilement au camp temporaire de Wainwright. Ses premières impressions seront plutôt négatives, il dira à sa sœur « je t'assure que ça ne r'soût pas le diable. En arrivant ici, ils nous ont donné une pailasse et une taie d'oreiller en même matérielle et on les a rempli avec de la paille. Nous les chevaux! <sup>55</sup> » Il retrouvera les tentes rondes qui avaient été utilisées à Farnham. Les sergents seront trois par tente et les hommes six par tente. Les ablutions se feront à l'eau froide et les besoins se feront dans des « shiots » que Melançon ne trouvera somme toute pas si mal puisque « quand on "chie" on sent une petite brise qui nous caresse les fesses. <sup>56</sup> » Quelques jours après l'arrivée au camp, Melançon annoncera que près de la moitié des hommes souffrent du choléra. Afin de contenir l'infection, ils recevront du lait de magnésium et devront se reposer<sup>57</sup>. Le 20 juillet, un membre des Fusiliers de Sherbrooke décèdera, écrasé par un « ben carrier<sup>58</sup> ». Melançon en dira très peu, sinon qu'« il paraît qu'il était effrayant

<sup>52</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 1<sup>er</sup> juin 1944.

<sup>53</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 1<sup>er</sup> juin 1944.

<sup>54</sup> Michel Litalien, *Les Fusiliers de Sherbrooke...*, op.cit., p. 350.

<sup>55</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 25 juin 1944.

<sup>56</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 25 juin 1944.

<sup>57</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 25 juin 1944.

<sup>58</sup> Melançon fait référence aux « Carden-Loyd Universal Carrier », souvent appelé « Bren Carrier », des chenillettes utilisées par l'Armée canadienne pendant toute la durée de la Seconde Guerre mondiale. APM26/S1/D12, LM à LeM, 20 juillet 1944.

à voir, car l'accident est arrivé au côté de mon chum Delorme. <sup>59</sup>» Pour le reste, l'été sera très chaud et sec dans les plaines d'Alberta, la routine s'installera et Melançon parlera sans cesse d'un congé attendu en fin août<sup>60</sup>.

Le 24 août 1944, plutôt que de partir pour Montréal, c'est un retour à Nanaimo qui attendra Melançon. Il n'aura qu'une semaine pour renouer avec les nombreuses activités de Nanaimo : le patin à roulettes, les salles de cinéma et les danses au *Pygmy*. Le 5 septembre, il annoncera à sa famille qu'il a enfin obtenu son congé. Il passera environ un mois à la maison avant de revenir à Nanaimo le 2 octobre. Deux jours plus tard, le 4 octobre, le 1<sup>er</sup> Bataillon, les Fusiliers de Sherbrooke reprendra la route pour le camp de Courtenay afin de suivre le pénible entraînement de guerre amphibie que Melançon avait évité de justesse près d'un an plus tôt au moment de son arrivée en Colombie-Britannique.

Bien qu'appréhendé, l'entraînement à Courtenay ne sera finalement pas trop éprouvant pour Melançon. Outre les danses où « il y a des filles tant qu'on en veut<sup>61</sup> », les messes et les deux salles de cinéma, il dira que « c'est une vraie honte de voir comment je n'ai pas travaillé ici. Sur trois semaines, j'ai travaillé quatre jours. <sup>62</sup>»

Après son séjour à Courtenay, Melançon ira faire une courte escale de deux jours à Port Alberni avant de partir pour Tofino en début novembre. Dans l'attente d'un congé pour la période des fêtes qui approche, il verra d'un bon œil l'isolement du camp de Tofino. « Ici, je vais pouvoir ménager mon argent je pense <sup>63</sup> » dira-t-il. Il appréciera les plages et tentera, avec son fidèle compagnon Delorme, de trouver des étoiles de mer à rapporter à sa famille. Encore une fois, le travail acharné ne sera pas au rendez-vous puisque Melançon expliquera qu'« on fait semblant de commencer à travailler à neuf

<sup>59</sup> APM26/S1/D12, LM à LeM, 20 juillet 1944.

<sup>60</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 28 juin 1944.

<sup>61</sup> APM26/S1/D13, LM à LeM, 4 octobre 1944.

<sup>62</sup> APM26/S1/D14, LM à LeM, 26 octobre 1944.

<sup>63</sup> APM26/S1/D14, LM à LeM, 2 novembre 1944.

heures, car dans une heure je fais tout mon ouvrage de la journée. <sup>64</sup>» À la fin de son séjour à Tofino, la situation se corse dans la Confédération canadienne, particulièrement en ce qui concerne la conscription.

Le 22 novembre 1944, le cabinet du nouveau ministre de la Défense, le Général A.G.L. McNaughton, prend la décision d'envoyer 16 000 soldats de la LMRN outre-mer<sup>65</sup>. La rumeur de cette décision a l'effet d'une trainée de poudre à travers les camps du commandement du Pacifique. Deux jours plus tard, le 24 novembre 1944, débute une vague de manifestations dans les camps, d'abord à Vernon, ensuite à Prince George, Courtenay, Chilliwack, Nanaimo, Port Alberni et Terrace. Dans cette dernière ville, les contestations dureront trois jours et elles seront jugées plus extrêmes par les médias et les dirigeants de l'armée qui parleront dès lors d'une mutinerie. Toutefois, sa gravité sera, selon Peter Russell, fortement influencée par les tensions ethnolinguistiques préexistantes<sup>66</sup>. Pour Melançon, cela entraînera un départ précipité pour Joliette. Loin des douces retrouvailles des fêtes qu'il espérait, c'est un retour angoissant vers l'Est qui l'attendra. En effet, le 26 novembre, on annoncera, en fin d'après-midi, un départ pour Port Alberni qui ne sera qu'une escale où ils passeront une nuit avant de s'embarquer dans un train de Vancouver à Joliette. Une lettre écrite de Vancouver qui nous aurait certainement donné plus d'informations sur cette angoissante situation a d'ailleurs été perdue, par sa sœur, par la poste ou, plus probable, par la censure<sup>67</sup>.

<sup>64</sup> APM26/S1/D15, LM à LeM, 8 novembre 1944.

<sup>65</sup> Peter Russell, *loc. cit.*, p. 57.

<sup>66</sup> « While at Vernon, the officers strove to minimize the scale and nature of the protest, at Terrace, they readily passed along, uncritically, the most extreme rumour. The key to their contrasting responses may have had to do with assumptions they made about ethnicity. In Vernon, the troops were seen as being "English," and so were presumed both loyal and obedient; in Terrace, the most troublesome troops were identified as French or Central Europeans, and it was believed that neither their loyalty nor their obedience could be counted upon. » *Ibid.*, p. 75.

<sup>67</sup> Plus probable à cause du contexte particulier et parce qu'il s'agit de la seule lettre perdue que nous ayons pu clairement identifier. « Tu dois avoir reçu [...] celle que j'ai écrite de Vancouver t'apprenant qu'on déménageait dans l'Est. » APM26/S1/D15, LM à LeM, 4 décembre 1944.

Arrivé à Joliette, Melançon expliquera la confusion dans laquelle se sont faits tous les déplacements suivant la décision de McNaughton et les manifestations qu'elle entraîna. Cette lettre, datée du 4 décembre 1944, sera la dernière en provenance du Canada. Le séjour à Joliette sera dramatique pour le 1<sup>er</sup> Bataillon, les Fusiliers de Sherbrooke. Plusieurs hommes, réfractaires à l'idée d'être envoyés de force outre-mer et d'être confrontés aux affres d'une guerre qu'ils ne sentent pas la leur, choisiront plutôt de désert<sup>68</sup>. Melançon n'y fera jamais allusion dans ses lettres alors qu'il est au Canada. Nous savons par ailleurs qu'il aura la chance de passer du temps avec sa famille assez régulièrement entre le 4 décembre 1944 et le 4 janvier 1945, date fatidique où le 1<sup>er</sup> Bataillon, les Fusiliers de Sherbrooke, s'engagera dans la traversée de l'Atlantique<sup>69</sup>.

### *L'alimentation*

Melançon semble accorder une grande importance au contenu de son assiette et à la transmission de cette information. La description des repas de la journée, parfois excessive, est régulièrement présente dans les lettres que Melançon envoie à sa famille. Cette habitude de décrire son alimentation débute deux mois après l'arrivée de Melançon à Sherbrooke avec une description du repas pris sur le train qui l'amènera vers Debert, Nouvelle-Écosse, quand il expliquera que « deux œufs avec du bacon quatre toasts et un verre de jus de tomates c'était un peu mieux que l'armée. <sup>70</sup> » La pratique se maintiendra tout au long de son expérience militaire. Les goûts de la nourriture de la maison sont souvent évoqués, espérés. Les différences sont soulignées. Ainsi, il se félicitera d'être moins capricieux qu'à la maison quand la nourriture est

---

<sup>68</sup> Michel Litalien, *Les Fusiliers de Sherbrooke...*, *op.cit.*, p. 353. Claude Beauregard, Edwidge Munn et Béatrice Richard, « Introduction : Portrait d'une division », dans Wilfrid Sanders, *Jack et Jacques : L'opinion publique au Canada pendant la Deuxième Guerre mondiale*, Montréal, Comeau et Nadeau Éditeurs, 1997, p. 12.

<sup>69</sup> « Penses-y donc, ça fait exactement un mois aujourd'hui que je suis parti de la maison. » APM26/S1/D/16, LM à LeM, 4 février 1945.

<sup>70</sup> APM26/S1/D1, LM à LeM, 26 août 1942.

mauvaise et, au contraire, quand elle est bonne, taquinera en disant qu'il aura de la difficulté à reprendre goût à la nourriture de la maison. Il en parle aussi, sans doute, parce que la nourriture représente un sujet neutre et rassurant pour la famille qui s'inquiète de son état. De plus, les journées d'entraînement sont souvent très peu occupées. Ainsi, même quand il a peu à raconter, Melançon souhaite entretenir une correspondance régulière, par respect du temps que sa sœur prend à lui répondre, par désir de recevoir au moins autant de lettres qu'il en envoie ou par désir de maintenir une routine d'écriture<sup>71</sup>.

Les descriptions prendront d'ailleurs une tournure encore plus démesurée quand il sera question de décrire les festins de Noël que Melançon sera forcé de passer loin de sa famille. Les objectifs recherchés de dissimuler les difficultés de l'éloignement et de rassurer sa famille sur son état physique et émotionnel sont alors décuplés par le contexte : l'absence totale d'entraînement, le départ en congé de compagnons et l'évidente difficulté de passer la période des fêtes dans un camp militaire loin de sa famille. En décrivant le faste des célébrations sur trois pages, Melançon semble protéger sa famille et lui-même.

Outre la nourriture servie dans les camps, Melançon reçoit également des paquets et des gâteries de la famille. Il les demande d'ailleurs parfois de façon assez explicite. Il demandera par exemple à sa sœur « s'il vous reste de la cassonade sur vos rations, ça serait pour me faire un peu de sucre à crème.<sup>72</sup> » Il est d'ailleurs amusant de voir que c'est finalement du sucre à la crème Laura Secord que Melançon recevra bien qu'il « n'y pensais pas du tout aux noces et que ça prenait plus de sucre que coutume. Parce que sans cela je n'aurais pas demandé cela parce que vous avez assez de dépenses ce temps-là sans vous mettre à acheter du Laura Secord.<sup>73</sup> » On peut donc voir l'importance qu'accorde la famille à répondre aux rares demandes de Melançon. Le

---

<sup>71</sup> David A. Gerber, *op.cit.*, p. 102.

<sup>72</sup> APM26/S1/D2, LM à « vous autres », 10 septembre 1942.

<sup>73</sup> APM26/S1/D3, LM à LeM, 17 septembre 1942.

réseau de soutien semble assez élargi puisqu'une tradition semble rapidement s'instaurer pour Melançon, celle de repartir des congés à la maison avec des victuailles offertes par sa tante Sara pour la route<sup>74</sup>. Cette tradition s'ajoute à une longue liste d'envois mentionnés dans les lettres de Melançon et qui démontre une solidarité de l'entourage face à l'éloignement de l'un des leurs. Notamment son frère Léon et la femme de celui-ci, Cécile, qui lui enverront des chocolats<sup>75</sup> alors que des amis lui enverront des biscuits<sup>76</sup> et une autre tante, « ma tante Rosa », enverra du sucre à la crème<sup>77</sup>.

L'alimentation est la voie par laquelle nous apprendrons l'ascension de Melançon au rang de sergent, ou plutôt sergent-suppléant<sup>78</sup>. Le 9 janvier 1944, il mentionnera que « là, je n'ai pas trop à me plaindre pour le manger car au mess des sergents, la nourriture est très bonne.<sup>79</sup> » Il fera par la suite constamment référence à l'amélioration de la nourriture depuis sa promotion, semblant y voir un des grands avantages de celle-ci. Il dira par exemple « je n'ai pas encore été mangé au restaurant depuis que je suis rendu au mess des sergents. [...] On avait du steak à manger, je suis bien fou de payer au restaurant quand on mange mieux ici.<sup>80</sup> » Les descriptions des repas deviendront alors encore plus précises et fréquentes probablement car elles sont moins inquiétantes. Sur le contraste des mess, Melançon dira que « réellement, je trouverais ça dure de me retrouver au mess des hommes. J'ai eu un bon café sucré à mon goût.<sup>81</sup> » C'est

<sup>74</sup> Par exemple, « J'ai tout mangé les sandwiches et les fruits que ma tante Sara m'avait emportés. » APM26/S1/D4, LM à sa mère, 31 mars 1943.

<sup>75</sup> « Vous remercieriez Léon et Cécile pour moi de leur belle boîte de chocolat », APM26/S1/D4, LM à sa mère, 18 décembre 1942.

<sup>76</sup> « Ti-Georges [et Jeanne] c'était une boîte de biscuits au chocolat de presque trois livres. » APM26/S1/D4, LM à sa mère, 18 décembre 1942.

<sup>77</sup> « Hier j'ai écrit à ma tante Rosa pour les remercier du sucre à la crème qu'ils m'ont envoyé. » APM26/S1/D6 LM à LeM, 9 janvier 1944.

<sup>78</sup> Il sera sergent-suppléant (« lance sergent ») jusqu'au 5 juin 1944. Il aura donc les mêmes responsabilités qu'un sergent, sans la certitude de conserver ce grade. Il ne sera d'ailleurs confirmé dans ce statut de sergent que le 22 octobre 1945.

<sup>79</sup> APM26/S1/D6 LM à LeM, 9 janvier 1944.

<sup>80</sup> APM26/S1/D6, LM à LeM, 16 janvier 1944.

<sup>81</sup> APM26/S1/D12, LM à LeM, 13 août 1944.

pourquoi, à Tofino, il sera prêt à faire deux milles de camion pour manger au mess des sergents, car « on mange trop bien avec les sergents, donc ça vaut la peine <sup>82</sup> » dira-t-il.

À Terrace, camp qu'il affectionnera particulièrement, Melançon deviendra, avec son ami le sergent Delorme, responsable de la cantine où « c'est de la nourriture comme on mangerait à la maison <sup>83</sup> ». C'est aussi à ce camp qu'on apprendra la possibilité pour les soldats d'enrichir leur alimentation. En effet, Melançon racontera que « depuis qu'on est revenu les gars sont après se faire cuire des petites truites car il y en a un qui est allé à la pêche et il a poigné cela. Tous les soirs, on se fait une petite collation dans la soirée. <sup>84</sup> » À Prince George, après une longue journée de travail, Melançon et un autre sergent décideront aussi de se faire cuire « chacun un bon filet mignon avec des toasts <sup>85</sup> », signe d'une certaine autonomie alimentaire sans doute réservée aux officiers et sous-officiers.

En somme, les raisons qui poussent Melançon à décrire si régulièrement ses repas sont sans doute multiples. Certes, c'est un thème convenu qu'il insèrera sans trop y penser, comme ceux que Gerber observait dans la correspondance migratoire. Toutefois ce choix n'est pas dû au hasard. Nous croyons plutôt que l'alimentation permet à Melançon de rassurer sa famille sur son état de santé et les bonnes conditions (puisque'il parle très peu des mauvais repas) de son nouvel environnement en plus de noircir des pages sans que la censure ne le tracasse.

### *L'entraînement*

L'entraînement représente le second thème du quotidien dont Melançon traite régulièrement. Les questions d'entraînement sont toutefois abordées d'une façon

<sup>82</sup> APM26/S1/D14, LM à LeM, 5 novembre 1944.

<sup>83</sup> APM26/S1/D9, LM à LeM, 22 mars 1944.

<sup>84</sup> APM26/S1/D10, LM à LeM, 14 mai 1944

<sup>85</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 1 juin 1944.

différente de celles de l'alimentation. Alors que le thème de l'alimentation représente un contenu passepartout neutre et rassurant, l'entraînement est plutôt abordé brièvement, au passage, pour sous-entendre sa banalité voire même la lassitude qu'il provoque. En effet, il choisit ponctuellement de parler de l'entraînement d'abord et avant tout quand celui-ci est absent et que, par conséquent, il le mentionne pour dire qu'il s'ennuie, mais qu'ultimement, tout va bien. À son arrivée à Debert, première migration hors de portée de la famille, Melançon annoncera qu'« aujourd'hui, on a commencé à apprendre notre spécialité le mortier de trois pouces, c'est assez intéressant... pour l'armée.<sup>86</sup> » Pourtant, quinze jours plus tard, ce faible enthousiasme sera dissipé et il écrira à sa famille qu'« on ne fait rien de nos journées.<sup>87</sup> » Du début à la fin de ses déplacements transcanadiens, des constats similaires seront émis. Par exemple, à Long Branch, il sortira danser tous les soirs et la formation suivie sera beaucoup plus simple que prévu, « comme un pet » dira-t-il<sup>88</sup>. À Rimouski, il ne fera que dormir<sup>89</sup> alors qu'à Nanaimo il évitera le cours de guerre amphibie<sup>90</sup> et, comme nous l'avions mentionné, il passera plutôt trois jours à visiter Vancouver et à se reposer au camp<sup>91</sup>.

La seconde situation qui amène Melançon à parler de son entraînement à sa famille est, à l'opposé, quand celui-ci est plus intense. Ces situations sont rares et sont d'ailleurs toujours mentionnées comme sortant de l'ordinaire. À Prince George, par exemple, il expliquera une journée de travail particulièrement éprouvante où il devra vérifier l'état des huttes, monter une garde de cérémonie et faire la descente du drapeau<sup>92</sup>. Il

<sup>86</sup> APM26/S1/D2, LM à LeM, 7 septembre 1942.

<sup>87</sup> APM26/S1/D3, LeM, 22 septembre 1942.

<sup>88</sup> « Et ce qu'on croyait le plus dur à faire on l'a fait vendredi et on a fait cela comme un pet. » APM26/S1/D4, LM à sa mère, 7 mars 1943.

<sup>89</sup> « J'ai dormi une partie de l'avant-midi. Mais cette après-midi, quand bien même que je voudrais dormir, je ne m'endorre plus. Ça ferait l'affaire à Léon de pouvoir dormir comme cela. » APM26/S1/D5, LM à LeM, 8 septembre 1943.

<sup>90</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 1<sup>er</sup> décembre 1943.

<sup>91</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 28 novembre et APM26/S1/D5, LM à LeM, 1<sup>er</sup> décembre 1943.

<sup>92</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 1 juin 1944.

s'assurera toutefois de terminer en expliquant que : « C'est effrayant, je n'ai pas fait un pouce d'ouvrage depuis qu'on est arrivée ici à part de la journée que j'ai été en devoir<sup>93</sup>. » Les journées sont si longues qu'il prendra même l'habitude de se cacher pendant la journée pour faire des siestes. Il dira par exemple que « cette après-midi, je suis allé dans la hutte et les caporaux ont des petites chambres et j'ai fermé la porte et je me suis couché à une heure et demie et je me suis réveillé à cinq heures moins quart quand ils sont arrivés.<sup>94</sup> » Il développera la théorie suivante : « dans l'armée moins on en fait, mieux l'on est et plus on se camoufle, moins l'on est connu. <sup>95</sup> » Il reviendra ensuite souvent sur cette tactique du camouflage au cours de son entraînement au Canada.

En définitive, l'entraînement, qui occupait certainement du moins une partie des journées d'un soldat, sera décrit très superficiellement par Melançon. Possiblement à cause de la censure qui le guette et du peu d'intérêt qu'il suscite, il n'entrera jamais trop dans les détails. Il abordera plutôt ce thème pour en mentionner la simplicité ennuyante. Il mentionnera aussi des occasions où, par contraste, l'entraînement sera plus intense. Toutefois, en exprimant la rareté de ces moments, il ne fait que confirmer pour sa famille l'affirmation rassurante de sa reposante vie militaire.

### *Les loisirs*

Le troisième thème du quotidien auquel Melançon portera une attention particulière est celui des loisirs. Si l'entraînement l'occupe souvent peu, il ne tardera pas à trouver de nombreuses autres activités afin de chasser l'ennui. Il jouera, par exemple, aux quilles

---

<sup>93</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 1 juin 1944.

<sup>94</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 1 juin 1944.

<sup>95</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 1 juin 1944.

à Sherbrooke<sup>96</sup>, pariera aux cartes à Terrace<sup>97</sup> et aux dés à Vernon<sup>98</sup>, patinera dans les arénas de Nanaimo<sup>99</sup>, ira sur les plages des lacs de Prince George<sup>100</sup> et de l'océan bordant Tofino<sup>101</sup> et Courtenay<sup>102</sup>, etc. Il ira aussi souvent au cinéma. Les films qu'il visionnera seront toujours de langue anglaise et auront souvent une thématique militaire. Melançon dira que « c'est des bien belles vues, mais c'est quasiment toujours des vues de guerre. Faut bien s'en contenter, c'est tout ce que l'on a.<sup>103</sup> »

Toutefois, le passetemps que Melançon semble affectionner le plus et qui, par conséquent, occupe la plus grande place dans les lettres qu'il écrit à sa famille sont les soirées de danse. Certaines soirées seront organisées par des associations comme les Chevaliers de Colomb et le YMCA dans leurs locaux ou directement aux camps. Ces associations s'arrangeront souvent pour fournir aux soldats moroses des cigarettes, de la bière et, surtout, des filles, souvent issus d'unités féminines de l'armée. Les officiers prendront aussi parfois les choses en main et organiseront eux-mêmes des soirées dansantes afin de remonter le moral des troupes. À tout coup, une des préoccupations principales que Melançon évoquera sera la présence de partenaires de danse de qualité.

Cette préoccupation sera également de premier ordre quand Melançon sortira du cadre militaire et ira dans les salles de danse des villes avoisinantes. Ces salles et leur clientèle se mériteront bien souvent une description détaillée. Tout au long de son périple transcanadien, Melançon ratera peu d'occasions de faire valoir ses talents sur les pistes de danse. De Long Branch, en banlieue de Toronto, où il dansera chaque soir excepté le dimanche<sup>104</sup> à Vernon où il ira à deux danses par semaine<sup>105</sup>, il apparaît évident que

<sup>96</sup> APM26/S1/D1, LM à « vous autres », 23 juin 1942.

<sup>97</sup> APM26/S1/D7, LM à LeM, 6 février 1944.

<sup>98</sup> APM26/S1/D9, LM à LeM, 2 avril 1944.

<sup>99</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 5 décembre 1943.

<sup>100</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 10 juin 1944.

<sup>101</sup> APM26/S1/D15, LM à LeM, 12 novembre 1944.

<sup>102</sup> APM26/S1/D14, LM à LeM, 11 octobre 1944.

<sup>103</sup> APM26/S1/D7, LM à LeM, 20 février 1944

<sup>104</sup> APM26/S1/D4, LM à sa mère, 7 mars 1943.

<sup>105</sup> APM26/S1/D9, LM à LeM, 8 avril 1944.

Melançon apprécie beaucoup ces soirées, même s'il prétend aller danser, car « c'est le seul désennuie<sup>106</sup> ». Il aura une affection particulière pour la salle de danse de Nanaimo, le *Pygmy*. Un mois après son arrivée dans la ville, le 26 décembre, il expliquera qu'il ne manque plus une soirée, car « on commence à être connu et on à toutes les meilleures danseuses.<sup>107</sup> » Avant son départ de Nanaimo, le mois suivant, le 23 janvier 1944, il profitera une dernière fois de la salle du *Pygmy* et dira que « les filles nous ont tous dit que ça leur faisait de la peine de nous voir partir, car elles disent qu'elles dansent le jitterbug seulement quand il y a des régiments du Québec.<sup>108</sup> »

La connaissance du *jitterbug*, style de danse endiablé s'apparentant au swing, sera d'ailleurs un critère déterminant pour Melançon de la qualité d'un endroit ou d'une partenaire de danse. À Truro, près de Debert, Melançon sera choqué de voir à quel point la ville est sale, mais il prendra aussi le temps d'informer sa sœur sur la piètre qualité des danseuses en disant qu' « elles sont anciennes, elles dansent comme en dix neuf cent trente cinq. Une chance, moi j'ai bien frappé, les gars étaient jaloux de moi, je me suis adonné à demander une fille qui demeure à Halifax et qui était en fin de semaine à Truro et elle dansait très bien la danse de Montréal.<sup>109</sup> » Au contraire, à Prince George, Melançon dira qu'il est « resté surpris de voir toutes les belles filles qu'il y a avait là pour une place de sauvage comme Prince George. [...] Moi, celle avec qui j'ai dansé toute la veillée elle avait un costume "zoot suit" et elle était très jolie à part de cela et elle dansait très bien le jitterbug.<sup>110</sup> »

<sup>106</sup> APM26/S1/D13, LM à LeM, 3 septembre 1944.

<sup>107</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 26 décembre 1943.

<sup>108</sup> APM26/S1/D6, LM à LeM, 23 janvier 1944.

<sup>109</sup> APM26/S1/D2, LM à LeM, 7 septembre 1942.

<sup>110</sup> Le phénomène des « zoot-suit » est souvent associé à une contre-culture de la jeunesse des années 1940. À Montréal, en 1944, une série de bagarres opposant des militaires et des jeunes adultes, incluant plusieurs adeptes du « zoot-suit » éclate, forçant les autorités militaires et civiles à réagir pour contrôler la situation. Pour plus d'informations, voir Serge Durlinger, « Bagarres entre militaires et "zoot-suiters" survenues à Montréal et à Verdun, juin 1944 », dans Serge Bernier (éd.), *L'impact de la Deuxième Guerre mondiale sur les sociétés canadienne et Québécoise*, Ottawa : Université du Québec à Montréal et la Direction Histoire et patrimoine de la Défense nationale, 1998), p. 7-21. et Jeffrey A. Keshen, *Saints*,

Dans *Respectable Citizens*, Lara Campbell soutient qu'il faut attendre l'après-guerre pour que s'ancre fermement l'importance du jeune adulte en tant que représentant des nouvelles tendances de la culture de consommation de masse<sup>111</sup>. Melançon semble toutefois déjà se revendiquer de ce rôle et en être profondément influencé. Sa fixation sur le *jitterbug*, une danse issue des milieux afro-américains et popularisée par le cinéma, la musique et les soldats américains démontre son désir de se présenter comme à la fine pointe de la mode. Cela n'est pas sans rappeler les danses communautaires de la Crise où naîtront les nouvelles normes du concubinage et la culture de masse « à l'américaine » qui suivra dans l'après-guerre<sup>112</sup>.

Dernier thème que nous ayons identifié concernant le quotidien dans les lettres, les loisirs viendront combler l'espace laissé vacant par l'entraînement à la fois dans les lettres et dans la vie de Melançon. De ceux-ci, la danse, plus particulièrement le *jitterbug*, occupera une place de premier choix. Les villes seront jugées selon la présence de salles de danse convenables et les filles qui les fréquentent. En ce sens, ce thème est différent du traitement de l'alimentation et de l'entraînement. Sa description des loisirs se veut moins rassurante, plus naturelle, comme s'il avait mille fois parlé de mode et de danse avec sa sœur.

## 2.2 La vision du monde, du conflit et du politique

Dans cette première partie de l'expérience militaire de Laurent Melançon, l'élément qui semble le plus occuper ses pensées par rapport à ce qui l'entoure est son incompréhension face à ce nouvel environnement. Plus précisément, on pourrait parler d'une résignation agacée face à l'ignorance dans laquelle l'armée le maintiendra. Dès

---

*Sinners and Soldiers : Canada's Second World War*, Vancouver, UBC Press, 2004, p. 207-208. APM26/S1/D11, LM à LeM, 21 juin 1944.

<sup>111</sup> Lara Campbell, *op.cit.*, p. 115.

<sup>112</sup> *Ibid.*

la première lettre conservée par sa famille, à la fin de juin 1942, Melançon mentionne que « maintenant je ne dis plus que je suis sûr d’y aller [en congé], à présent que j’ai été échaudé<sup>113</sup>. » Les expressions de son manque de confiance face à la parole de l’armée persisteront. Ainsi, peu de temps après son arrivée à Debert, en septembre, il dira avec exaspération que « dans l’armée, on sait rien, on vit avec des suppositions. La seule chose d’avance qu’on sait, c’est quand on part chier!<sup>114</sup> » Il tentera aussi parfois de trouver des explications à cette absurdité de l’armée, avec un sarcasme évident. Par exemple, après avoir transporté tout le régiment en camion à « trente milles » du camp pour ne marcher que « deux milles et demie », Melançon cherchant à comprendre la logique de cet exercice, émettra l’hypothèse suivante : « c’est peut-être parce qu’ils ont trop de gazoline et ils veulent la dépenser.<sup>115</sup> » Comme le soulignait Paul Fussell et Tim Cook, l’utilisation de l’humour et de l’ironie permettra à Melançon de réagir à l’absurdité et l’ignorance dans laquelle il est maintenu sans s’en montrer trop perturbé<sup>116</sup>.

La cause la plus fréquente des frustrations de Melançon est sans conteste l’attente des congés. L’un d’entre eux en particulier lui causera beaucoup de déceptions. La première mention de ce congé sera faite le 1<sup>er</sup> mars 1944. À ce moment, Melançon estime que le congé lui permettant de retourner à Montréal pour la première fois depuis son arrivée dans l’Ouest arriverait à la fin du même mois, autour du 28 mars<sup>117</sup>. Deux semaines plus tard, le 15 mars, ses estimations passaient au mois de mai<sup>118</sup>. Après de nombreux repoussements, le major Bourassa, supérieur de Melançon, promettra, le 12

<sup>113</sup> APM26/S1/D1, LM à « vous autres », 23 juin 1942

<sup>114</sup> APM26/S1/D2, LM à LeM, 7 septembre 1942.

<sup>115</sup> APM26/S1/D3, LM à LeM, 17 septembre 1942.

<sup>116</sup> Paul Fussell, *Wartime: Understanding and Behavior in the Second World War*, New York, Oxford University Press, 1989, p.4. Tim Cook avait lui aussi observé ce phénomène chez les soldats canadiens de la Première Guerre mondiale. Tim Cook, « “I will meet the world with a smile and a joke”: Canadian Soldiers’ Humour in the Great War », *Canadian Military History*, vol. 22, no 2 (Printemps 2013), p. 49-62.

<sup>117</sup> APM26/S1/D8, LM à LeM, 1 mars 1944.

<sup>118</sup> APM26/S1/D8, LM à LeM, 15 mars 1944.

juillet 1944, de lui offrir un congé dès le retour du régiment à Vancouver, au début septembre. À ce moment, Melançon continuera de douter, bien que son supérieur « nous a dit qu'il avait seulement une parole et qu'il ne comptait pas de romance pour rien<sup>119</sup> », prouvant que la parole d'un officier n'a plus énormément de poids pour lui. Les doutes persisteront, mais Melançon obtiendra bel et bien le congé tant attendu au retour à Vancouver, le 5 septembre, plus de 5 mois après la première estimation. Cette expérience aide à illustrer à la fois le manque de fiabilité de l'armée, l'ignorance de Melançon, les frustrations que l'armée provoque chez lui et son scepticisme par rapport aux annonces de ses supérieurs.

Derrière cet irritant manque d'informations exprimé par Melançon se cache une profonde incertitude face au sort que lui réserve l'armée. Cette incertitude se manifeste entre autres à son premier et à son dernier transfert en sol canadien. Ainsi, en route pour Debart, il dira qu'« en embarquant dans le train, on a su où on va<sup>120</sup> » et lors du chaotique retour à Joliette, il emploiera une formulation similaire en disant que « quand on est parti de Tofino, je ne savais pas qu'on venait ici<sup>121</sup>. » Pour finir, malgré la résignation de Melançon quant à l'ignorance dans laquelle il sera maintenu, il tentera de se remonter le moral et aussi de rassurer sa famille en disant que « dans l'armée, tu ne sais jamais rien, mais c'est l'espérance qui fait vivre.<sup>122</sup> » Néanmoins, il ne fait aucun doute qu'une ignorance totale de son sort ne peut pas être prise si légèrement, peu importe ce qu'en dira Melançon.

Cette incertitude sera sans doute en partie responsable des sentiments défavorables que Melançon entretiendra envers ses supérieurs. Malgré les potentiels contrôles de la censure, Melançon ne se cachera pas pour émettre des critiques parfois acerbes au sujet des officiers. Par exemple, lors du transfert vers l'Ouest, le 1<sup>er</sup> Bataillon, les Fusiliers

<sup>119</sup> APM26/S1/D12, LM à LeM, 12 juillet 1944.

<sup>120</sup> APM26/S1/D1, LM à LeM, 26 août 1942.

<sup>121</sup> APM26/S1/D15, LM à LeM, 4 décembre 1944.

<sup>122</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 12 décembre 1943.

de Sherbrooke recevra de nouveaux officiers en provenance des Fusiliers de Mont-Royal. Melançon n'ira pas de main morte lorsqu'il décrira ses nouveaux supérieurs à sa sœur. Il en dira ceci :

Je n'ai jamais vu une gang de fifi pareil, ce sont tous des petits fils à papa.  
 [...] À part de cela, ils mettent tous leur mouchoir dans leur manche de tunique. Et ils vont sur leurs schèmes avec leur bottines brunes bien frottés.  
 [...] C'est une vraie risée dans la hutte à propos des mouchoirs dans les manches.<sup>123</sup>

Ce groupe d'officiers qui deviendra connu comme la « gang des mouchoirs » sera souvent la cible des foudres de Melançon, particulièrement le major Yvon Bourassa que Melançon et les hommes du régiment surnommeront « la grosse Yvonne ». Nous reviendrons plus en détail sur le contenu émasculant de toutes ces insultes. Contentons-nous pour l'instant de dire que l'opinion de Melançon évoluera et que ces officiers deviendront ultimement des alliés, peut-être en raison de sa propre ascension dans les rangs de l'armée.

Ainsi, deux semaines après le premier contact avec ces nouveaux venus, Melançon sera toujours aussi stupéfait des mouchoirs dans les manches, mais il admettra, un peu à contrecœur, que, malgré leurs drôles de manières, les nouveaux officiers font meilleur usage des hommes que ceux de Sherbrooke<sup>124</sup>. Plus tard, « la grosse Yvonne » sera d'un énorme soutien quand Melançon tentera de faire transférer Donat Duval, un bon ami de la famille gravement blessé en entraînement. La vision de Melançon par rapport à ces officiers changera donc pour devenir méfiante, mais positive.

D'ailleurs, vers la fin de son expérience pancanadienne, Melançon sous-entendra qu'il ne passe presque plus de temps avec les hommes de son peloton, préférant la compagnie des autres sergents. Le 8 octobre 1944, il dira que, tous les sergents étant partis en promenade pendant qu'il était en devoir, l'après-midi fut très long. Donc,

<sup>123</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 1 décembre 1943.

<sup>124</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 15 décembre 1943.

exceptionnellement « vu que je restais tout seul, je me suis en allé dans les lignes des hommes et j'ai quasiment passé l'après-midi avec les gars de mon ploton.<sup>125</sup> » Cette ouverture de Melançon à tisser des alliances et des amitiés avec ses supérieurs directs est facilitée par sa conception ethnolinguistique des relations de pouvoirs dans l'armée. Ainsi, bien qu'ils aient des manières étranges, les « fils à papa » de la « gang des mouchoirs » sont Canadiens français. Les véritables décideurs de l'armée, généralement anglophones, récolteront le pire venin de Melançon.

Dès le début des déplacements de Melançon, la division qu'il perçoit entre francophones et anglophones est évidente. Le 13 septembre 1942, deux semaines après son arrivée en Nouvelle-Écosse, Melançon expliquera que les officiers supérieurs sont mécontents puisque les hommes refusent de chanter « God Save the Queen » après le « Ô Canada ». Melançon annonce alors qu'« on ne le chantera pas plus tant que les Anglais ne chantera pas au Canada en français<sup>126</sup> ». L'aversion qu'il aura tout au long de son voyage à travers le Canada envers l'anglais est plusieurs fois mentionnée. Dans la vision divisée du Canada de Melançon, la direction de l'armée est foncièrement anglophone et opposée aux Canadiens français. En avril 1944, Melançon devra suivre un cours donné uniquement en anglais où l'instructeur empêchera aux quelques Canadiens français de parler leur langue, car, comme le paraphrasera Melançon, « je ne comprend pas et j'haï ce langage là<sup>127</sup> ». Il expliquera alors à sa sœur que « c'est à tuer à attendre dire des choses comme cela. Et après cela il faudrait aller se battre pour ces enfants de chienne là<sup>128</sup>. » Suite à la publication d'un article critiquant l'engagement des Canadiens français dans le *Vancouver Sun*, c'est toute la population de la Colombie-Britannique que critiquera Melançon en rapportant qu'« ils ont jusque marqué une fois que le Québec ne faisait seulement pas un pouce d'effort de guerre. C'est pour dire venir s'ennuyer dans une maudites provinces de tête carrée [souligné à

<sup>125</sup> APM26/S1/D14, LM à LeM, 8 octobre 1944.

<sup>126</sup> APM26/S1/D2, LM à LeM, 13 septembre 1942.

<sup>127</sup> APM26/S1/D9, LM à LeM, 6 avril 1944.

<sup>128</sup> APM26/S1/D9, LM à LeM, 6 avril 1944.

gros traits dans la lettre] et de voir qu'ils ont le front de parler comme cela. Maudits anglais.<sup>129</sup> » Plus que la simple direction de l'armée, c'est toute la population anglophone du Canada que Melançon accuse d'en avoir contre les Canadiens français. D'ailleurs, un voyage en train en l'apparente agréable compagnie d'une femme anglophone lui donnera tout de même des brulements d'estomac<sup>130</sup>. Cette attitude négative, il ne semble toutefois pas la transposer aux Américains puisqu'en faisant le trajet entre Montréal et Nanaimo, il jouera aux cartes avec deux d'entre eux et dira simplement que « c'est encore de l'anglais continuellement. Mais on aime cela car ça nous fait parler anglais et ça fait du changement à parler.<sup>131</sup> »

Les tensions linguistiques seront exacerbées par la propagande pour faire signer « actif ». Melançon y verra « un autre coup de cochon de l'armée<sup>132</sup> ». L'extrait suivant fait foi de sa détermination à ne pas quitter la défense nationale :

Comme je ne suis pas patriotique à l'extrême degré, ils sont certains de reprendre mes trois bananes [insigne du grade de sergent] avant que je signe actif, car j'ai dit que jamais je signerais actif et je suis certain que "jamais" se dit dans ce sens là. Je peux pas croire qu'il y en a qui perde la tête encore jusqu'à ce point là. À part de cela, conduit par des anglais comme l'on est ici, ça nous dégoute encore bien plus.<sup>133</sup>

La vision dichotomique de l'organisation de l'armée entre Canadiens français et Canadiens anglais exprimée par Melançon ne fait alors aucun doute. Les activités de propagande le dégouteront et afin d'éviter une « petite crise de signage actif<sup>134</sup> », Melançon et deux amis, lors d'un congé, passeront quatre jours dans un hôtel de la ville

<sup>129</sup> Notons par ailleurs qu'il fait ici de la guerre une affaire de Canadiens anglais et qu'il sous-entend aussi que les Canadiens français n'ont rien avoir dans cette guerre. Cette attitude était observée par Claude Beauregard, Edwidge Munn et Béatrice Richard, *op.cit.*, p. 11. APM26/S1/D7, LM à LeM, 20 février 1944.

<sup>130</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 24 novembre 1943.

<sup>131</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 24 novembre 1943.

<sup>132</sup> APM26/S1/D10, LM à LeM, 20 avril 1944

<sup>133</sup> APM26/S1/D10, LM à LeM, 20 avril 1944.

<sup>134</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 18 juin 1944.

voisine plutôt que de rester au camp<sup>135</sup>. « Ils ont fait une petite propagande aux sergents pour signer actif et nous autres ont s'est sauvé de cela <sup>136</sup>», dira-t-il à ce sujet. Il se positionnera fièrement comme récalcitrant à cette armée qui le bascule de part et d'autres du Canada, mais ne mentionnera jamais les violences ou les pressions outrancières que de nombreux historiens ont identifiées<sup>137</sup>. Cela est peut-être dû au fait que Melançon demeurera en tout temps dans un bataillon francophone durant son entraînement canadien. Vu la position des Canadiens français quant à la conscription, les dirigeants de ces régiments étaient plus susceptibles de comprendre l'opinion des opposants à l'engagement militaire, notamment les « zombies ». Il est aussi fort possible qu'il ait choisi de taire ces événements plus traumatiques pour éviter la censure et pour ne pas inquiéter sa famille.

Toujours est-il que Melançon sera catégorique dans son refus de signer et il renseignera souvent sa famille sur les décharges ou les signatures des autres afin de se réjouir des premiers et de se désoler des seconds. Il souhaitera ouvertement être déclassé et le souhaitera également pour ses proches. Ainsi, quand un bon ami de la famille reçoit accidentellement une balle dans la jambe qui nécessitera plusieurs mois d'hospitalisation, Melançon dira que « malgré tout, je le trouve chanceux car sa guerre est finie<sup>138</sup> ». Il demandera également à sa famille de prier pour que les bosses sur ses talons grossissent<sup>139</sup> et se réjouira que les bronches de son frère le fassent tousser puisqu'il pourrait « avoir sa décharge un jour comme cela.<sup>140</sup> » Cette attitude semble généralisée dans le bataillon puisqu'il expliquera qu'« on rit encore malgré tout les gars

<sup>135</sup> Sur les pressions vécues pour faire signer actif, voir Peter Russell, *op.cit.*, p. 52-57.

<sup>136</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 21 juin 1944.

<sup>137</sup> Voir J.L. Granatstein, et J.M. Hitsman, *Broken Promises : A History of Conscription in Canada*. (Toronto : Oxford University Press, 1977), p. 154-156 et Daniel Byers, « Mobilising Canada: The National Resources Mobilization Act, the Department of National Defence, and Compulsory Military Service in Canada, 1940-1945 », *Journal of the Canadian Historical Association*, vol. 7, no 1 (1996), p.186, entres autres.

<sup>138</sup> APM26/S1/D7, LM à LeM, 24 février 1944.

<sup>139</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 29 décembre 1943.

<sup>140</sup> APM26/S1/D10, LM à LeM, 14 mai 1944.

cherchent chacun leur tour à se trouver un petit "bobo".<sup>141</sup> » La censure ne semble alors pas l'inquiéter et ce désir profond d'échapper à la guerre affleure tout le récit canadien de l'expérience militaire de Melançon. Il n'explicitera toutefois jamais vraiment les raisons, idéologiques ou de survie, qui provoquent son total désinvestissement dans la guerre.

Nous reviendrons plus tard sur l'autocensure des sentiments que présente le récit de Melançon. Pour ce qui est de la censure à proprement parler, elle est surtout mentionnée dans la première partie de la correspondance. Peut-être parce que ses règles sont encore mal comprises par les correspondants. Le 4 septembre 1942, il explique qu'« on a pas le droit de prendre des portraits dans le camp et ceux qui ont des kodak ils sont obligés de les enregistrer.<sup>142</sup> » Puis, le 15 octobre 1942, il explique à sa mère que « mes phrases sont brusques car paraît-il que toutes nos lettres sont censurées.<sup>143</sup> » La seule autre allusion concrète à la censure arrivera beaucoup plus tard, le 20 février 1944, alors qu'il expliquera qu'il montrerait bien la localisation du camp sur les cartes postales du village qu'il fait parvenir à sa famille, mais « si par hasard ma lettre serait censurée, je pourrais frapper un nœud<sup>144</sup> », démontrant également qu'il ne considère pas que la censure soit systématique. Bien qu'il s'agisse des trois seules références concrètes à la censure, il ne fait aucun doute qu'elle fut une préoccupation constante.

Par manque d'intérêt, de peur d'ennuyer ou d'inquiéter les femmes de sa famille, par peur de la censure ou par simple ignorance de ce qui se passe en Europe, Melançon parlera très peu de la guerre et du politique. Les seules références qu'il y fera seront brèves et peu détaillées. Par exemple, il dira le 31 mars 1943 que les hommes ont été punis parce qu'ils ont été irrespectueux lors d'un sermon sur Dieppe. « C'est bien de valeur, mais les gars en reviennent de ces causeries<sup>145</sup> », se contentera-t-il de dire.

<sup>141</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 19 décembre 1943.

<sup>142</sup> APM26/S1/D2, LM à « vous autres », 4 septembre 1942.

<sup>143</sup> APM26/S1/D3, LM à sa mère, 15 octobre 1942.

<sup>144</sup> APM26/S1/D7, LM à LeM, 20 février 1944.

<sup>145</sup> APM26/S1/D4, LM à sa mère, 31 mars 1943.

L'historienne Béatrice Richard montre bien l'échec de la promotion d'un certain mythe glorieux de Dieppe dans l'opinion publique des Canadiens français<sup>146</sup>. Cet échec sera également perceptible au sein du 1<sup>er</sup> Bataillon, les Fusiliers de Sherbrooke. En aout 1944, il se questionnera sur le système électoral du Québec et sur l'élection de Duplessis puisque les soldats n'ont pas été appelés à voter alors que « dans toutes les autres provinces quand il y a des élections ils font voter les soldats<sup>147</sup> ». Le 10 juin 1944, peu de temps après le Jour J, Melançon expliquera à sa sœur : « tu me parles de l'invasion sur ta lettre, on a toutes les nouvelles car on a un radio dans le mess et tout les soirs on a une demie heure de nouvelle en français irradié de San Fransisco.<sup>148</sup> » C'est l'unique référence qu'il fera à l'évènement, préférant probablement ne pas en dire davantage de peur que sa lettre soit bloquée par la censure. Il deviendra par contre beaucoup plus bavard quand le Général Andrew McNaughton sera nommé ministre de la Défense et que se succèderont les évènements de novembre 1944. Le 12 novembre, il explique que cinq des sergents du 1<sup>er</sup> Bataillon, les Fusiliers de Sherbrooke sont maintenant partis pour outre-mer et que « maintenant, on est tous des Zombies dans le mess, and we are proud of it. [...] Si notre tour peut venir, mais pour nous envoyer chez nous, on va rire.<sup>149</sup> » Bien que la fierté de Melançon ait été plusieurs fois sous-entendue, notamment dans les envolées qu'il fait contre la direction de l'armée, cette explicitation de son statut de « zombie » est hors du commun puisqu'il s'y réapproprie un terme qui était d'abord et avant tout une insulte quant au libre arbitre de ces hommes trop lâches pour rejoindre l'armée active<sup>150</sup>. Plus exceptionnelle encore sera la réaction détaillée que Melançon couchera sur papier quand, le 22 novembre, le cabinet du nouveau

<sup>146</sup> Béatrice Richard, *La mémoire de Dieppe : Radioscopie d'un mythe*, Montréal, VLB éditeurs, 2002, p. 73.

<sup>147</sup> APM26/S1/D12, LM à LeM, 8 aout 1944.

<sup>148</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 10 juin 1944.

<sup>149</sup> APM26/S1/D15, LM à LeM, 12 novembre 1944.

<sup>150</sup> Russell mentionnera toutefois que le surnom fut clamé fièrement lors de la mutinerie de Vernon « The most notorious label, "zombie," was obviously intended to be an insult. While the November demonstrators at time took it up as almost a badge, it retained its critical connotation in almost every other usage. » Peter Russell, *loc.cit.*, p. 52.

ministre de la Défense prendra la décision d'envoyer massivement des soldats de la défense nationale vers l'Europe :

En parlant de zombies, il marquait sur le Vancouver Sun ce soir que les "chien" qui sont en charge de la sixième division du Pacific Command vont peut-être avoir une cours martiale par McNaughton car lundi ils ont fait une assemblée et ils ont écrit une lettre disant que la tactique du gouvernement et de McNaughton n'était pas bonne en passant pas la conscription. Car c'était inutile de garder les "zombies" par ici et que ça retarde pour envoyer du renforts pour overseas. Et ces écoeurants de chien là ce n'est pas des simples soldats, c'est un major general et trois brigadiers et c'est justement eux autres qui sont en charge de nous autres et ils voudraient bien nous voir manger de la merde, mais ils vont s'apercevoir qu'il y en a encore de plus haut qu'eux autres. Vous allez pourtant en attendre parler sur les journaux de Montréal.<sup>151</sup>

Vraisemblablement écrite sous le coup de l'émotion, cette lettre est tout aussi exceptionnelle que les conditions qui la provoquent. Bien que Melançon demeure relativement muet sur ses propres émotions et son opinion face à la conscription, il est évident qu'il vit des moments extrêmement angoissants. Cinq jours plus tard, il entamera la lettre où il annonce son retour vers l'Est en disant « j'ai jamais eu l'air si simple pour commencer une lettre<sup>152</sup> », exprimant ainsi son déconcertement. Il dira dans la même lettre que « c'est bien beau retourner dans le Québec, mais dans le moment où nous sommes, j'aurais aimer cent fois mieux rester à Tofino et même ne pas avoir été en passe aux fêtes<sup>153</sup>. » Il mentionnera aussi qu'il a été trouvé « unfit for combat<sup>154</sup> » et qu'il court ainsi la chance de rester « de ce côté ici<sup>155</sup> », mais qu'il participera tout de même, avec tous les régiments de la LMRN restant dans l'Ouest, à des manifestations anticonscriptionnistes employant des slogans comme « Hail King, the Hell with

<sup>151</sup> APM26/S1/D15, LM à LeM, 22 novembre 1944.

<sup>152</sup> APM26/S1/D15, LM à LeM, 27 novembre 1944.

<sup>153</sup> Nous ignorons pourquoi, il ne reviendra jamais sur cet arrêt. APM26/S1/D15, LM à LeM, 27 novembre 1944.

<sup>154</sup> APM26/S1/D15, LM à LeM, 27 novembre 1944.

<sup>155</sup> APM26/S1/D15, LM à LeM, 27 novembre 1944.

Ralston<sup>156</sup> » et « Down conscription<sup>157</sup> » afin de faire taire « les maudits baveux<sup>158</sup>. » Dans l'esprit de Melançon, les conflits identitaire, linguistique et impérial à l'intérieur du Canada avait supplanté l'adhésion à une logique élémentaire « bien contre mal » primordiale en temps de guerre selon Fussell<sup>159</sup>. Comme la majorité des Canadiens français, il ne se sentira d'ailleurs jamais vraiment concerné par le sort des Européens<sup>160</sup> et plus spécifiquement par celui des Juifs dont il questionnera d'ailleurs l'engagement disant que « «il y a seulement un enfant de chienne de juif dans le bataillon [...] et il a eu cinq jours de passe la semaine dernière par rapport aux fêtes juives.<sup>161</sup> » Sa frustration est alors surtout causée par sa propre incapacité à obtenir un congé. Il n'en reste pas moins qu'il semble, encore une fois, démontrer qu'il ne ressent pas que cette guerre est la sienne. Dès lors, l'opposition à la conscription devenait difficile à éviter. L'ennemi de Melançon ne sera jamais l'Allemand, ce sera l'Anglais qui le force à combattre. Ainsi, il n'est pas sans rappeler Paul Caron qui, 25 ans plus tôt, s'efforçait de justifier un engagement militaire en accord avec ses vues anti-impérialistes<sup>162</sup>.

Ces dernières lettres « à fleur de peau » ne servent qu'à rendre plus éclatants les silences qui peuplent les lettres que Melançon enverra à sa famille tout au long de son entraînement au Canada. Sa vision du monde, du conflit et du politique nous reste largement inconnue. Nous estimons que l'ignorance dans laquelle il est maintenu lui déplait et qu'il ressent fortement les tensions ethno-linguistiques dans l'organisation de l'armée. Ces choses, nous les devinons le plus souvent par des sous-entendus et de rares

<sup>156</sup> APM26/S1/D15, LM à LeM, 27 novembre 1944.

<sup>157</sup> APM26/S1/D15, LM à LeM, 27 novembre 1944; Peter Russell identifiait plutôt le slogan « Down with Conscription », grammaticalement plus correct. Voir Peter Russell, *loc.cit.*, p. 66.

<sup>158</sup> APM26/S1/D15, LM à LeM, 27 novembre 1944.

<sup>159</sup> Le conflit linguistique et le sentiment d'appartenance à l'empire britannique explique la forte opposition des Canadiens-français, mais aussi de nombreux anglophones lors de la crise de la conscription. Voir Daniel Byers, « Les "zombies" du Canada... », *loc.cit.*, p. 200 et Peter Russell, *loc.cit.*, p. 67. Pour Claude Beauregard, Edwidge Munn et Béatrice Richard, les Québécois se revendiquent même d'une certaine « nord-américatinté ». Claude Beauregard, Edwidge Munn et Béatrice Richard, *op.cit.*, p. 11. Sur la logique élémentaire de la guerre, voir Paul Fussell, *Wartime...*, *op.cit.*, p.165.

<sup>160</sup> Claude Beauregard, Edwidge Munn et Béatrice Richard, *op.cit.*, p.11.

<sup>161</sup> APM26/S1/D3, LM à LeM, 23 septembre 1942.

<sup>162</sup> Béatrice Richard, « Quelle guerre raconter?... », *loc.cit.*, p. 29.

moments d'emportement. Bien entendu, il faut prendre en considération la censure que Melançon reconnaît, comprend et fait comprendre à sa famille. Il faut aussi prendre en compte l'impact de l'autocensure. En effet, comme le remarque Fussell dans *Wartime*, l'importance de maintenir le moral, ou esprit de corps, était une préoccupation majeure des deux côtés de la correspondance<sup>163</sup>. Pour les soldats séparés de leur famille, ignorer ou amoindrir les aspects négatifs, les frustrations et les injustices permettait de rassurer la famille. Cela ne sera pas toujours fait consciemment. René Lévesque, alors correspondant de guerre, fera ce témoignage : « j'ai jamais eu l'impression qu'on mentait. Mais c'était incroyable le nombre de choses qu'on ne disait pas.<sup>164</sup> » Le maintien du moral sur le front intérieur est alors perçu comme un devoir et c'est une attitude typiquement masculine d'« être fort pour les autres » que Melançon adoptera de toute évidence. Outre l'évacuation de contenu inquiétant, il faut aussi remettre en question l'optimisme sans doute délibérément rassurant qu'il met de l'avant dans ses lettres. Il faudra attendre la conscription et le retour précipité vers le Québec pour que Melançon face fi de toute prudence et laisse voir un peu plus clairement à sa famille toute la frustration et l'angoisse qui l'habiteront dans ces derniers moments avant le fatidique envoi pour l'effrayant « overseas<sup>165</sup> ».

### 2.3 L'identité

Outre la description du quotidien et le regard porté sur le monde extérieur, c'est l'entretien de relations personnelles, de maintien et de construction identitaire qui est véhiculé dans la correspondance assidue de la famille Melançon. Pour le jeune homme en migration forcée à travers le Canada, la description de son quotidien représente une

<sup>163</sup> Paul Fussell, *Wartime...*, *op.cit.*, p. 145.

<sup>164</sup> Citation tirée de *Radiomonde*, 26 août 1944, p. 6 dans Aimé-Jules Bizimana, *De Marcel Ouimet à René Lévesque : Les correspondants de guerre canadiens-français durant la Deuxième Guerre mondiale*, Montréal, VLB éditeur, 2007, p. 327.

<sup>165</sup> C'est l'expression anglaise qu'emploie toujours Melançon.

recherche de continuité dans la relation sans doute étroite qu'il entretenait avec sa sœur. Comme le dit Gerber dans *Authors of Their Lives*, quand la séparation force à renégocier une relation intime « what is threatened is not only the bond between two people, but also the personal continuity that is the ultimate measure of who we are.<sup>166</sup> » Plus encore, la relation n'est pas que maintenue à travers la correspondance, elle devient un outil de création et de définition identitaire<sup>167</sup>.

### 2.3.1 La relation fraternelle et familiale à travers la correspondance

Bien que Melançon alterne entre les salutations « Chers vous autres » et « Chère sœur » ou « Chère Laurette » pendant les trois premiers mois de sa correspondance, il apparaît évident que c'est la grande sœur, Laurette Melançon, qui deviendra rapidement la porte-parole de la famille. Le seul moment où ce rôle sera cédé à la mère sera durant une période d'environ cinq mois, entre le 23 septembre 1942 et le 7 mars 1943, suite au mariage et départ en voyage de noces de la sœur.

Outre cette période inhabituelle, qui sera d'ailleurs suivie d'une autre période de silence de cinq mois que nous avons établi comme étant probablement le signe d'un arrêt dans la conservation plutôt que dans la conversation, Melançon n'écrira que quatre lettres à sa mère. Les motifs l'ayant amené à écrire ces lettres sont généralement assez évidents.

---

<sup>166</sup>David A. Gerber, *op.cit.*, p. 4.

<sup>167</sup>*Ibid.* La correspondance comme outil de construction identitaire avait aussi été décrit par Magda Fahrni et Yves Frenette, « "Don't I long for Montreal" : L'identité hybride d'une jeune migrante franco-américaine pendant la Première Guerre mondiale », *Social History/Histoire sociale*, vol. 81 (2008), p. 78.

Ainsi, il lui écrira directement lorsqu'il devra lui demander une course<sup>168</sup>, pour l'avertir de son arrivée imminente<sup>169</sup> ou après l'accouchement de sa sœur<sup>170</sup>.

Le rôle de correspondante attribué à la sœur est sans doute dû en partie à une meilleure maîtrise de la lecture et de l'écriture par celle-ci que par la mère déjà assez âgée<sup>171</sup>. La relation entre le frère et sa sœur semble aussi plus sincère et la communication deviendra beaucoup plus naturelle une fois que la période d'instabilité des destinataires sera terminée et que Laurette deviendra la porte-parole de la famille et la correspondante *de facto*. Cette période est comparable à la négociation et à l'établissement de la voix dans la correspondance migratoire qu'observait Gerber où les correspondants posent les bases de leur relation épistolaire et déterminent comment elle s'articulera<sup>172</sup>. Après cette période, Melançon semblera satisfait de la correspondance et ce n'est plus que la fréquence des lettres qui sera occasionnellement renégociée.

Il faut aussi comprendre que la grande sœur ne sera pas une correspondante privée. Les lettres de Melançon sont destinées à toute la famille même si elles sont adressées à sa sœur. Ainsi, il posera parfois des questions directes et indirectes à sa mère, à tante Sara, à Cécile ou à son frère Léon à travers les lettres écrites à sa sœur. Toutefois, celle-ci demeure de toute évidence la lectrice attitrée des lettres. Étant donné la réticence de Melançon à parler de ses sentiments, il peut apparaître difficile de voir les liens étroits tissés entre le frère et la sœur. Toutefois, deux moments de renégociation profonde de

<sup>168</sup> « Je vous spécialement pour vous demander une commission. » APM26/S1/D7, LM à sa mère, 3 février 1944.

<sup>169</sup> « Chère Maman, Vous devez savoir un peu ce que ma lettre contient. C'est pour avertir que j'ai mon furlough et que je débarque à la gare Windsor dimanche au matin à onze heures et quart... », APM26/S1/D13, LM à sa mère, 5 septembre 1944.

<sup>170</sup> APM26/S1/D6, LM à sa mère, 10 janvier 1944.

<sup>171</sup> Laura Melançon est déjà âgée de 64 ans lorsque la correspondance débute. Le contenu plus simple des quelques lettres écrites à la mère nous mène à croire que sa maîtrise de la langue était sans doute inférieure à celle de Laurette.

<sup>172</sup> Dans ce contexte, la « voix » représente à la fois les personnes incluse dans la correspondance, activement et passivement, mais aussi les sujets qui devront être abordés. David A. Gerber, *op.cit.*, p.188.

leur relation laisseront entrevoir toute l'affection que Laurent porte à Laurette. Le premier sera le mariage de la grande sœur où Melançon sera pressenti comme témoin. Lorsqu'elle se planifiera le mariage, il s'impliquera dans les choix vestimentaires<sup>173</sup>, s'intéressera de près à l'achat du trousseau<sup>174</sup>, tentera désespérément d'avoir un congé pour y assister, envisageant même de commettre sa première offense pour y être deux jours de plus<sup>175</sup>, et bouillera de colère quand il apprendra finalement qu'il ne pourra y assister<sup>176</sup>.

Le second moment sera la naissance de l'enfant de sa sœur. Ce neveu deviendra une préoccupation majeure pour Melançon qui le mentionnera constamment et qui signera régulièrement « De ton petit frère qui a hâte d'être mon oncle » durant le mois précédent la naissance<sup>177</sup>. Cette obsession ne s'amointrira pas avec la naissance du petit Michel Duval. Melançon parlera constamment du bébé, désirant le voir, le prendre dans ses bras et lui offrir des cadeaux. Il apprendra la nouvelle environ deux semaines après la naissance, d'un ami de la famille ayant passé la période des fêtes à Montréal et dira « c'est effrayant comment j'ai hâte d'avoir des nouvelles de Michel j'en ai eu hier vu

<sup>173</sup> Encore une fois, Melançon semble prendre plaisir à parler de mode avec sa sœur. « C'es-tu que tu vas être chic pour te marier c'est une bonne idée que tu as eu de te marier en velour vert et si Dora te prête ses renards ça va être gentil de sa part et ça va te coûter meilleur marché tu n'auras pas la peine de te louer de boléro. Est-ce que tu t'es achetée une autre robe pour faire ton voyage [...]? » APM, APM26/S1/D2, LM à LeM, 16 septembre 1942. Baillargeon notait l'implantation graduelle de la tradition de la robe blanche et du voile chez les classes populaires mentionnant cependant que « les exigences de cette mode impliquaient [...] une certaine aisance financière puisque, de par sa fonction exclusive, cette toilette coûtait plus cher et ne pouvait être facilement portée en d'autres circonstances. » Denyse Baillargeon, *op.cit.*, p. 88.

<sup>174</sup> Baillargeon avait déjà noté l'importance du « trousseau » et de l'achat du mobilier de chambre. *Ibid.*, p. 90.

<sup>175</sup> « SI j'ai ma passe je vais certainement l'allongé d'une journée ou deux. Ça me fait presque huit mois de fait et ma feuille est encore blanche je n'ai pas envie de passer pour un chieux. » APM26/S1/D2, LM à « vous autres », 4 septembre 1942.

<sup>176</sup> C'est à ce moment qu'emporté par la colère, il fera un premier commentaire antisémite : « Les maudits écoeurants ils l'emporteront pas en terre je vous le promet. Car il y a seulement un enfant de chienne de juif dans le bataillon et à part de cela il occupe une des plus belles places car il travaille au bureau du paie-maitre et il a eu cinq jours de passe la semaine dernière par rapport aux fêtes juives. » APM26/S1/D3, LM à LeM, 23 septembre 1942.

<sup>177</sup> Par exemple, « J'ai tellement hâte d'être mon oncle. Si je peux avoir la chance de le connaître avant qu'il parle. » APM26/S1/D5, LM à LeM, 19 décembre 1942 et « Est-ce que ton jeune est arrivé j'y pense tous les jours. » APM26/S1/D5, LM à LeM, 26 décembre 1943.

que j'ai vu Donat en arrivant<sup>178</sup> ». Il ira même jusqu'à se fâcher du manque de nouvelles que la nouvelle mère lui enverra expliquant que «ce midi je n'étais pas de bonne humeur, j'ai disputé contre les autres, je me suis dit ça paraît que Laurette est malade...<sup>179</sup> »

Ces deux moments sont difficiles à vivre pour Melançon, car ils signifient de grands changements dans l'organisation de l'unité familiale et plus précisément dans la vie de sa grande sœur. Ces événements remettent en question sa place dans la hiérarchie familiale et fraternelle. Qui sera-t-il pour sa sœur et pour son neveu une fois qu'il reviendra à la maison? Fidèle à ses habitudes de dédramatisation, Melançon écrira finalement « que veux-tu, quand on ne fait pas une vie comme les autres...<sup>180</sup> »

Melançon prendra des nouvelles de son grand frère Léon, lui aussi dans l'armée, mais leur relation apparaît beaucoup plus distante que celle qu'il entretient avec sa grande sœur. Léon ne sera finalement qu'un croisement dans l'énorme réseau de relations communes entre Laurent et Laurette, ce que Gerber appelle le « web of relations<sup>181</sup> ». L'entretien de celle-ci est une manière pour Melançon de maintenir un réseau social en vue de son retour, mais il s'agit surtout d'une recherche de continuité nécessaire à sa représentation identitaire. Les références à la rue Adam, à Hochelaga, aux membres de la famille et aux amis sont pour Melançon une manière de se convaincre qu'il appartient encore à ce monde qui l'a vu grandir. C'est un effort de sauvegarder coûte que coûte ce bout de son identité alors qu'il est envoyé de part et d'autre du Canada.

Comme toujours, bien qu'il ait été proche de sa sœur, rien ne permet de vérifier la véracité de ce que Melançon relate. Il faut garder en tête une multitude d'éléments qui entravent une communication parfaitement honnête. Outre une censure technique et une autocensure affective, il faut prendre en considération des préoccupations de genre

<sup>178</sup> APM26/S1/D6, LM à LeM, 9 janvier 1944.

<sup>179</sup> APM26/S1/D6, LM à LeM, 9 janvier 1944.

<sup>180</sup> APM, APM26/S1/D2, LM à LeM, 12 septembre 1942.

<sup>181</sup> David A. Gerber, *op.cit.*, p. 112.

qu'aurait pu avoir Melançon. Gerber en parlait lorsqu'il traitait des correspondances migratoires au XIX<sup>e</sup> siècle alors que les rôles de genre étaient particulièrement figés<sup>182</sup>. La situation de Melançon est différente, mais une préoccupation des choses appropriées à écrire à sa grande sœur et, par extension, à sa mère fut sans doute présente dans son esprit. C'est peut-être en partie ce qui le fera hésiter à parler de politique ou de l'évolution de la guerre avec ces femmes, préférant traiter des thèmes du quotidien.

S'il choisit d'éviter de parler trop longuement de certains sujets jugés moins appropriés, il ait aussi possible qu'il est carrément menti concernant des sujets plus tabous. Durant la Première Guerre mondiale, l'accès des soldats à l'alcool avait déjà provoqué de nombreux débats<sup>183</sup>. Vingt ans plus tard, la consommation d'alcool devint intimement liée à la guerre et à ceux qui devront la faire. Dans son analyse des comportements des soldats américains, Fussell écrivait que « the soldier, especially the conscript, suffers so deeply from contempt and damage to his selfhood, [...] that some anodyne is necessary. In Vietnam drugs served the purpose. In the Second World War the recourse was drunkenness.<sup>184</sup> » Pour Barry Broadfoot, la situation canadienne n'était pas différente, au contraire, puisqu'il dira qu'au Canada durant la guerre, « everyone seemed to go loony about booze.<sup>185</sup> »

Si nous choisissons de croire ce que Melançon raconte à sa famille, il est plutôt un jeune homme très sage, pieux et raisonnable. Il se définit souvent comme tel en opposition aux soldats qui l'entourent, ceux-là représentant peut-être mieux les observations de Fussell et de Broadfoot. Le seul vice qu'il admettra sera celui des sucreries et des boissons gazeuses dont il attend toujours avec impatience l'arrivée à la

<sup>182</sup> Nous faisons référence ici à la séparation entre les sphères privées et publiques. *Ibid.*, p. 135.

<sup>183</sup> Tim Cook, « Wet Canteens and Worrying Mothers : Alcohol, Soldiers and Temperance Groups in the Great War », *Social History/Histoire Sociale*, vol. 35, no 70 (2002), p.323 et Tim Cook, « Fighting Words: Canadian Soldiers' Slang and Swearing in the Great War », *War in History*, vol. 20, no.3 (2013), p. 322.

<sup>184</sup> Paul Fussell, *Wartime...*, *op.cit.*, p. 96.

<sup>185</sup> Daniel Byers mentionnait également les romans autobiographiques de Ralph Allen, Barry Broadfoot, *Six War Years 1939-1945: Memories of Canadians at home and abroad*, Toronto, Doubleday Canada, 1974, p. 309.

cantine. Peu de temps avant son départ pour l'Angleterre, il expliquera qu'il n'a toujours pas été corrompu et qu'« il n'y pas à dire, je ne bois pas de bière et je ne fume pas. Je dépense tout cela en liqueur et en chocolat<sup>186</sup>. »

Il se présente également toujours comme un bon catholique. Il dit fréquenter les messes, faire son carême, se confesser, etc. Il en ira de même de la vilaine habitude des soldats de sacrer. « Ce n'est pas pour me vanter mais je n'ai toujours pas pris ce défaut là. [...] Vraiment, on peut compter sur nos doigts ceux qui ne sacrent pas<sup>187</sup> », racontera-t-il. Toutes ces caractéristiques sont sans doute rassurantes pour la mère qui attend le retour d'un fils à la moralité intacte. Fahrni et Frenette l'avaient d'ailleurs soulevé, dans la correspondance, la construction identitaire implique une négociation des craintes et des attentes du lectorat<sup>188</sup>. La rencontre de soldat, consommation d'alcool et blasphèmes ayant déjà causé beaucoup d'angoisse pour les mères de la Première Guerre mondiale<sup>189</sup>, il ne serait pas surprenant que Melançon ait choisi d'omettre certaines informations ou de falsifier certains faits. Il faut aussi prendre en considération que si l'expérience de Melançon en tant que soldat le change, il peut être réticent à laisser paraître ces changements de peur que son identité, ou le reflet qu'il renvoie de celle-ci, ne soit plus reconnue par les membres de sa famille.

L'utilisation de la fratrie comme angle d'analyse proposé par l'historienne Leonore Davidoff s'avère intéressant dans le cas des Melançon<sup>190</sup>. Laurent Melançon est un homme qui, après une période d'instabilité, écrira régulièrement et presque exclusivement à sa grande sœur, Laurette. Sa relation avec celle-ci est étroite et à travers la correspondance, il tentera de préserver cette intimité et cette sincérité entre

<sup>186</sup> APM26/S1/D15, LM à LeM, 15 novembre 1944.

<sup>187</sup> APM26/S1/D8, LM à LeM, 15 mars 1944.

<sup>188</sup> Magda Fahrni et Yves Frenette, *loc.cit.*, p. 78.

<sup>189</sup> Tim Cook, «Wet Canteens and Worrying Mothers...», *loc.cit.*, p.323 et Tim Cook, «Fighting Words...», *loc.cit.*, p. 326.

<sup>190</sup> Voir Leonore Davidoff, « Kinship as a Categorical Concept: A Case Study of Nineteenth Century English Siblings », *Journal of Social History*, vol. 39, no 2 ( numéro spécial: *Kith and Kin: Interpersonal Relationships and Cultural Practices*, Hiver 2005), p. 411-428. et Leonore Davidoff, *Thicker Than Water: Siblings and their Relations, 1780-1920*, Oxford, Oxford University Press, 2012, 449 p.

eux. Le frère et la sœur sont de toute évidence assez proches, mais cela ne veut pas dire que tout est dit. En effet, plusieurs choses entravent une communication qui serait totalement honnête. D'abord, la censure officielle de l'armée et l'autocensure que Melançon s'imposera pour ne pas inquiéter. Ensuite, Laurette Melançon étant plus porte-parole que correspondante privée, son frère doit se préoccuper que son message soit adéquat et propre à être relayé à travers un vaste réseau incluant la famille éloignée et l'entourage. Enfin, vient l'aspect identitaire de cette relation que Melançon voudra à tout prix préserver puisqu'il se définit et se connaît à travers elle.

### 2.3.2 La masculinité, les nouvelles rencontres et la camaraderie

#### a) Les filles

Il ne fait aucun doute que la relation que Melançon décrit avec les nombreuses femmes qu'il rencontre est profondément influencée par l'autocensure que nous venons d'aborder. Dans le récit qu'il choisit de présenter à sa famille, les filles sont d'abord et avant tout des partenaires de danse et leur valeur dépend énormément de leurs aptitudes à pratiquer cette activité. C'est d'ailleurs essentiellement tout ce qu'il racontera faire avec elles, danser. Nous avons déjà parlé de la grande affection que porte Melançon à la danse, particulièrement le *jitterbug*. Selon ses écrits, les filles qu'il rencontre sont toujours les meilleures partenaires et ses compagnons en sont toujours jaloux. Ces affirmations servent sans doute à défendre sa masculinité. Melançon se présente comme populaire auprès des femmes, mais n'oublie pas de spécifier qu'il n'aime pas « à "sticker" toujours sur la même.<sup>191</sup> » L'attitude de Melançon s'explique par les nouvelles dynamiques relationnelles issues de la période des années 1920 et de la crise économique qui verra s'étendre la respectabilité des relations entre les hommes et les femmes en dehors du mariage<sup>192</sup>. Il peut donc admettre danser avec de nombreuses

<sup>191</sup> APM26/S1/D1, LM à LeM, 6 juillet 1942.

<sup>192</sup> Denyse Baillargeon, *op.cit.*, p. 74-81 et Lara Campbell, *op.cit.*, p. 100

filles tout en présentant une image de masculinité respectable et socialement valorisée. Le rôle passif des femmes dans ce contexte ne fait qu'ajouter à la démonstration masculine hétérosexuelle de Melançon<sup>193</sup>.

À son arrivée en Colombie-Britannique, l'occupation de l'espace public par les femmes ne manquera pas d'étonner Melançon. L'extrait suivant en fait part :

C'est une vraie curiosité de voir les femmes aller travailler. Il y en a qui sont juste que débardeur. Tu les rencontres sur la rue et avec une paire d'overall et un frock plein d'huile et tout sale, le visage noir comme des nègres et des grosse bottines dans les pieds, la boîte à lunch sous le bras et la cigarette au bec. Et ça fall in à la porte des tavernes qui attendent ça, car il y a des tavernes spécialement pour les femmes.<sup>194</sup>

Cela n'est pas sans rappeler l'étude de Robert A. Campbell sur les tavernes de Vancouver<sup>195</sup>. Le laxisme qu'observe Melançon ne cadre pas tellement avec l'image assez contraignante et complexe des régulations genrées de ces établissements qu'identifiait Campbell, mais la pratique de séparer les hommes et les femmes dans les tavernes fut effectivement répandu à Vancouver à l'époque<sup>196</sup>. Il est toutefois possible que Melançon, dans le choc causé par ces observations, n'ait pas compris toutes les subtilités des règles à sa première visite à Vancouver. Fidèle à lui-même, il s'étend très peu sur son opinion de la situation qu'il décrit, « une vraie curiosité » étant le propos le plus sermonneur qu'il tienne. Néanmoins, il est un peu étonnant de voir que, justement, il demeure aussi neutre quant à cette situation vraisemblablement hors du commun pour lui. Encore une fois, c'est possiblement dû au changement dans les normes régissant les rapports entre les hommes et les femmes. Ainsi, Melançon reconnaît l'exceptionnalité des femmes travailleuses pour lui, mais ne semble pas

---

<sup>193</sup>Pour Mosse, l'utilisation des femmes dans des rôles passifs étaient une stratégie commune des soldats pour démontrer leur masculinité. George Mosse, *Fallen Soldiers : Reshaping the Memory of the World Wars*, New York, Oxford University Press, 1990, p.61.

<sup>194</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 28 novembre 1943.

<sup>195</sup> Robert A. Campbell, *Sit Down and Drink Your Beer: Regulating Vancouver's Beer Parlours, 1925-1954*, Toronto, University of Toronto Press, 2001, 216 p.

<sup>196</sup> Pour Campbell, ces divisions servaient d'abord et avant tout à protéger les hommes des maladies vénériennes que transmettaient les escortes et prostituées fréquentant les tavernes. *Ibid.*, p. 57 et 68.

scandalisé outre mesure et relate ses observations à sa grande sœur sans émettre de jugements et sans établir de liens avec la condition féminine de sa sœur.

Outre leur utilité dans la démonstration d'une certaine masculinité, les femmes seront aussi parfois sources de réconfort, rappelant une vie plus normale, moins militaire<sup>197</sup>. Melançon réussit ainsi à négocier dans sa description des femmes qu'il rencontre la mince ligne entre l'image de la respectabilité qu'il présente, son autocensure et son désir de défendre sa masculinité.

#### *b) Les compagnons et la masculinité*

Au cours de son entraînement au Canada, Melançon développera des amitiés solides qui lui permettront de mieux vivre la séparation de son milieu. L'une de ces amitiés sera manifestement plus importante pour Melançon, celle qu'il développera avec un autre sergent, le sergent Léo Delorme. Bien que nous ne sachions pas à quel moment cette amitié débutera, nous savons qu'elle prendra une ampleur considérable alors que les deux hommes seront responsables de la cantine du camp de Terrace en mars 1944. Dès lors, les mentions à « mon chum Delorme » seront fréquentes.

---

<sup>197</sup> « C'est Yves Bourassa qui a servi la messe. [...] Et il a dit ce qui me touche le plus c'est la présence de quinze montréalaise parmi nous cela nous aides de cent pour cent à nous enlever l'idée que nous sommes loin de chez nous et il a tenu que se soit lui-même qu'il les serve. » APM26/S1/D5, LM à LeM, 26 décembre 1943.



« C'est bien celui-là mon chum Delorme qui a une moustache comme la mienne »,  
APM26/S1/D9, LM à LeM, 6 avril 1944.

**Figure 2.3.2** « Sergent Léo Delorme; Sergent Laurent Melançon, Terrace B.C. 1944 » (Source : Archives Passe-Mémoire de Montréal, *Fonds Melançon [23 juin 1942 - 12 décembre 1945]*. (APM26). Série 2, Dossier 1.)

La sœur de Melançon reconnaîtra d'ailleurs l'importance de cette amitié et intégrera cet homme qu'elle n'a sûrement jamais rencontré au réseau de connaissances digne de mention puisque Melançon dira « sur ma dernière lettre, tu me demandes si mon chum Delorme est avec moi. Tu peux être sur et c'est pour cela que ça ne me faisait rien de venir à Tofino<sup>198</sup>», consacrant lui aussi l'importance de cet ami.

Loin de tenter d'amoindrir son affection pour cet homme dans le but de protéger sa masculinité, Melançon emploiera carrément une expression qu'il utilisait lui-même de manière péjorative deux semaines plus tôt afin de décrire sa relation avec Delorme. Ainsi, bien qu'il ait dit que le major Bourassa était « difficile comme une vieille fille<sup>199</sup> », il dira que lorsque Delorme et lui se sont retrouvés, ils ont été « comme des

<sup>198</sup> APM26/S1/D15, LM à LeM, 19 novembre 1944.

<sup>199</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 1<sup>er</sup> juin 1944.

vieilles filles, il a fallu parler.<sup>200</sup> » Cette anecdote aide à illustrer l'aspect homosocial de la masculinité<sup>201</sup>. En effet, Melançon ne ressent pas le besoin de prouver sa masculinité à sa sœur, une femme, mais ne se gêne pas pour remettre en question celle de ses supérieurs. La façon éhontée qu'il a d'aborder ce sujet illustre également l'étendue des types d'amitiés rendus acceptables dans l'environnement militaire qu'observait Paul Jackson<sup>202</sup>.

Il n'hésitera pas non plus à adopter une stratégie typiquement féminine pour subvenir à ses besoins alors qu'il se mettra à faire de la couture pour les hommes de son camp<sup>203</sup>. Kimmel avait d'ailleurs ciblé spécifiquement cette pratique comme étant susceptible de miner la masculinité de ses adeptes dans l'armée<sup>204</sup>. Pourtant, Melançon en parlera ouvertement à sa sœur comme en fait foi l'extrait suivant : « Une chance que j'ai recommencé à coudre un peu ça gagne mes petites dépenses dans le camp [...] Comme ce soir, je me prive d'aller à la joute de hockey en ville car j'ai soixante-et-quinze cents de couture à faire.<sup>205</sup> »

Par ailleurs, la détestable « gang des mouchoirs » se méritera, à l'instar de « la grosse Yvonne », son lot d'insultes émasculantes comme mentionné préalablement<sup>206</sup>. Melançon les qualifiera par exemple de « fils à papa<sup>207</sup> » et de « fifi<sup>208</sup> ». Le curé, quant

<sup>200</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 18 juin 1944.

<sup>201</sup> Michael Kimmel, *Manhood in America: A Cultural History*, New York, The Free Press, 1996, p. 26.

<sup>202</sup> « Wartime services accommodated a wide range of relationships to fulfill the needs of a million servicemen. » Paul Jackson, *One of the Boys : Homosexuality in the Military During World War II*, Montreal, McGill's-Queen's University Press, 2004, p. 165

<sup>203</sup> La couture fut une méthode souvent employée par les femmes afin de participer au revenu familial, particulièrement durant la crise économique de 1930. Voir notamment Lara Campbell, *op.cit.*, p.34

<sup>204</sup> Dans l'armée, les hommes doués pour la couture virent souvent leur masculinité attaquée. Si Melançon faisait la couture seulement pour lui, cette situation ne serait pas hors du commun. Michael Kimmel, *op.cit.*, p.148.

<sup>205</sup> Il est intéressant de noter que Melançon, en plus de faire la couture pour les autres, rate l'activité masculine de jouer au hockey pour le faire. APM26/S1/D5, LM à LeM, 9 décembre 1943.

<sup>206</sup> Il s'agit des officiers des Fusiliers de Mont-Royal dont Melançon se fera un plaisir d'attaquer la masculinité dans ses lettres. Il les nommera ainsi à cause de l'habitude qu'ils ont de garder un mouchoir dans leur manche que Melançon considère ridicule. Le Major Yvon Bourassa (la grosse Yvonne) est l'officier supérieur de ce groupe. APM26/S1/D5, LM à LeM, 1 décembre 1943.

<sup>207</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 1 décembre 1943.

<sup>208</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 1 décembre 1943.

à lui, fera « sa tapette un peu » parce qu'il s'alliera avec eux et qu' « il faut qu'il fasse comme eux autres.<sup>209</sup> » En s'attaquant ainsi à la masculinité des autres, Melançon se conforte dans la sienne. Au contraire, quand son apparence physique sera critiquée par son grand frère Léon<sup>210</sup>, il sera de toute évidence sur la défensive et trouvera coup sur coup une multitude d'excuses. Il dira de sa moustache, principale cible des moqueries du frère aîné, que « c'est un peu la mode dans le régiment », que « toutes nos mouchoirs ont des moustaches deux fois plus grosse que la mienne encore » et que « je l'ai laissée pousser comme cela, c'est parce que je l'avais manquée en la taillant et j'attendais d'être parmi le monde pour avoir un barbier<sup>211</sup> ». L'atteinte à sa masculinité qu'il perçoit dans un commentaire sur sa moustache est cruellement sentie puisqu'elle provient cette fois-ci de son grand frère. Dans son désir de se réaffirmer, il ressent également le besoin de ramener les officiers des Fusiliers Mont-Royal, étalon-or par lequel serait jugé un manque de masculinité.

Ainsi, les amitiés et les inimitiés seront une lunette efficace afin de voir le rapport de Melançon à sa masculinité. Celle des autres sera évaluée et un manquement à celle-ci entraînera une rapide antipathie. Sa propre masculinité sera quant à elle plutôt assurée, du moins quand il sera question de correspondre avec sa sœur. Par contre, elle sera amèrement blessée quand son grand frère s'en mêlera. Dès lors, les défenses maladroites laisseront entrevoir une relation peut-être un peu plus tendue entre les frères. La description de la relation que Melançon entretiendra avec les femmes qu'il rencontrera sera également sans doute influencée par ce désir de prouver une certaine masculinité hétérosexuelle respectable. Toutefois, son honnêteté est peut-être moins à remettre en question puisque, comme nous l'avons vu, Melançon ne cherche pas nécessairement à prouver sa masculinité auprès de sa sœur, n'hésitant pas à parler de

---

<sup>209</sup> APM26/S1/D7, LM à LeM, 6 février 1944.

<sup>210</sup> « Comme cela Léon trouve que ma moustache est trop grosse. » APM26/S1/D9, LM à LeM, 6 avril 1944.

<sup>211</sup> APM26/S1/D9, LM à LeM, 6 avril 1944.

sa relation de « vieille fille » avec le sergent Delorme ou de ses contrats de couture par exemple.

### 2.3.3 Le voyage, la séparation et la migration

Au moment où Melançon quitte sa famille, le tourisme prend une place grandissante dans la vie des Canadiens. Selon Shelley Baranowski et Ellen Furlough, le tourisme sera un symbole de la modernité, cette dernière étant intimement liée à son essor durant le XX<sup>e</sup> siècle<sup>212</sup>. Dans ce contexte, le tourisme de masse prendra de l'ampleur dans les années 1930, aidé par le développement d'infrastructures promotionnelles et par la démocratisation des vacances payées<sup>213</sup>. Le tourisme est un angle intéressant pour observer l'identité que Melançon tente de construire à travers sa correspondance. Ce qu'il choisit de visiter et la manière qu'il aura d'en parler informe sur ce à quoi il s'identifie.

Or, même s'il est parfois amer des conditions de sa migration, Melançon demeure conscient de la chance qu'il a de voyager, sans pour autant devenir franchement enthousiaste. Durant son séjour dans l'est du pays, la principale préoccupation de Melançon sera d'avoir des congés afin de pouvoir visiter sa famille à Montréal. Une fois dans l'Ouest, il deviendra plus ouvert à visiter les villes qui l'entourent, présentant néanmoins une attitude du « tant qu'à y être » plutôt qu'un véritable enthousiasme à découvrir son pays. Dans cet ordre d'idée, il dira « je crois qu'on va aller à Vancouver car c'est seulement qu'à trois cent milles d'ici. On prend cela, c'est seulement pour se débarrasser de l'armée pour quatre jours<sup>214</sup>. » Quelques mois plus tard, quand il aura quelques jours de congé, il ira voir Edmonton, car « il paraît que c'est une bien grosse

<sup>212</sup> Shelley Baranowski et Ellen Furlough, *Being Elsewhere: Tourism, Consumer Culture, and Identity in Modern Europe and North America*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2001, p. 1.

<sup>213</sup> Michael Berkowitz, « A "New Deal" for Leisure : Making Mass Tourism during the Great Depression », dans Shelley Baranowski et Ellen Furlough, *op.cit.*, p.185-212.

<sup>214</sup> APM26/S1/D9, LM à LeM, 8 avril 1944.

ville et que ça ressemble à Montréal. Ça va me faire une place de plus de vu<sup>215</sup>», mais surtout parce que, comme pour Vancouver, « si on veut avoir une fin de semaine sans travailler c'est le seul moyen qu'on a.<sup>216</sup> »

Le rapprochement que Melançon mentionne entre Montréal et Edmonton ne sera pas la seule instance où il tentera de trouver des références connues pour faire comprendre ce qu'il voit à sa famille. Winnipeg sera également « pareil comme Montréal<sup>217</sup> » alors que Vancouver sera seulement « un peu comme Montréal<sup>218</sup> ». Cette habitude sera présente dès le début de l'entraînement, au Lac Brome qui lui fera penser à « chez Salvail toutes des petits camps avec un beau gazon et des fleurs<sup>219</sup> », jusqu'à la fin, au Six Mile Lake, qui aura « exactement le style du Québec<sup>220</sup> » et qu'il appréciera car il s'y sentira « comme à St-Rose, à la plage de Saratoga.<sup>221</sup> » Cette habitude est compréhensible pour Melançon qui ne semble pas confiant en ses capacités à bien rendre les paysages et les villes qu'il visite et qui préférera donc utiliser une banque de références communes à tous les membres de sa famille.

En conséquence, le plus souvent, quand Melançon est confronté à un nouvel endroit, il tente d'y voir les similitudes qui le rapprochent du Québec. Par contre, une des différences que Melançon notera et qu'il semblera prendre un plaisir à rapporter à sa famille sera la présence d'Autochtones au fil de ses déplacements. Dès le début de sa migration vers l'ouest, il notera leur présence dans les paysages des Prairies et dira qu'en regardant par la fenêtre du train, il a pu voir « plusieurs villages de sauvage. Ils étaient à la garre avec des chiens attelés et des raquettes.<sup>222</sup> » Ces personnages folkloriques dans l'imaginaire de Melançon reviendront périodiquement dans les

<sup>215</sup> APM26/S1/D12, LM à LeM, 10 juillet 1944.

<sup>216</sup> APM26/S1/D12, LM à LeM, 26 juillet 1944.

<sup>217</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 24 novembre 1943.

<sup>218</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 28 novembre 1943.

<sup>219</sup> APM26/S1/D1, LM à « vous autres », 28 juillet 1944.

<sup>220</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 5 juin 1944.

<sup>221</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 10 juin 1944.

<sup>222</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 24 novembre 1943.

descriptions, liés à l'isolement des endroits qu'il découvrira. Terrace sera un trou « quatre fois pire que Debert<sup>223</sup> », le village ne comptera qu'une centaine de personnes qui seront « quasiment tous des sauvages<sup>224</sup> ». Melançon démontrera l'exotisme qu'il trouve à ces rencontres et les stéréotypes de l'époque sur les peuples autochtones en disant que « réellement samedi j'aurais aimé avoir eu un kodak pour prendre deux vraies poses de sauvages. Ils y avaient trois vieilles sauvagesses assises sur le bord du trottoir, tout ce qu'il leur manquait c'était des plumes après la tête. » Il tentera également de se procurer des « totem poles » comme souvenirs pour sa famille<sup>225</sup>. Patricia Jane Jasen soulignait l'importance de l'archétype de l'Amérindien pour représenter le *sauvage*, concept existant seulement comme une opposition de ce que l'on considère civilisé<sup>226</sup>.

Alors que les Autochtones aident à illustrer le pittoresque et l'isolement des paysages qu'il rencontre et que d'en parler comme de curiosités permet de s'y opposer, Melançon fera également souvent référence à la modernité qu'il perçoit et dont il se place en fin connaisseur. À Prince George, le contraste entre la modernité et la présence d'Autochtones sera même explicité alors qu'il écrira que « c'est trop moderne pour ce bout ici et il n'y a quasiment personne qui vont là. Par ici c'est la vraie place de sauvages.<sup>227</sup> » En outre, on pourrait voir dans cet intérêt pour la modernité des lieux qu'il visite et des camps où il sera logé, un pressentiment de l'homme canadien d'après-guerre que décrit Christopher Dummitt et dont la masculinité est liée à sa modernité et à sa capacité d'être un homme moderne<sup>228</sup>.

<sup>223</sup> APM26/S1/D7, LM à LeM, 29 janvier 1944.

<sup>224</sup> APM26/S1/D7, LM à LeM, 29 janvier 1944.

<sup>225</sup> APM26/S1/D14, LM à LeM, 5 novembre 1944.

<sup>226</sup> Jasen parle du concept de « *wilderness* ». Patricia Jane Jasen, *Wild Things : Nature, Culture, and Tourism in Ontario, 1790-1914*, Toronto/Buffalo, University of Toronto Press, 1995, p. 3.

<sup>227</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 5 juin 1944.

<sup>228</sup> Christopher Dummitt, *The Manly Modern : Masculinity in Postwar Canada*, Vancouver, UBC Press, 2007, 224 p.

Melançon semble également accorder une attention étonnante à la propreté des lieux qu'il visite. Ce critère deviendra même central son jugement de la valeur et de la moralité d'un endroit. Ainsi, il appréciera le village de Wainwright qui sera « très propre et ça tout l'air à être du monde en moyen<sup>229</sup> », mais critiquera Truro puisque « c'est effrayant comme c'est mal propre ça ressemble à la rue St-Germain et Rouville.<sup>230</sup>»

En ce sens, on peut voir que le tourisme revêt incontestablement un aspect identitaire. En effet, à travers sa description de ce qu'il voit, Melançon nous fait comprendre un peu plus ce qu'il est, ou ce qu'il pense ou désire être. Outre son appréciation de la propreté physique et morale des lieux qu'il découvre et sa fascination pour les phénomènes opposés que sont la modernité et les Autochtones, son aversion pour le Canada anglais l'amènera peut-être à amoindrir la grandeur de ce qu'il découvre dans ses voyages. Il y a aussi certainement une crainte de ne pas être bien compris et de mal transmettre ce qu'il découvre. Ainsi, il préférera utiliser un vocabulaire référentiel que sa famille saura inévitablement comprendre au détriment de descriptions plus recherchées et fidèles.

L'éloignement qu'entraîne la migration forcée de Melançon lui causera aussi de nombreuses angoisses. Melançon démontrera son ennui de façon parfois évidente en implorant sa famille de lui écrire plus souvent<sup>231</sup>. Ces demandes sont faites plus fréquemment au début de l'entraînement. Cette négociation que Melançon mène avec sa famille quant à la fréquence adéquate de la correspondance qu'ils tiendront représente un processus normal dans l'établissement d'un rythme d'écriture<sup>232</sup>. Forcément, cette négociation se fera principalement aux premiers moments de la

<sup>229</sup> APM26/S1/D11, LM à LeM, 28 juin 1944.

<sup>230</sup> Notons, encore une fois, les références au quartier Hochelaga. APM26/S1/D2, LM à LeM, 7 septembre 1942.

<sup>231</sup> Par exemple, «Écrivez moi souvent car j'ai toujours hâte au midi pour voir si j'ai de la malle. » APM26/S1/D2, LM à LeM, 12 septembre 1942.

<sup>232</sup> David A. Gerber, *op.cit.*, p. 102

séparation et dans les moments d'ennui plus marqués, comme dans le camp rudimentaire et isolé de Wainwright. Néanmoins, fidèle à lui-même, Melançon tentera de toujours se montrer rassurant dès que ces angoisses d'éloignement seront évoquées. Il dira par exemple que, bien qu'il soit dans l'Ouest depuis deux mois et qu'au moins deux autres mois le séparent de la prochaine opportunité de visite, « c'est en prenant cela en riant qu'on est heureux.<sup>233</sup> » Il utilisera aussi l'humour en disant que « ça va faire huit mois que je suis parti de Montréal si ça continu je vais m'écarter mais que j'aille.<sup>234</sup> »

À travers sa correspondance, Melançon tentera de se situer dans l'espace et dans le temps. Pour Gerber, cette pratique est extrêmement commune dans la correspondance migratoire<sup>235</sup>. Melançon décrira souvent les endroits d'où il écrit et les distances qui le séparent de Montréal. Il dira par exemple « je suis installé dans le mess assis sur les chesterfield éclairé par la lampe torchère et je suis réchauffé par le foyer qu'il y a en avant de moi et qui fait une belle flamme<sup>236</sup> » ou alors « on se rapproche de Montréal de quatre cent milles, ce n'est pas grand-chose, mais c'est mieux que rien<sup>237</sup> ». Il le fait dans un désir de créer un espace commun entre lui et sa famille et d'évoquer un sentiment de proximité.

Ultimement, toutes ces stratégies pour affronter l'éloignement aideront Melançon à mieux vivre la migration forcée. En cours de route, il profitera de la démocratisation du tourisme et tentera de visiter un peu les villes qui l'entourent. Il sera peu enthousiaste de ces voyages dans sa correspondance, mais l'absence de sentiment d'appartenance à la Confédération canadienne et le désir de ne pas faire l'envie de sa famille semblent lui avoir fait dissimuler en partie l'étendue de ses découvertes. Quand les émotions deviendront trop fortes, il se censurera lui-même. Ainsi, il dira, dans un rare moment

<sup>233</sup> APM26/S1/D7, LM à LeM, 2 février 1944.

<sup>234</sup> APM26/S1/D12, LM à LeM, 16 juillet 1944.

<sup>235</sup> David A. Gerber, *op.cit.*, p. 125.

<sup>236</sup> APM26/S1/D9, LM à LeM, 22 mars 1944.

<sup>237</sup> APM26/S1/D10, LM à LeM, 7 mai 1944.

de vulnérabilité causé par l'approche des fêtes, « je commence à me replacer un peu mais il ne faut pas que je m'arrête à penser. Je m'arrange toujours pour ne pas jongler. Mais ça va être dure mes que les gars partent en furlough.<sup>238</sup> » Il n'était pas au bout de ses peines.

---

<sup>238</sup> APM26/S1/D5, LM à LeM, 9 décembre 1943.

### CHAPITRE III

#### L'ATTENTE EN ANGLETERRE ET LA LIBÉRATION DES PAYS-BAS (Janvier 1945 – Décembre 1945)

Après la période confuse qui suivra l'annonce de l'envoi outre-mer par McNaughton et le retour précipité vers le Québec, Melançon aura la chance de passer le temps des fêtes dans le confort de la maison familiale. Outre la lettre qu'il écrira dès son arrivée au camp de Joliette, il n'écrira donc plus avant de finalement arriver sur les côtes anglaises. Même s'il s'approche de plus en plus des combats, géographiquement et figurativement, il continuera de manifester son désir de rester le plus inactif possible. La manifestation de ce désir se fera sentir dès les premières lettres suivant son arrivée en Angleterre alors qu'il expliquera à contrecœur à sa famille qu'il a, ironiquement, finalement signé « actif ». Il expliquera sa décision ainsi :

Maintenant je vais te dire pourquoi je suis changé de numéro. Vous allez peut-être rester surpris en l'apprenant. Et bien, j'ai signé actif sur le bateau. [...] À venir jusqu'ici je ne l'ai pas encore regretté et on a encore nos barres sans cela on les aurait perdu en arrivant ici et je te dis que ça fait une grosse différence de rester au mess des sergents. Ça nous empêche toujours de manger dans nos mess tins. Car au mess on mange dans des assiettes. [...] En tout les cas, je pourrai dire que j'aie attendu jusqu'à la dernière minute car après trois jours sur le bateau j'étais certain d'aller en Angleterre et j'étais pris d'une manière ou d'un autre et j'aurais plus de chance à me place les pieds en étant actif. Le soir avant de me coucher j'ai mis cela dans les mains de la St-Vierge et le lendemain matin quand je me suis levé ça me disait toujours de signer.<sup>1</sup>

Ainsi, c'est selon ses dires afin de mieux contrôler sa destinée et, donc, d'éviter le front qu'il aura finalement rejoint les rangs de l'armée active. Il est aussi intéressant de noter que Melançon se déresponsabilise presque totalement de cette décision, s'en remettant

---

<sup>1</sup> Archives Passe-Mémoire de Montréal, *Fonds Melançon [23 juin 1942 - 12 décembre 1945]*. (APM26). Série 1 (S1), Dossier 16 (D16), Laurent Melançon (LM) à Laurette Melançon (LeM), 9 février 1945.

plutôt au pouvoir décisionnel de la Sainte Vierge. Par ailleurs, comme lors de son passage au rang de sergent, un des principaux avantages que Melançon verra à son changement de statut sera lié au contenu de son assiette ou, plus précisément dans ce cas-ci, à la présence même d'une assiette. Ce nouveau statut au sein de l'armée représente le changement majeur de la seconde partie de l'expérience militaire de Melançon et son influence se fera grandement sentir.

Toutefois, la décision de McNaughton de forcer le déploiement vers l'Europe n'aura finalement pas l'effet redouté d'être lancé sur les champs de bataille d'Europe<sup>2</sup>. Outre une crainte d'exacerber la crise que provoque la mobilisation forcée<sup>3</sup>, c'est aussi une série de coïncidences imprévisibles et le dénouement rapide de la guerre qui permettront à une si grande proportion de soldats d'éviter le combat<sup>4</sup>. Comme l'explique Morton, « le gouvernement n'avait pas plus tôt expédié ses conscrits que le besoin s'était évanoui<sup>5</sup>. » Ainsi, quatre mois après son arrivée, Melançon célébrait déjà la victoire, mais le retour à la maison n'allait venir que bien plus tard, soit à la fin décembre 1945, après cinq mois à la libération des Pays-Bas et la longue attente du rapatriement.

Le 1<sup>er</sup> Bataillon, les Fusiliers de Sherbrooke, étant trop peu nombreux à signer actif<sup>6</sup>, les hommes furent redistribués dans diverses autres compagnies de la *Canadian Army Europe* (CAE). Puisque Melançon cesse à ce moment d'être affilié à un régiment spécifique et qu'il passera d'une unité à l'autre au fil de ses nombreuses affectations, il

---

<sup>2</sup> Comme pour la majorité des soldats de la LMRN d'ailleurs. Nous l'avons vu, Desmond Morton identifie que seulement 2463 des quelque 13 000 soldats de la LMRN envoyés en Europe prendront véritablement les armes. Desmond Morton, *Une histoire militaire du Canada (1608-1991). Nouvelle édition, revue et augmentée*, Outremont, Athéna éditions, 2009, p. 241.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.239.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.241.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>6</sup> « Seulement une douzaine » signera à bord du *Mauretania* selon Michel Litalien, *Les Fusiliers de Sherbrooke, 1910-2019 : L'épopée d'une institution des Cantons-de-l'Est*, Sherbrooke, Productions G.G.C. Ltée, 2010, p.356.

devient plus difficile de suivre ses déplacements dans les histoires régimentaires<sup>7</sup>. Son parcours devient donc moins facile à tracer, bien que les seules informations transmises par Melançon à sa sœur nous suffiront souvent à dresser un portrait satisfaisant.

Nous entamerons donc ce chapitre en présentant le quotidien de Laurent Melançon alors qu'il s'adapte aux camps d'Angleterre et des Pays-Bas qu'il occupera. Les thèmes de l'alimentation, de l'entraînement et des loisirs demeureront centraux. Nous dégagerons ensuite la vision du monde, du conflit et du politique qu'il manifestera dans sa correspondance. Comme au chapitre précédent, nous passerons de la perception externe à l'interne dans la construction identitaire de Melançon. Les relations avec sa famille et ses amis seront chamboulées par la traversée et le tourisme prendra une place bien supérieure dans la vie du soldat. Par conséquent, l'observation des jeux d'identifications que nous décriront en dernier lieu deviendront plus explicites.

### 3.1 Le quotidien

La place qu'occupera la description du quotidien demeurera importante une fois la traversée de l'Atlantique, mais plusieurs choses contribueront à réduire la place de cet élément dans la correspondance. D'abord, le format de lettre changera. En effet, une fois outre-mer, Melançon écrira systématiquement sur des aérogrammes. Ce système tout-en-un de papier à lettres se repliant pour former l'enveloppe sera privilégié pour le transport aérien. Dans certaines situations exceptionnelles, Melançon écrira plus d'une missive le même jour<sup>8</sup>. Toutefois, il se contentera généralement de noircir chaque centimètre s'offrant à lui sur l'unique feuille des aérogrammes, ce qui demeurera nettement moins d'espace que les feuillets d'une dizaine de pages qu'il envoyait parfois

---

<sup>7</sup> Il sera dans des unités beaucoup trop hétéroclites et vastes, qu'il ne mentionne d'ailleurs pas toujours, pour que l'on puisse y suivre son vécu. Sa situation deviendra plus stable quand il sera affecté à la libération des Pays-Bas qu'il fera au sein du régiment de la Chaudière, lui aussi déjà plutôt éclaté.

<sup>8</sup> Il le fera quatre fois au cours de son temps en Europe.

durant son entraînement à travers le Canada. Bien sûr, comme nous pouvons le voir dans l'appendice A, il écrira plus fréquemment. Il n'en reste pas moins que suite à l'analyse de la correspondance, il devient apparent que Melançon va beaucoup moins dans les détails dans cette seconde partie de son expérience militaire. D'autant plus que des préoccupations plus sérieuses viendront plus souvent supplanter les descriptions détaillées des banalités du quotidien. Ainsi, la place accordée à l'évolution de la guerre, au tourisme et au choc culturel, par exemple, sera beaucoup plus grande, proportionnellement, qu'elle ne l'était avant la traversée. Finalement, l'âpreté de la guerre se fera plus durement sentir et il est possible que le contenu rassurant identifié dans le précédent chapitre soit devenu plus difficile à trouver pour Melançon.

À son arrivée en Angleterre, Melançon se montrera réticent à décrire son premier campement. « Quant au camp, j'aime autant pas n'en parler par rapport à la censure<sup>9</sup> », dira-t-il en introduction de son tout premier aérogramme. Il démontrera ensuite une inquiétude à ne pas nommer les camps qui s'estompera graduellement avec la fin des hostilités<sup>10</sup>.

Le premier camp où il résidera sera celui de Five Oaks<sup>11</sup>, un hameau du district d'Horsham dans le Sussex de l'Ouest. Ce camp sera assez rudimentaire. Les soldats y dormiront à même la structure de bois du lit et le froid sera omniprésent. C'est d'ailleurs ce froid humide et pénétrant d'Angleterre qui fera le plus réagir Melançon. Il dira que « ça fait depuis deux heures qu'on cherche une place où il fait chaud pour écrire [...] On a du bien mauvais charbon pour se chauffer<sup>12</sup> » et, trois jours plus tard, que « j'ai les deux pieds accotés sur la fournaise pour venir à bout de me réchauffer et j'ai les

<sup>9</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 19 janvier 1945.

<sup>10</sup> Il était interdit aux soldats canadiens de mentionner l'endroit où ils se trouvent. Claude Beauregard, *Guerre et censure au Canada, 1939-1945*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1998, p. 115.

<sup>11</sup> Nous l'apprendrons dès qu'il aura quitté : « On va être mieux installé ici qu'à "Five Oaks" où l'on était ». APM26/S1/D18, LM à LeM, 23 mars 1945.

<sup>12</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 22 janvier 1945.

pieds gelés quand même.<sup>13</sup> » Melançon fera aussi pour la première fois face à un rationnement sévère.

Sans doute influencées par l'angoisse d'être passé de l'autre côté de l'Atlantique, les premières lettres que Melançon enverra de Five Oaks seront teintées d'amertume. Outre le froid, la nourriture causera beaucoup de tracas, amenant même Melançon à sauter des repas. Néanmoins, la morosité dans laquelle Melançon semble plongé laissera rapidement place à l'optimisme délibérément rassurant qu'on lui connaît. D'abord, la température, qui avait provoqué un véritable choc dans les premiers jours, semblera s'adoucir. Ici, les données météorologiques de l'époque démontrent un véritable revirement de situation plutôt que le simple optimisme ou une acclimatation de Melançon<sup>14</sup>. Une radio viendra aussi agrémenter la vie du camp. Le 7 février, Melançon dira que « depuis aujourd'hui on a un radio dans le mess. Ça fait du bien d'écouter de la musique et on le tient quasiment toujours sur les postes de la France, ça fait qu'on a du français.<sup>15</sup> » Même la nourriture s'améliorera, bien que Melançon guettera dans une impatience démesurée l'arrivée d'un paquet de nourriture envoyé par sa sœur<sup>16</sup>. En outre, le soldat aura traversé et passé au service actif avec deux amis qui tiendront compagnie et qui faciliteront les difficultés de l'exil. Il rassurera sa sœur en expliquant que « Delorme est toujours avec moi ainsi que Farley et on se suit comme les trois mousquetaires<sup>17</sup>. »

Pour le reste, le quotidien dans ce camp semblera ennuyeux. Il décrira ainsi l'horaire d'une journée typique à Five Oaks :

Je suis lâche depuis que je suis ici et je crois que c'est parce que je ne travaille pas assez fort. Je t'assure que faire le basic training aux gars c'est beaucoup

<sup>13</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 25 janvier 1945.

<sup>14</sup> On parlera d'un mois de janvier anormalement froid suivi d'un mois de février anormalement chaud. « Monthly Weather Report 1940s », *Met Office*, <<http://www.metoffice.gov.uk/archive/monthly-weather-report-1940s>> (25 février 2015)

<sup>15</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 7 février 1945.

<sup>16</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM 11 mars 1945.

<sup>17</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 15 février 1945.

plus ennuyant que c'est fatigant. Je me lève à sept heures et demies tous les matins, car la parade est seulement qu'à huit heures et demies. À onze heures et demies on a fini notre avant-midi et on recommence seulement qu'à deux heures de l'après-midi pour finir à cinq heures moins quart. Le midi on a le temps de dormir un bon somme. Mais le soir on se couche jamais avant onze heures et demies. On passe nos veillées assis dans le mess et on se rappelle des vieux souvenirs du Canada.<sup>18</sup>

Les journées seront donc peu remplies, d'autant plus que le travail de corvée sera fait par des prisonniers italiens<sup>19</sup>. Melançon prendra du mieux et semblera s'adapter à l'Angleterre et à cette oisiveté accrue. Décrivant des conditions de vie plutôt agréables, il explique :

On s'est installé un jeux de volley ball en face du mess et le soir maintenant il fait clair quasiment jusqu'à huit heures et on peut jouer plusieurs parti après souper. Et le midi, on s'est installé des fauteuils dehors pour prendre des bains de soleil.<sup>20</sup>

Après une arrivée forte en émotions et en désagréments, c'est finalement à contrecœur que Melançon quittera le camp de Five Oaks. Il se remontera le moral en se disant que son camp est laissé à « des prisonniers de guerre canadiens et anglais qui ont été libéré d'Allemagne par les Russes et c'est pauvres diables là, ils méritent bien d'avoir un beau camp.<sup>21</sup> » Le 23 mars, il déménagera à West Chilmington, à moins de 15 kilomètres au sud de Five Oaks. Il quittera environ une semaine avant le reste de sa compagnie afin de faire le ménage dans ce camp semblable à « une vraie soue à cochon car c'est l'armée britannique qui vient de sortir de dedans.<sup>22</sup> » Néanmoins, fidèle à ses habitudes, Melançon verra le bon côté des choses en écrivant que « si on prend une semaine pour faire le ménage, c'est une autre semaine de retardé, tout ce temps là c'est des journées qui passent qu'on est pas dans la guerre.<sup>23</sup> » Une fois sur place, Melançon fera l'état

<sup>18</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 6 mars 1945.

<sup>19</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 9 mars 1945.

<sup>20</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 13 mars 1945.

<sup>21</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 20 mars 1945.

<sup>22</sup> Ce ne sera pas le dernier commentaire négatif de Melançon sur la propreté anglaise, nous y reviendrons. APM26/S1/D18, LM à LeM, 20 mars 1945.

<sup>23</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 20 mars 1945.

des lieux suivant : « « Il n’y avait pas d’eau à nulle part car les tuyaux avaient fendu au froid et le mess [des sergents] avait l’air d’une écurie. Je ne pouvais pas croire que les anglais avaient resté là-dedans. Mais aujourd’hui, ils ont arrangé les tuyaux et demain il commence à peindre le mess au fusil et tout va être fini pour lundi.<sup>24</sup> »

Une fois nettoyé, Melançon considèrera ce camp supérieur au précédent, notamment grâce aux « lits à springs<sup>25</sup> » où il dormira maintenant. Il racontera d’ailleurs, quelques jours plus tard, que « hier après-midi, vu qu’on avait rien à faire je me suis couché en dessous de mes couvertes pareil comme en pleine nuit et j’ai dormi tout l’après-midi<sup>26</sup> » démontrant toute l’importance d’un lit confortable dans ce camp où les temps de repos seront longs. Ces repos seront toutefois entrecoupés de semaines entières passées au champ de tir, dont Melançon accueillera à bras ouverts la distraction<sup>27</sup>. Il fera également ses premiers voyages touristiques en Angleterre, à Worthing<sup>28</sup>, puis à Londres<sup>29</sup>. Outre la température changeante de l’Angleterre qui lui causera certains inconforts<sup>30</sup> la vie dans le camp de West Chilmington sera relativement calme, même un peu trop pour Melançon qui écrira à sa sœur « je vais dire comme on dit, c’est quasiment gênant d’aller chercher ma paye tellement que je ne fais rien, je ne gagne pas mon argent.<sup>31</sup> »

Le 7 mai, dans le plus grand soulagement, Melançon annoncera à sa sœur que « la guerre d’Europe est complètement fini<sup>32</sup> ». Deux jours plus tard, la capitulation de l’Allemagne étant officiellement annoncée, de nombreuses activités de célébration seront organisées. La guerre ne sera pas terminée pour autant et, le front oriental

<sup>24</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 23 mars 1945.

<sup>25</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 23 mars 1945.

<sup>26</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 31 mars 1945.

<sup>27</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 12 avril 1945.

<sup>28</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 8 avril 1945.

<sup>29</sup> APM26/S1/D19, LM à LeM, 25 avril 1945.

<sup>30</sup> APM26/S1/D19, LM à LeM, 29 avril 1945.

<sup>31</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 12 avril 1945.

<sup>32</sup> APM26/S1/D20, LM à LeM, 7 mai 1945.

entraînant une pénurie de transports en Europe, Melançon devra attendre encore longtemps son retour à la maison.

Quelques jours après les célébrations, Melançon perdra ses deux inséparables compagnons à la parade des malades<sup>33</sup>, rituel militaire où les soldats peuvent faire la queue pour se signaler malade à un officier médical. Le diagnostic sera une « pointe d'hernie<sup>34</sup> » pour Delorme alors que la perte de poids constante de Farley sera blâmée sur les nerfs et qu'on lui recommandera du repos<sup>35</sup>. Le camp se videra aussi de « draftés<sup>36</sup> » envoyés pour l'occupation jusqu'à ce qu'« il ne reste plus qu'une couple de cents gars dans le camp.<sup>37</sup> » Une semaine plus tard, Farley recevra son congé de l'hôpital et les deux amis auront un laissez-passer de neuf jours où ils feront un grand tour du Royaume-Uni.

À leur retour, le camp sera gonflé d'une autre division canadienne-française, elle aussi amaigrie par les mobilisations pour l'occupation et par la création d'un camp de rapatriement à Aldershot pour les soldats canadiens ayant cumulé le plus d'ancienneté en Europe. L'entraînement, mis en veilleuse depuis la victoire, reprendra et Melançon trouvera les journées longues alors qu'il devra gérer l'entraînement d'anciens combattants pour une guerre déjà gagnée<sup>38</sup>. La chaleur estivale se fera cuisante et Melançon attendra patiemment d'être envoyé sur le continent européen, réconforté d'avoir la chance de voir du pays en attendant de retourner à la maison<sup>39</sup>. Le 8 juillet, il annoncera qu'il croit partir pour la Belgique. Il expliquera qu'il est déçu de quitter

---

<sup>33</sup> Melançon parlera de « sick parade », employant un anglicisme comme c'est souvent le cas lorsqu'il utilise des termes militaires.

<sup>34</sup> APM26/S1/D20, LM à LeM, 15 mai 1945.

<sup>35</sup> APM26/S1/D20, LM à LeM, 15 mai 1945.

<sup>36</sup> APM26/S1/D20, LM à LeM, 21 mai 1945.

<sup>37</sup> APM26/S1/D20, LM à LeM, 23 mai 1945.

<sup>38</sup> Jacques Castonguay et Armand Ross soulèvent également cet effet de la victoire sur la discipline des troupes. Jacques Castonguay et Armand Ross, *Le Régiment de la Chaudière*, Lévis, Régiment de la Chaudière, 1983, p.365.

<sup>39</sup> APM26/S1/D21, LM à LeM, 24 juin 1945 et APM26/S1/D21, LM à LeM, 2 juillet 1945.

ses deux amis<sup>40</sup>, mais qu'il se réjouit de visiter la Belgique, la Hollande, l'Allemagne et, possiblement Paris, sans avoir à se battre puisque, de toute façon, il ne reviendra pas à la maison de sitôt.

La traversée de la Manche sera plus calme que celle de l'Atlantique et Melançon appréciera aussi les « lits à trois étages pour se coucher<sup>41</sup> ». Il fera désormais partie de la *Canadian Army Occupation Forces* (CAOF), en compagnie des autres soldats canadiens n'ayant pas obtenu un pointage suffisant pour être envoyé vers les camps de rapatriement<sup>42</sup>. C'est finalement dans l'est des Pays-Bas que Melançon s'établira. Le premier camp où il sera affecté se situera en bordure de Nimègue.

Dès son arrivée aux Pays-Bas, Melançon sera particulièrement enthousiaste. Il aura la chance d'arriver durant ce qui deviendra connu comme le « wild and crazy summer » de 1945<sup>43</sup>. La morosité qui avait accompagné l'arrivée en Angleterre sera absente des trois aérogrammes consécutifs qu'il enverra pour parler de son nouveau camp néerlandais, le 14 juillet 1945. L'imminence menaçante de la guerre dissipée, il fera plutôt preuve d'une soif d'aventure renouvelé et d'une réconciliation avec l'oisiveté de la vie militaire. Il dira que l'inconfort ne lui déplait pas :

Au contraire, il faut aimer l'aventure et à voyager pour avoir le moral bon. Moi je n'ai jamais fait une aussi [bonne] vie dans l'armée<sup>44</sup> que depuis que je suis en Hollande. Pour commencer, on fait complètement rien, on a va où l'on veut et on s'habille comme on veut et personne critique.<sup>45</sup>

---

<sup>40</sup> Delorme sera toujours en convalescence pour l'opération de sa hernie alors que Farley devra demeurer afin de témoigner dans un procès de la cour martiale sans qu'aucune autre information ne soit jamais donnée sur cette situation. APM26/S1/D21, LM à LeM, 8 juillet 1945.

<sup>41</sup> APM26/S1/D21, LM à LeM, 10 juillet 1945.

<sup>42</sup> Un système de pointage lié au temps passé dans l'armée active était mis en place pour déterminer les priorités de rapatriement.

<sup>43</sup> Samy Mesli, « "Free us from our Liberators" : l'armée canadienne et la libération des Pays-Bas (1944-1946) », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 21, no 3 (2013), p.24.

<sup>44</sup> Souligné à gros traits dans le texte.

<sup>45</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 14 juillet 1945.

Les échos avec le laxisme vestimentaire qui l'avait tant charmé un an plus tôt à Terrace sont frappants, mais il ne fera jamais état des nombreux dérapages qui marqueront la libération des Pays-Bas par les soldats canadiens<sup>46</sup>.

Un ancien monastère servira à abriter les cuisines, les locaux des officiers et les mess. Les hommes dormiront dans des tentes plantées aux alentours et ils profiteront d'« exactement la même température qu'au Canada <sup>47</sup>» où « les nuits sont aussi chaude<sup>48</sup>». À l'instar de Five Oaks, les soldats n'auront pas à faire le travail de corvée. Cette fois, le travail sera fait par des civils, désireux d'en soutirer quelques bénéfices, généralement des cigarettes<sup>49</sup>. Ce camp ne sera que transitoire, Melançon n'y demeurant au final qu'une semaine, mais cette pratique persistera dans tous les camps qu'il visitera aux Pays-Bas. Il n'hésitera donc pas à parler ouvertement du marché noir se décrivant à son frère comme « rendu un vrai "racketeur"<sup>50</sup>». Au même moment, les autorités militaires tentaient de contrôler cette situation que les Néerlandais critiquaient durement accusant les soldats canadiens « de profiter de leur dénuement comme l'aurait fait une armée ennemie, en les amenant, au terme de dures tractations, à se départir de leurs biens.<sup>51</sup>»

Le 17 juillet, Melançon arrive à Leersum, à l'ouest de Nimègue et tout près de la frontière allemande. À ce moment, il rejoindra les rangs du Régiment de la Chaudière et il y retrouvera des sergents qui avaient fait partie du Régiment des Fusiliers de Sherbrooke avec lui alors qu'il était au Canada<sup>52</sup>. Ce changement de compagnie signifiera aussi que, contrairement à toutes les prédictions pessimistes de Melançon, il

<sup>46</sup> Le slogan « Free us from our liberators » fut placardé sur plusieurs établissements des Pays-Bas avant la fin de l'été 1945, illustrant les difficultés de la cohabitation. Samy Mesli, *loc.cit.*, p.29.

<sup>47</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 14 juillet 1945.

<sup>48</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 14 juillet 1945.

<sup>49</sup> Les cigarettes deviendront une monnaie d'échange aux Pays-Bas pour remplacer la véritable monnaie qui n'a plus de valeur. APM26/S1/D22, LM à LeM, 14 juillet 1945.

<sup>50</sup> APM26/S1/D23, LM à Léon Melançon, 2 août 1945.

<sup>51</sup> Jeffrey A. Keshen, *Saints, Sinners and Soldiers : Canada's Second World War*, Vancouver, UBC Press, 2004, p. 363.

<sup>52</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 17 juillet 1945.

sera retiré de la liste de l'occupation et pourra retourner au Canada dans les cinq à six mois suivants. Melançon partagera une chambre avec le nouveau sergent-major de son unité qu'il connaissait bien, car il était « sergent-major de la "cie B" dans les Fus. de Sher. On est traversé ensemble en Angleterre.<sup>53</sup> » Le camp de Leersum comprendra trois clubs affectés respectivement aux officiers, aux sergents et aux soldats. Le « coquet village<sup>54</sup> » décrit par Castonguay et Ross sera apprécié de Melançon qui dira qu'il est « bien content d'être rendu ici. Le village est très propre où l'on reste<sup>55</sup> ». La nourriture y sera toutefois très peu satisfaisante et Melançon expliquera que, comme de nombreux soldats, il passe ses journées à manger des prunes échangées contre des cigarettes aux Hollandais afin de se remplir l'estomac<sup>56</sup>.

Le 2 aout, il écrira une lettre à son frère qui nous offre une bonne synthèse de son quotidien durant cette période :

Nous autres par ici on ne joue plus à la guerre, le matin il y a une parade de compagnie à neuf heures et ils divisent les gars en groupe et ils leur donnent des petites jobs pour l'avant-midi. Soit ramasser toutes les branches secs pour chauffer les hollandais cet hiver, d'autres remplissent tous les "fox holes<sup>57</sup>" que les allemands avaient creusés et du sport. Et moi ce que j'aie à faire, je me tiens au bureau de compagnie et quand il y a des gars qui arrivent où qui partent c'est moi voit à cela et comme il n'y en a pas souvent j'ai rien à faire. Le matin, je me lève à huit heures moins quarts juste pour déjeuner à huit heures et je m'embarque seulement pas sur la parade.<sup>58</sup>

La fin complète de la guerre ne fera qu'exacerber l'extrême oisiveté de Leersum alors que, le 15 aout, Melançon annonce à sa sœur la capitulation du Japon et la fin de la guerre à l'échelle mondiale. Cette victoire sera accompagnée de deux jours de congé, « mais ça ne fait pas grand changement car depuis que je suis en Hollande que je ne

<sup>53</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 20 juillet 1945.

<sup>54</sup> Jacques Castonguay et Armand Ross, *op.cit.*, p.376

<sup>55</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 18 juillet 1945.

<sup>56</sup> « Dans le jour, on passe notre temps à manger des prunes car pour trois cigarettes les civils nous donnent plein notre bérêt de prunes. » APM26/S1/D22, LM à LeM, 20 juillet 1945.

<sup>57</sup> Trou creusé dans le sol afin d'offrir de la protection à un artilleur.

<sup>58</sup> APM26/S1/D23, LM à Léon Melançon, 2 aout 1945.

travaille pas<sup>59</sup>», expliquera-t-il. Au même moment, il écrira qu'il part vivre chez des civils avec un autre soldat afin de laisser leur chambre à des soldats sans grade. Il sera enthousiaste de ce déménagement qui l'éloignera de la compagnie et l'amènera en plein centre du village. Le confort de ce nouveau domicile le réjouira aussi et il dira, « on en profite pour se donner du confort car c'est le gouvernement qui paye. J'ai hâte de demain pour me coucher entre deux beaux draps blancs et une belle oreiller de plume et un beau matelas à ressort<sup>60</sup>. »

À peine deux semaines plus tard, le 28 août, la compagnie déménagera dans un village voisin, Amerongen, puisque « la place où l'on est actuellement n'est pas favorable pour cette hiver car le système de chauffage a été saboté par les allemands.<sup>61</sup> » C'est dans ce village que Melançon demeurera jusqu'à la fin de son occupation de la Hollande. Il en parlera peu, puisqu'il se mettra au même moment à profiter de la fin de la guerre pour voyager et sortir danser dans les clubs d'Utrecht et d'Apeldoorn. Il sera néanmoins très satisfait de ce camp, déclarant qu'« on est tellement bien installé ici les sergents que je ne peux pas le décrire. [...] En un mot on a toute une maison meublée moderne que les civils ont été chassés par les allemands et c'est pas brisé car ça toujours été occupé par les officiers en temps de allemands et des canadiens et ce n'est pas nous autres qui va briser.<sup>62</sup> » Le 22 octobre, il annoncera qu'il devrait partir sous peu pour l'Angleterre en vue de son retour au Canada. Il sera déçu de quitter les Pays-Bas puisque « ça été mon plus beau temps dans l'armée.<sup>63</sup> » Ainsi, il quittera sans n'avoir jamais fait allusion aux tensions grandissantes entre la population néerlandaise et les forces canadiennes<sup>64</sup>.

<sup>59</sup> APM26/S1/D23, LM à LeM, 15 août 1945.

<sup>60</sup> APM26/S1/D23, LM à LeM, 15 août 1945.

<sup>61</sup> APM26/S1/D23, LM à LeM, 23 août 1945.

<sup>62</sup> APM26/S1/D23, LM à LeM, 28 août 1945.

<sup>63</sup> APM26/S1/D24, LM à LeM, 22 octobre 1945.

<sup>64</sup> « Ces tensions grandissantes donnent lieu à quelques affrontements violents, comme à Zwolle à la mi-août. Un mois plus tard, une rixe éclate dans les rues d'Utrecht, opposant près de 200 Canadiens et autant de civils. Ces incidents sont relatés par la presse canadienne : dans un article intitulé "Bad Situation Between Canadians and Dutch", le journal *Saturday Night* fait état de tensions entre les soldats et la population. » Samy Mesli, *loc.cit.*, p. 30.

Nous ne retrouvons donc pas la version nuancée de la libération que Marie-Anne Gagnon identifiait dans la mémoire individuelle des soldats canadiens et des Néerlandais. Nous retrouvons plutôt une version élogieuse plus en concordance avec la mémoire collective qui sera développée après la libération<sup>65</sup>.

Voyant approcher la fin de son expérience militaire, Melançon fera le pèlerinage de plus de 300 kilomètres vers le quartier général du régiment des fusiliers de la Chaudière, à Wilhelmshaven en Allemagne, afin d'être confirmé dans son rôle de sergent qu'il avait jusque-là rempli à titre de remplaçant<sup>66</sup>. Il s'assurera ainsi une meilleure pension, rappelant une des majeures causes de son ascension dans les rangs de la l'armée, outre la qualité de la nourriture.

Le 6 novembre, Melançon s'embarquera dans un train qui l'amènera à Calais, en France, d'où il partira pour l'Angleterre. Il aboutira à Farnborough, au 8<sup>e</sup> dépôt de rapatriement où il demeurera officiellement jusqu'à son retour<sup>67</sup>. Dans les faits, il passera très peu de temps à ce camp du sud-est de l'Angleterre. Il ne prendra pas même la peine de le décrire. En effet, un système de rotation de congés obligatoires sera mis en place afin de libérer un peu les camps de rapatriements surpeuplés. La première lettre qu'il écrira d'Angleterre, le 12 novembre, proviendra de Londres, où il aura choisi de prendre son premier congé de dix jours et où il se fera voler toutes ses économies<sup>68</sup>.

---

<sup>65</sup> Marie-Anne Gagnon, « La participation canadienne à la libération des Pays-Bas : l'histoire du discours officiel et l'émergence d'une nouvelle historiographie », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 21, no 3 (2013), p. 41.

<sup>66</sup> Il occupait déjà ce poste depuis le 5 juin 1944 et avait préalablement été sergent suppléant à partir du 9 janvier 1944. APM26/S1/D24, LM à LeM, 22 octobre 1945.

<sup>67</sup> APM26/S1/D25, LM à LeM, 12 novembre 1945.

<sup>68</sup> « Dimanche après-midi, je me suis fait voler mon porte-monnaie dans ma poche d'en arrière avec mon argent bien entendu, dans le "sub-way". Il y avait beaucoup de monde, on était tassé comme des sardines et je ne peux pas voir à quel autre endroit je me suis fait voler car dimanche après-midi on est allé danser et le soir on est allé au vue et c'est que je me suis couché que je m'en suis aperçu. J'avais vingt-cinq pounds (125 \$ environ) c'est toute l'argent que j'avais pas retirer dans mon livre de paye en Hollande. Une chance que j'avais cinq pounds dans une autre poche. Il va me rester ça en attendant de recevoir le cinquante piastre que je me suis fait venir par télégrammes et si je ne le reçois pas aujourd'hui il va falloir que je retourne au camp ce soir et être cassé jusqu'au Canada. » APM26/S1/D25, LM à LeM, 12 novembre 1945.

Il demandera de l'aide à sa famille par télégramme et empruntera à ses amis entre temps.

Dans l'attente, il expliquera que « ça va mal comme ça jamais été depuis que je suis dans l'armée car j'ai jamais été aussi cassé autant que je suis là.<sup>69</sup> » Dans les lettres subséquentes, il angoissera à l'idée de l'argent qu'il attend avec impatience et des dettes qui s'accumulent. Néanmoins, Melançon demeurera d'un optimisme déconcertant et écrira que « ça va me faire une aventure de plus que je n'avais pas connu, car pris dans une grosse ville comme Londres et pas d'argent, ça fait comique.<sup>70</sup> »

Le 26 novembre, après à peine six jours au camp, Melançon devra repartir en congé pour une semaine. Il obtiendra une avance de sept livres sur sa paye et se dirigera vers Brighton « car ça coûte meilleur marché.<sup>71</sup> » Il ne passera finalement que trois jours dans cette ville, choisissant plutôt de squatter un lit vacant dans la chambre de ses amis Delorme et Farley qu'il retrouvera avec joie dans le camp d'Aldershot, tout près de Farnborough<sup>72</sup>.

Le 4 décembre, il obtiendra enfin les cinquante dollars tant attendus. Il conservera tout de même ses habitudes de frugalité en passant le plus clair de son temps en congé chez Delorme et Farley. Il expliquera que de cette manière, « ça ne me coûte rien pour manger et coucher.<sup>73</sup> » Les lettres suivantes témoigneront du désir de Melançon d'être de retour à temps pour Noël et de l'ennui plus présent que jamais puisque, comme il le dira, « on fait rien tout ce que l'on a c'est une parade le matin et le midi et on passe le restant de la journée dans nos huttes<sup>74</sup>. » Le 15 décembre, Melançon rédigera la toute dernière lettre de sa correspondance militaire.

<sup>69</sup> APM26/S1/D25, LM à LeM, 15 novembre 1945.

<sup>70</sup> APM26/S1/D25, LM à LeM, 15 novembre 1945.

<sup>71</sup> APM26/S1/D25, LM à LeM, 26 novembre 1945.

<sup>72</sup> APM26/S1/D25, LM à LeM, 26 novembre 1945.

<sup>73</sup> APM26/S1/D25, LM à LeM, 9 décembre 1945.

<sup>74</sup> APM26/S1/D25, LM à LeM, 7 décembre 1945.

Dans la fébrilité du départ imminent, Melançon prendra un dernier congé de quatre jours, il ne quittera toutefois pas le camp. Il expliquera qu'« ils nous ont pas forcé à aller en passe, c'est-à-dire à vider le camp, ça fait que j'aie pris ma passe quand même et je n'y suis pas aller ça fait qu'avec une passe je peux dormir le matin, je n'ai pas la peine d'aller au parade.<sup>75</sup>» Dans ces derniers moments d'oisiveté militaire, ce sont les repas chauds de la maison et la décoration du sapin de Noël qui occuperont ses pensées<sup>76</sup>.

### *L'alimentation*

Durant son entraînement à travers la Canada, Melançon avait fait de l'alimentation un thème privilégié de sa correspondance. Nous l'avions vu, ce procédé d'établissement de structures récurrentes facilite l'écriture de lettres<sup>77</sup>, particulièrement dans un contexte d'écriture migratoire où un flux constant d'échanges doit être entretenu. Nous avons aussi avancé l'hypothèse que l'alimentation était, pour Melançon, une façon de rassurer sa famille sur son état et ses conditions de vie.

Or, durant la période transitoire d'instruction dans le sud de l'Angleterre et celle de l'occupation de la Hollande, le rapport de Melançon à son alimentation changera. Pourtant, ce thème conservera sa place centrale dans la correspondance.

Une fois de l'autre côté de l'Atlantique, la description que Melançon fera du contenu de son assiette deviendra beaucoup moins rassurante. Il n'hésitera pas à parler de ces rations lacunaires, alors qu'il s'était auparavant toujours plutôt penché sur les copieux repas afin, nous l'avions cru, de convaincre sa famille que tout allait pour le mieux.

<sup>75</sup> APM26/S1/D25, LM à LeM, 15 décembre 1945.

<sup>76</sup> APM26/S1/D25, LM à LeM, 7 décembre 1945.

<sup>77</sup> David A. Gerber, *Authors of Their Lives : The Personal Correspondence of British Immigrants to North America in the Nineteenth Century*, New York and London, New York University Press, 2006, p. 133.

Dès son arrivée en Angleterre, il écrira que « j'ai tellement peut mangé depuis que je suis parti du Canada qu'hier au matin je n'ai pas déjeûner et j'y ai pensé à onze heures que j'avais oublier de mangé. L'estomac doit m'avoir rapetisser.<sup>78</sup> » Il terminera cette lettre en tentant de dédramatiser la situation avec l'humour que nous lui connaissons et dira qu'« à part de cela on mange des "stews" au mouton que je crois que je suis a la vieille de "chier" les chaussons tout tricottés<sup>79</sup> ». Presque deux mois plus tard, il tiendra un discours similaire et écrira que « la nourriture, on commence à s'y faire et je crois que l'estomac nous à raptisser ça fait qu'on a moins faim<sup>80</sup> », décrivant une situation plus inquiétante que ce que Melançon semble vouloir laisser paraître.

Son attitude par rapport au paquet de provisions envoyées par sa sœur nous permet également de voir les conditions de vie plus difficiles que Melançon rencontrera de l'autre côté de l'océan. Il commencera par faire ses demandes de façon un peu réticente en disant que « je voudrais te demander une faveur. C'est gênant un peu mais quand on a un peu faim on est moins gêné<sup>81</sup> », mais cachera difficilement son infortune en disant une semaine plus tard que « j'aime beaucoup la lettre sur laquelle tu énumères ce que tu m'envoies dans mon paquet que j'ai tellement hâte de recevoir. J'en viens l'eau à la bouche à chaque fois que j'y pense<sup>82</sup>. » Ces paquets deviendront un sujet récurrent dans la correspondance. Il décrira l'attente, le contenu, les conditions d'arrivée et les festins partagés avec Delorme et Farley<sup>83</sup>. Un jour où il recevra l'un de

<sup>78</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 21 janvier 1945.

<sup>79</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 21 janvier 1945.

<sup>80</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 13 mars 1945.

<sup>81</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 2 février 1945.

<sup>82</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 11 février 1945.

<sup>83</sup> Par exemple, « Que j'aie donc hâte qu'ils arrivent! » APM26/S1/D18, LM à LeM, 9 mars 1945 ; « Ce soir, j'ai pris encore un autre bon repas avec Delorme. On a fini nos boites qu'on a reçu la semaine passée. Ce soir on a mangé ma boite de soupe aux légumes Campbell et ensuite on s'est fait des sandwichs au "spam" et on s'était emporté du beurre de la cuisine et j'ai fait frire le « spam » dans mes mess tins et on s'est fait des sandwichs toasted. J'ai encore l'eau à la bouche seulement qu'à l'écrire. Et pour dessert Delorme avait une boite de pêches et on a mangé cela. » APM26/S1/D19, LM à LeM, 21 avril 1945; « Je suis certain que tu as le temps de m'en envoyer une autre avant que je retourne. Je ne dis pas cela pour que tu m'en envoie, mais ça fait tellement plaisir d'en recevoir! », APM26/S1/D20, LM à LeM, 6 juin 1945; « J'ai bien hâte de recevoir le paquet que tu m'as envoyé lorsque j'étais à West Chilton car j'y pense souvent car j'ai souvent faim. » APM26/S1/D22, LM à LeM, 26 juillet 1945.

ces paquets, il dira qu'« il y a une couple de gars qui m'ont dit: "Vous avez l'air joyeux cet après-midi sergent" quoique je n'ai jamais l'air bien triste mais aujourd'hui c'était un spécial<sup>84</sup>», rassurant, comme toujours, mais consacrant aussi l'importance de ces aides alimentaires.

En Angleterre, les restaurants deviendront un autre moyen de remplir son estomac employé par Melançon et ses compagnons quand les faibles rations de l'armée ne suffiront pas. Ainsi, après la description d'un repas de pigeon « barbe-q<sup>85</sup>», Melançon expliquera que « le tout nous a couté chacun si on aurait payée en argent canadienne \$1,68. Tu vas penser : c'est cher. Mais par ici, pour un repas comme cela, c'est un "pet". C'est certain qu'ils vont me revoir cette semaine, car ça vaut la peine de faire presque quinze milles pour se bourrer le ventre. <sup>86</sup>» Le bouche-à-oreille permettra également à Melançon de connaître les restaurants clandestins<sup>87</sup>.

En Hollande, la situation sera pire encore alors que Melançon sera vraisemblablement dépendant des œufs et des prunes obtenus des civils afin de combler une alimentation famélique<sup>88</sup>. Son optimisme et son humour seront laissés de côté alors qu'il écrira « on est pas nourri c'est effrayant et on ne peut pas dire qu'on va aller manger un peu en dehors, il n'y a rien a nul part, les civils creuvent de faim. Ça arrive assez souvent que je me couche avec la faim le soir. <sup>89</sup> »

À travers toute la période, Melançon prendra tout de même la peine de bien décrire en détail les quelques repas copieux qu'il prendra, comme il l'avait si souvent fait au Canada. Ces comptes rendus deviendront néanmoins plus rares et décrits comme sortant de l'ordinaire. Ironiquement, plutôt que d'être rassurante, une de ces

<sup>84</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 19 mars 1945.

<sup>85</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 30 janvier 1945.

<sup>86</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 30 janvier 1945.

<sup>87</sup> « On a trouvé un restaurant qui fait du marché noir, c'est un autre sergent qui nous a donné la place.[...] C'est le premier bon repas que je prenais depuis le dernier que j'aie pris à la maison. » APM26/S1/D21, LM à LeM, 19 juin 1945.

<sup>88</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 16 juillet 1945 et APM26/S1/D22, LM à LeM, 20 juillet 1945.

<sup>89</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 24 juillet 1945.

descriptions deviendra plutôt une démonstration de la faim chronique que vit Melançon alors qu'il conclura la longue description du repas en disant « je me sentais heureux car j'avais l'estomac plein. Vous savez comment je suis "sarf". Ça n'arrive pas souvent qu'on peut se bourrer comme cela et ça faisait trois matins que la faim me réveillait à cinq heures.<sup>90</sup> »

Bref, qu'il s'en rende compte ou non, les descriptions que Melançon fera de son alimentation se feront beaucoup moins rassurantes qu'elles ne l'avaient été. Cette alimentation pauvre aura un effet direct sur l'humeur de Melançon et il dira par exemple que, bien qu'il soit très rare qu'il écrive l'après-midi, « j'aie mangé un bon steak chose qui n'arrive pas souvent en Hollande, ça doit être la raison que je file si bien pour écrire<sup>91</sup>. » Pourtant, le thème demeurera central dans la correspondance. Possiblement par habitude et parce qu'il permet de dresser le portrait des conditions sans se risquer à parler des camps plus concrètement et d'ainsi s'exposer à la censure. Il est également possible que Melançon en parle beaucoup tout simplement parce que « sarf<sup>92</sup> » comme il l'est, ce thème le préoccupe grandement. D'ailleurs, peut-être fait-il encore tout son possible pour être rassurant, seulement les conditions rendent cette tâche plus ardue.

### *L'entraînement*

Tout comme l'alimentation, l'entraînement demeurera un thème central lorsque Melançon sera en Europe. Il est toutefois important de mentionner qu'une fois qu'il aura rejoint l'armée active et qu'il sera fait sergent instructeur au camp de Five Oaks, Melançon ne subira plus l'entraînement, il le fera plutôt subir à d'autres. Cela expliquera en partie l'oisiveté qui semble peser sur lui. Quoi qu'il en soit, l'essentiel

<sup>90</sup> APM26/S1/D19, LM à LeM, 4 mai 1945.

<sup>91</sup> APM26/S1/D24, LM à LeM, 26 septembre 1945.

<sup>92</sup> APM26/S1/D19, LM à LeM, 4 mai 1945.

du traitement de l'entraînement sera le même qu'au Canada. Au plus, il sera, comme dans le cas de l'alimentation, rendu moins rassurant par des conditions plus extrêmes.

Ainsi, l'ennui sera toujours le mot d'ordre en ce qui a trait à l'entraînement et au travail militaires en général. Quelques mois après son arrivée en Angleterre, il écrira à sa sœur que « depuis que je suis ici, j'ai été beaucoup démoralisé, mais je n'ai pas eu de misère physiquement car je n'ai quasiment rien fait car on fait faire le basic training aux gars et j'ai un officiers et deux caporaux pour m'aider<sup>93</sup>. » Rappelant son attitude face à l'Armée, il expliquera aussi que « c'est vrai qu'il y a un proverbe qui dit que dans l'armée on en fait toujours trop et je t'assure que je le met en pratique.<sup>94</sup> » Nous remarquons que, malgré l'espace restreint des aérogrammes, Melançon n'hésitera pas à prendre le temps de décrire son ennui et les sentiments négatifs qu'il provoque.

Il y aura, bien sûr, quelques moments d'entraînement plus actif, essentiellement entre fin mars et début mai 1945. À ce moment, le travail sera accueilli avec enthousiasme et Melançon se fera plus convainquant dans ses efforts d'être rassurant. Il expliquera entre autres qu'il apprécie grandement une marche d'une douzaine de kilomètres puisque « ce soir, je suis fatigué mais j'aime autant marché par ici que marcher en action.<sup>95</sup> » Durant cette période, il négligera aussi parfois d'écrire puisqu'il ira passer des journées entières au champ de tir et que « là, j'ai tiré debout, assis, à genoux. Ça fait que la semaine a bien passé car c'est très intéressant faire du tir, les journées passent et on les voit pas.<sup>96</sup> » Il spécifiera toutefois que le travail n'est pas épuisant, seulement « en arrivant la couchette nous attirait non pas parce que l'on avait travaillé fort mais plus tôt parce que l'on avait passé la journée dehors.<sup>97</sup> » Ainsi, la technique du camouflage que Melançon avait employée au Canada pour éviter de travailler ne sera

---

<sup>93</sup> Notons que, comme dans le cas de l'alimentation, Melançon semble moins vaillant dans ses efforts d'être rassurant, admettant avoir été « beaucoup démoralisé ». APM26/S1/D17, LM à LeM, 1<sup>er</sup> mars 1945.

<sup>94</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 12 avril 1945.

<sup>95</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 13 mars 1945.

<sup>96</sup> APM26/S1/D19, LM à LeM, 4 mai 1945

<sup>97</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 19 mars 1945.

pas nécessaire en Europe. Pour le meilleur ou pour le pire, la capitulation de l'Allemagne mettra un terme à ces moments d'entraînement plutôt agréables et distrayants.

Le 15 juin, alors que l'entraînement reprendra pour la première fois depuis la victoire, plus d'un mois plus tôt<sup>98</sup>, Melançon sera moins enthousiaste. Le camp d'instruction d'infanterie où il travaille s'étant vidé des soldats partis pour l'occupation, ce seront surtout des soldats en retour de blessures et des prisonniers de guerre libérés qui peupleront le camp. Expliquant la situation, Melançon écrira que :

Tu comprends que ces gars-là sont écoeurés et il faut leur faire faire de l'entraînement pour ne pas qu'ils restent à rien faire. Te dire la misère qu'on a, ce n'est pas disable. Le soir, on est deux fois plus fatigué à les endurer qu'à travailler. C'est vrai que ces gars là ne sont pas à blâmer après avoir fait la vraie guerre et recommencer à jouer au fou pour ne pas rester à rien faire.<sup>99</sup>

Peu de temps après, Melançon quittera pour l'occupation aux Pays-Bas et, dès son arrivée, dira dans trois lettres consécutives qu'« on est toujours bien par ici car on fait rien du tout, seulement pas de parade<sup>100</sup> », « je t'assure qu'ils n'ont pas l'air à travailler fort par ici les gars nous disent qu'ils font rien<sup>101</sup> » et qu'« ici on fait complètement rien<sup>102</sup> ». Décidément, la fin des hostilités l'aidera à se réconcilier avec cet aspect de son expérience militaire, mais il ne l'acceptera pas totalement expliquant avec une certaine ironie que « je n'aime pas cela car s'il faut être encore cinq à six mois à faire cette vie là, on va être tellement sans cœur qu'on ne pourra plus travailler mais qu'on retourne dans le civil.<sup>103</sup> »

<sup>98</sup> Le jour de la Victoire en Europe, le 9 mai 1945, sera suivi d'une pause dans l'entraînement qui s'éternisera longtemps après les deux jours prévus initialement.

<sup>99</sup> APM26/S1/D21, LM à LeM, 15 juin 1945.

<sup>100</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 16 juillet 1945.

<sup>101</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 17 juillet 1945.

<sup>102</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 18 juillet 1945.

<sup>103</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 20 juillet 1945.

Afin de se tenir occupé, Melançon se mettra à assister à beaucoup plus de danses et voyagera plus fréquemment. Il racontera aussi l'anecdote suivante, exprimant l'ennui de l'occupation :

Hier au soir en allant prendre une marche dans le village on a passé en avant d'une maison où il y avait un vieux qui était à scier. Ça fait qu'on était quatre de notre gang et on est allé lui scier ses deux logs et on a lui a fendu et entré dans son hangard. Ça nous a pris trois quarts d'heures et ce pauvre vieux sur le train qu'il travaillait ça lui aurait pris deux jours. Tu peux t'imaginer comment il était content ainsi que sa vieille. Et nous autres ça nous a fait du bien et ça nous a dégourdis.<sup>104</sup>

L'occupation sera consacrée à ne « rien faire et à manger des prunes<sup>105</sup> » à un tel point qu'il prendra la peine de mentionner qu'il a « travaillé un peu car ils nous ont donné les badges du régiment avec les épauettes et les carrés de division et j'ai cousu cela sur ma tunique<sup>106</sup> », nous laissant entrevoir l'étendue de l'ennui qui ronge les camps d'occupation des Pays-Bas. Décidément, les efforts des autorités évoqués par Mesli pour vaincre l'ennui qui « risquait de compromettre l'esprit de corps et la discipline, créant une situation propice à des débordements<sup>107</sup> » ne seront pas suffisant de l'avis de Melançon.

---

<sup>104</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 20 juillet 1945. Jacques Castonguay et Armand Ross mentionnent aussi comment l'aide à la communauté et aux fermiers devint un moyen pour les officiers du 1<sup>er</sup> Bataillon du Régiment de la Chaudière, dont Melançon vient de rejoindre les rangs, pour contrôler la fainéantise. Jacques Castonguay et Armand Ross, *op.cit.*, p. 376.

<sup>105</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 31 juillet 1945.

<sup>106</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 26 juillet 1945.

<sup>107</sup> Samy Mesli, *loc.cit.*, p. 26.



**Figure 3.1a** Le Soldat G.E. Hawley du Westminster Regiment, participant aux travaux de liage des meulons de blé avec des cultivateurs hollandais, le 10 août 1945 / Groningue, Pays-Bas. (Source : Canada. Ministère de la Défense nationale / Bibliothèque et Archives Canada / PA-140419 +, <http://www.veterans.gc.ca/fra/remembrance/history/second-world-war/liberation-netherlands/gallery>)

En somme, outre les deux mois où le travail sera plus délassant, ce sont bien les thèmes de l'ennui et de l'oisiveté qui décriront le mieux le rapport de Melançon à l'entraînement, comme cela avait été le cas au Canada. Son attitude face à ces éléments évoluera, mais ils demeureront omniprésents. Le laxisme et la morosité qui marqueront la fin du séjour de Melançon en Hollande seront bien représentés alors qu'il expliquera à son frère, « il paraît que vous faites encore de l'entraînement? Réellement ils sont après venir fous. Je sympathise avec toi de ce côté-là, car il me semble que je ne serais plus capable d'en faire. Nous autres on est rendu qu'on ne salue seulement plus les officiers<sup>108</sup>. » Jacques Castonguay et Armand Ross, dans leur histoire régimentaire du Régiment de la Chaudière, diront plutôt que la discipline sera intacte et qu'« à en juger par le nombre restreint de mesures disciplinaires prises à l'époque, il est certain que le programme [de sports et de loisirs] adopté par le régiment pour promouvoir le moral des hommes fut un véritable succès.<sup>109</sup> » Que ce soit le succès des programmes sportifs ou le simple relâchement du cadre militaire qui entraînera la chute des mesures disciplinaires, il n'en restera pas moins que l'entraînement, aussi léger qu'il aura

<sup>108</sup> APM26/S1/D24, LM à LeM, LM à Léon Melançon, 28 septembre 1945.

<sup>109</sup> Jacques Castonguay et Armand Ross, *op.cit.*, p. 376.

semblé tout au long de l'expérience militaire de Melançon, sera terminé une fois pour toute.

### *Les loisirs*

Si l'alimentation pauvre et l'absence presque totale d'entraînement laissent parfois Melançon à court de contenu résolument réconfortant, les loisirs demeureront un aspect positif de son expérience militaire en Europe.

Suite à son arrivée en Angleterre, Melançon quittera peu le camp et semblera surtout exploiter les loisirs organisés et encadrés par l'armée. Cela pourrait être dû à une insécurité de partir dans les villes voisines par ses propres moyens ou tout simplement une impossibilité d'obtenir des congés durant ces moments confus de mise sur pied des camps. Ainsi, durant les premiers mois, il se distraira au camp de Five Oaks en assistant à de nombreux spectacles au NAAFI, « ce sont les Chevaliers de Colomb que nous appelons cela par ici<sup>110</sup> », en écoutant la radio<sup>111</sup> ou en jouant au volley-ball devant le mess<sup>112</sup>.

Par la suite, Melançon élaborera une pratique qu'il conserva jusqu'à son retour au Canada lorsqu'il le pourra, c'est-à-dire rester au camp à ne rien faire la semaine pour ensuite aller passer ses fins de semaine de congé dans une ville voisine. Il expliquera que c'est la meilleure solution puisque « dans la semaine, les seules places que je pourrais aller, c'est le PUB, c'est comme ça qu'ils appellent les tavernes ici, et moi, c'est pas mon sport.<sup>113</sup> »

---

<sup>110</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 4 février 1945.

<sup>111</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 7 février 1945.

<sup>112</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 13 mars 1945.

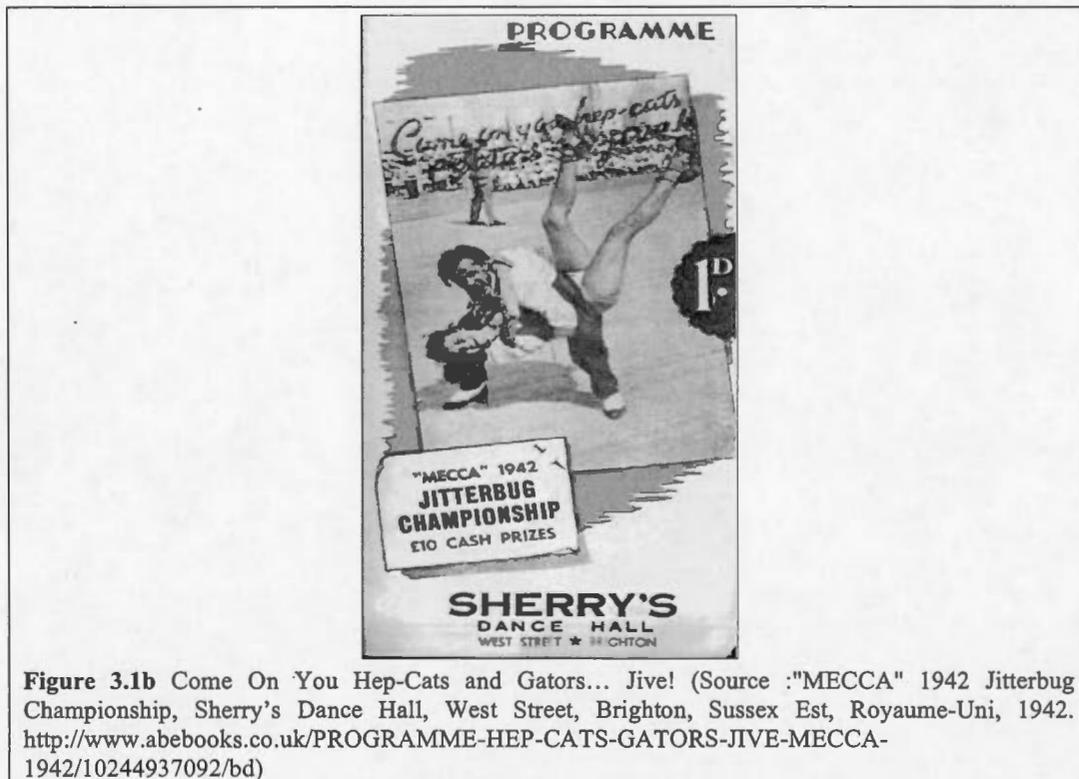
<sup>113</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 31 mars 1945.

Les loisirs auxquels il s'adonnera dans ces villes seront sensiblement les mêmes qu'au Canada, soit la danse et le cinéma. Il s'ajoutera à cela une place beaucoup plus importante réservée au tourisme, surtout après la traversée vers les Pays-Bas. En effet, alors qu'il est en Angleterre, Melançon voyagera peu. Bien sûr, il visitera Londres et fera son grand tour de neuf jours du Royaume-Uni avec Farley, mais il s'en tiendra la plupart du temps à Brighton, tout près des camps qu'il occupera.

Dès sa première visite dans cette ville, le 20 février 1945, il fera la découverte du *Sherry*, une salle de danse qui lui permettra de danser le *jitterbug* qu'il affectionne tant. Un mois après avoir mis les pieds dans cet établissement pour la première fois, Melançon gagnera « contre son gré » un concours de *jitterbug* qui lui permettra ensuite d'entrer gratuitement au *Sherry*. Il racontera, dans son humilité habituelle, que « je ne voulais pas participer au concours et c'est une fille qui est venue me demander et on était quatre sergents ensemble et ils se sont mis après moi et ils m'ont décidé. Ça fait que tu comprends que j'ai été populaire le restant de la veillée<sup>114</sup>. » Ainsi, même de l'autre côté de l'océan, la connaissance et l'habileté à danser le *jitterbug* conserveront leur importance, même s'il en parle moins souvent. Toujours est-il que ce droit d'entrer explique certainement en partie la loyauté de Melançon à la ville de Brighton et à cette salle de danse.

---

<sup>114</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 19 mars 1945.



**Figure 3.1b** Come On You Hep-Cats and Gators... Jive! (Source : "MECCA" 1942 Jitterbug Championship, Sherry's Dance Hall, West Street, Brighton, Sussex Est, Royaume-Uni, 1942. <http://www.abebooks.co.uk/PROGRAMME-HEP-CATS-GATORS-JIVE-MECCA-1942/10244937092/bd>)

Après la traversée vers la Hollande, Melançon sera plus enclin à faire du tourisme. Les destinations du continent sembleront avoir beaucoup plus de romantisme dans l'esprit du jeune Montréalais<sup>115</sup>. Parallèlement, il maintiendra tout de même son habitude de passer des fins de semaine de congé dans les villes voisines simplement pour sortir du camp et pour aller aux danses et au cinéma. L'attrait de la découverte ne supplantera qu'occasionnellement celui de la routine.

Il ira aussi plus souvent à des fêtes et des danses organisées par l'Armée et par des organismes connexes, plutôt que de se mêler aux civils. Cela est probablement dû au fait que Melançon se retrouve dans un pays directement ravagé par la guerre et où la

<sup>115</sup> Contrairement aux Canadiens anglais pour qui le centre impérial détient un pouvoir d'attraction bien supérieur aux destinations de l'Europe continentale. Cecilia Morgan, *A Happy Holiday : English Canadians and Transatlantic Tourism, 1870-1930*, Toronto, University of Toronto Press, 2008, p. 318.

barrière linguistique est plus grande. Il devient alors plus difficile pour lui de se débrouiller, surtout séparé de ses deux compagnons Delorme et Farley. La guerre étant terminée, l'Armée redoublera également d'efforts pour distraire les milliers de soldats occupant les Pays-Bas. La description faite par Mesli semble assez représentative du vécu de Melançon :

Outre la volonté d'occuper les troupes, les services auxiliaires mettent sur pied de nombreux lieux de villégiature pour distraire les soldats pendant leur temps libre. Dans les principales localités, les cinémas, les théâtres et les clubs sont réquisitionnés au profit de l'armée. Une trentaine de centres de loisirs sont aménagés à travers le pays afin d'accueillir les hommes en permission. Certains profitent également de leurs moments de repos pour aller visiter Bruxelles et Paris. De nombreux événements sportifs et des tournois sont organisés entre les diverses unités. Des spectacles de variétés, des pièces de théâtre et des activités culturelles sont également proposés.<sup>116</sup>

Outre ces activités organisées, les soldats s'occuperont comme ils le peuvent, en jouant aux cartes par exemple. « On use quasiment un jeu de cartes par jour<sup>117</sup> » et « on passe nos journées à jouer au "crib"<sup>118</sup> », écrira Melançon à ce sujet.

Finalement, des trois thèmes approfondis, celui des loisirs est sans doute celui qui sera le plus en continuité avec l'entraînement au Canada. Les salles de danse et de cinéma conserveront un attrait évident pour Melançon. Bien sûr, les lettres seront plus courtes et il prendra moins de temps pour décrire les longues soirées passées sur les pistes de danse, mais la description des loisirs conservera sa simplicité naturelle. Après une période de transition initiale, il s'adaptera assez bien et semblera parler de ses passetemps sans chercher spécifiquement à rassurer ou à dissimuler des conditions de vie difficiles.

---

<sup>116</sup> Samy Mesli, *loc.cit.*, p. 27.

<sup>117</sup> APM26/S1/D24, LM à LeM, 22 septembre 1945.

<sup>118</sup> APM26/S1/D24, LM à LeM, 3 octobre 1945.

### 3.2 La vision du monde, du conflit et du politique

Les silences qui avaient habité les lettres de Melançon concernant sa vision du monde alors qu'il était au Canada garderont une place considérable une fois qu'il aura traversé l'Atlantique. Il sera toutefois contraint de reconnaître plus explicitement l'existence de cette guerre qui, plus que jamais, l'entoure et contrôle sa destinée.

L'ignorance et l'incertitude seront toujours la base de la relation de Melançon avec l'armée, mais les frustrations qui avaient marqué son attitude face à cela seront évacuées pour laisser place à une apparente docilité. Comme cela avait été le cas au Canada, les déplacements se feront souvent sans que la destination soit connue de Melançon. Ainsi, dès le départ vers le redouté « overseas », il dira qu'il avait « espérance qu'on débarque [à Terre-Neuve]<sup>119</sup> ». De même, lorsqu'il quittera l'Angleterre pour l'occupation, il écrira qu'« ils nous ont pas dit où on allait, mais je suis positif que c'est en Belgique.<sup>120</sup> » Agacé alors qu'il vivait l'entraînement canadien, la résignation de Melançon semblera complète une fois en Angleterre. Il continuera de critiquer certains aspects de la condition militaire, notamment la nourriture, mais le mutisme des supérieurs et le climat général d'incertitude ne se mériteront plus les diatribes, ni même le sarcasme acerbe d'autrefois. Ses propos tendront plutôt à démontrer une acceptation soumise des conditions militaires.

Dès son arrivée en Angleterre, Melançon s'inquiètera d'obtenir une confirmation dans le grade de sergent qu'il occupe déjà depuis janvier 1944<sup>121</sup> et dira que « ça se pourrait bien que ces jours ici, que je t'écrive pour te dire que je suis rendu "private" car on s'attend à cela. Je suis tout surpris de voir que je suis encore sergent<sup>122</sup>. » Cette situation aide à percevoir sa nouvelle attitude résignée puisqu'il n'exprimera aucune critique

<sup>119</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 23 février 1945.

<sup>120</sup> APM26/S1/D21, LM à LeM, 8 juillet 1945.

<sup>121</sup> Il avait d'abord été fait sergent suppléant aux alentours du 9 janvier 1944, puis sergent à partir du 5 juin 1944.

<sup>122</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 2 février 1945.

alors qu'il ne sait visiblement pas du tout ce que lui réservent les prochains mois dans l'armée. Cinq mois plus tard, il reviendra sur cette situation. Entre temps, il n'aura pour ainsi dire plus abordé ce sujet préoccupant. Le 3 juillet, il écrira donc que :

À part de cela de ce temps-là je marche mon affaire pour me faire confirmer sergent. En étant confirmé dans mon rang, si je n'ai pas de mal chance, j'aurai ma discharge comme sergent ça fait que j'aurai plus d'argent. Autrement, j'aurai ma discharge au prix de private quand bien que ça ferait trois ans que je suis sergent. Et en étant pas confirmé si je change de camp et s'ils n'ont pas besoin de sergent je perd mes barres automatiquement. Ce n'est pas pour le grade comme pour la paye car \$21.00 de moins par mois ça paraît.<sup>123</sup>

Il passera immédiatement à un autre sujet, se contentant maintenant de transmettre les faits. Nous croyons que d'une part il tente de rassurer sa famille en ne leur parlant plus des effets négatifs de l'incertitude dans laquelle il est plongé et que, d'autre part, maintenant qu'il a volontairement rejoint l'armée active et qu'il se trouve en Europe, il devient un peu moins raisonnable de se montrer récalcitrant et rouspéteur. Il se trouve contraint d'accepter les conditions dont il fait les frais depuis plus de trois ans.

Plutôt que de s'indigner du manque d'information, il développera des techniques afin d'y remédier. Il demeurera méfiant de la parole de l'armée sans pour autant s'emporter. Sa méfiance revêtira plutôt l'apparence d'une sagesse héritée au prix de nombreuses insatisfactions. Par exemple, il expliquera que, même si la guerre va bien pour les Alliés, il estime être « encore bon pour un autre mois et demie en Angleterre car le cours qu'on vient de commencer est supposé durer ce temps là<sup>124</sup> ». Au bout du compte, Melançon passera beaucoup plus que le mois et demi estimé en Angleterre, sans même compter l'occupation des Pays-Bas, mais ses hypothèses, si elles ne sont pas toujours correctes, aideront Melançon à créer une illusion de contrôle pour sa famille et pour lui-même.

<sup>123</sup> APM26/S1/D21, LM à LeM, 3 juillet 1945.

<sup>124</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 11 mars 1945.

Sans grande surprise, le retour à la maison sera un sujet récurrent dans la correspondance. Il adoptera une stratégie différente pour rassurer sa famille à ce sujet. Peut-être aura-t-il appris du congé qu'il avait longtemps attendu et qui avait sans cesse été repoussé alors qu'il était en Colombie-Britannique. Ainsi, plutôt que de présenter un optimisme susceptible d'être maintes fois refroidi, il accompagnera maintenant l'annonce de bonnes nouvelles concernant la guerre de rappels quasi systématiques que son retour à la maison ne viendra que bien plus tard, diminuant constamment les attentes de sa famille et les siennes. Dès le 31 mars, un mois après la capitulation de l'Allemagne, il écrira qu'« ils nous ont dit que ça prendrait seize mois avant que les premiers partent après la fin de la guerre.<sup>125</sup> » Puis, il tentera avec difficultés d'expliquer un système de points lié à la démobilisation graduelle des soldats en fonction du temps passé dans l'armée. Bien que Castonguay et Ross aient parlé d'un « plan précis relatifs au rapatriement et à la démobilisation<sup>126</sup> », ce système ne sera jamais très clair pour Melançon, d'autant plus que les conditions d'obtention des points changeront en cours de route<sup>127</sup>.

Bien que Melançon ne démontre pas être trop affecté par l'incertitude dans laquelle il est placé, il n'hésitera pas à mettre des stratégies en œuvre afin de gagner un peu de

<sup>125</sup> Il n'en faudra finalement moins de neuf, quoique nous ne doutions pas que les supérieurs aient réellement annoncé une attente d'au moins seize mois. APM26/S1/D18, LM à LeM, 31 mars 1945.

<sup>126</sup> Ils décriront un « système de points s'appuyant sur le principe "premier enrôlé, premier démobilisé" » bien qu'ils admettront qu'il « comportait dans son application certaines anomalies », Jacques Castonguay et Armand Ross, *op.cit.*, p. 369.

<sup>127</sup> Le 7 juin, il annoncera avoir cumulé 80 points tandis que les soldats démobilisés en auront environ 200, « mais ça ne fait rien, mon tour va venir avec le temps », dira-t-il (APM26/S1/D20, LM à LeM, 7 juin 1945). Un mois plus tard, le 10 juillet, après la traversée en Hollande, il annoncera à sa famille « que les gars nous ont dit que les points ne comptaient pas comme en Angleterre. Le temps au Canada comme "Zombies" ne compte pas. Ce qui veut dire que au lieu de 81 ptes j'en ai seulement que 9. Ça fait que je suis bon pour plusieurs années d'occupation. » (APM26/S1/D21, LM à LeM, 10 juillet 1945) La situation changera encore rapidement puisque le 16 juillet, il apprendra que les points leurs sont restitués. (APM26/S1/D22, LM à LeM, 16 juillet 1945) Puis, le 18 juillet, après avoir été transféré au régiment de la Chaudière, il sera complètement retiré de la liste d'occupation et annoncera, avec un optimisme ravivé, « j'ai beaucoup confiance que ça ne tardera pas après les fêtes qu'on va être rendu au Canada. » (APM26/S1/D22, LM à LeM, 18 juillet 1945) La suite des choses allait lui donner raison.

contrôle sur ce qui lui arrive. À travers ces actions, c'est le maintien de son désintéret apparent à la guerre et sa recherche active de passivité qui apparaîtront déterminantes.

Nous l'avons vu, c'est après avoir été en Angleterre plus de trois semaines, incidemment au lendemain de la première lettre reçue de sa sœur depuis la traversée, que Melançon annoncera à sa famille que Farley, Delorme et lui ont signé actif. Il dira avoir attendu d'avoir son nouveau numéro régimentaire pour faire l'annonce bien qu'il soit probable que d'autres éléments aient entré en ligne de compte dans la décision de repousser aussi longtemps l'annonce de son nouveau statut. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'il avait reçu ce numéro la veille et que, plutôt que de faire l'annonce à sa famille, il retardera encore d'un autre jour<sup>128</sup>. Le 9 février, il expliquera donc finalement qu'il a « fait comme le restant, j'ai fait pour bien faire et c'est comme l'instinct qui me poussait car de ma personne, je n'aurais jamais signé, mais j'avais comme un pressentiment qui me poussait et me disait "signe donc actif".<sup>129</sup> » Il l'aura fait en désespoir de cause, sachant qu'il irait en Angleterre de toute façon et espérant que cela lui permettrait de « mieux me placer les pieds<sup>130</sup> » et de demeurer sergent. Il réitérera ces mêmes justifications dans des formulations similaires dans les lettres qui suivront, dans l'attente anxieuse de la réaction de sa famille<sup>131</sup>.

---

<sup>128</sup> Il obtiendra selon toute vraisemblance son nouveau numéro régimentaire le 8 février, veille de l'annonce. En plus, il enverra exceptionnellement deux aérogrammes le 8 février, date où il prétend ne pas avoir eu « de place pour tout te compter cela » (APM26/S1/D16, LM à LeM, 9 février 1945), bien que ces lettres soient loin d'être remplies d'informations de grande importance, faisant peut-être plutôt état d'une certaine appréhension.

<sup>129</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 9 février 1945.

<sup>130</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 9 février 1945.

<sup>131</sup> « J'espère que maman est pas resté trop surprise quand tu lui a lu la lettre en disant que j'avais signé actif. [...] Comme je disais, j'ai fait pour bien faire et je pense que ça va être mieux pour moi-même et je vais pouvoir mieux me placer les pieds. En tous les cas c'est le bon Dieu qui l'a voulu puisque c'est arrivé comme cela», APM26/S1/D17, LM à LeM, 23 février 1945. « J'espère que vous n'avez pas resté trop surpris quand tu as su pourquoi mon numéro régimentaire avait été changé. Je ne le regrette pas encore d'avoir signé et je peux dire que j'aie attendu jusqu'à la dernière minute, on a attendu d'être passé Terre-Neuve car j'avais l'espérance qu'ils nous débarqueraient là», APM26/S1/D17, LM à LeM, 11 février 1945.

Le 24 février, sa sœur lui demandera s'il croit que son grand frère Léon aurait intérêt, lui aussi, à signer actif. La réponse de Melançon le confrontera à sa propre décision et l'amènera à la justifier encore une fois :

Sais-tu que tu me poses une question sur ta lettre qui est très dure à répondre. C'est à propos de Léon s'il venait à être obligé de traverser et s'il devrait signer actif. Je ne peux quasiment pas lui donner de conseil là-dessus car pour commencer ça va d'après l'idée d'un homme et plus tard peut-être je ne voudrais pas avoir de reproche. Moi, j'ai signé car mon idée et le destin m'a poussé là et à part de cela en étant sergent, ma paye était plus forte et tant que je serai dans le camp ici, je resterai sergent et ça me fait plus d'argent et en étant sergent j'ai des chances de rester plus longtemps ici. Car avoir su l'avenir, j'aurais signé actif en arrivant à Joliette ça fait que j'aurais été confirmé dans mon rang et je serais resté sergent tout le temps de la guerre. À part de cela un actif après la guerre est supposé retirer plus d'argent qu'un autre. Mais cela je ne veux pas affirmer que ça va être vrai car toutes les promesses qu'ils font au Canada c'est des mentries.<sup>132</sup>

L'inconfort que Melançon éprouve à conseiller son frère semble démontrer une résolution moins grande que celle qu'il tente de présenter. D'ailleurs, la situation de son frère lui causera de toute évidence bien des angoisses puisqu'il dira que « jamais je croirai si le bon Dieu nous exauce, il y a assez de moi par ici et je ne crois pas qu'on va être éprouvé jusqu'à ce point là<sup>133</sup> » et que « si jamais que Léon vient qu'à traverser, je ne croirai plus jamais aux promesses et au neuvaine qui se fait.<sup>134</sup> » Il apparaît alors assez évident que la signature de Melançon avait beaucoup moins à faire avec des convictions profondes qu'avec un désir de retrouver un peu de contrôle, réel ou imaginé, et une capacité à agir sur l'institution qui le gouverne.

S'il regrette sa propre traversée et souhaite ardemment que son frère n'y soit pas contraint, le sort des déserteurs, symbole par excellence du récalcitrant, le préoccupera

<sup>132</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 24 février 1945.

<sup>133</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 11 février 1945.

<sup>134</sup> Une neuvaine est une dévotion durant neuf jours et favorisant l'obtention de grâces. APM26/S1/D17, LM à LeM, 16 février 1945.

également<sup>135</sup>. Dans la première lettre reçue de sa sœur en Angleterre, Melançon sera mis au courant que les « jumpeux », c'est ainsi qu'il appelle les déserteurs, devaient se livrer aux autorités avant le 21 janvier<sup>136</sup>. Il répondra en écrivant qu'« ils leur ont donné des chances. Je m'en doutais qu'ils étaient pour les menacer car d'un sens ça ne serait pas juste qu'ils les laisseraient faire cela, c'est peut-être parce que je suis rendu par ici.<sup>137</sup> » Deux mois plus tard, recevant des nouvelles du sergent Comtois, un ami ayant déserté<sup>138</sup>, Melançon notera que « tant que je serai comme je suis là, je ne regrette pas d'être par ici car tant qu'à être au Canada et ne pas pouvoir aller à la maison et être renfermé dans le bois, j'aime autant être par ici.<sup>139</sup> » Encore une fois, c'est l'égoïsme de Melançon qui tranche dans ses deux commentaires sur les déserteurs. Comme nous l'avons observé au chapitre précédent, il apparaît évident qu'il se sent très peu interpellé par cette guerre. Il ne présente certainement pas la vision tranchée de « bon » contre « mauvais » que Paul Fussell identifiait comme primordiale et qui se reflètera aussi dans la propagande canadienne<sup>140</sup>. En fait, il semble D'autant plus que la défense des populations juives d'Europe ne semble pas être une priorité pour celui qui dira qu'« il y a beaucoup de juif à Brighton car c'est la ville la plus juive de l'Angleterre et il n'y en a pas un d'eux autres dans l'armée<sup>141</sup> » démontrant pour la seconde fois un certain antisémitisme voilé<sup>142</sup>.

<sup>135</sup> Pour Michel Litalien, le nombre exact de déserteurs reste sujet de débat. « Le quotidien américain *Time* avancera que jusqu'à 600 membres des Fusiliers de Sherbrooke ne sont pas retournés au camp de Joliette! "A.W.O.L.", *Time*, 29 janvier 1945. En réalité, les chiffres seraient beaucoup plus bas. Selon les ordres de services courant compilés pour toutes les unités du DM 4, seulement 225 conscrits auraient officiellement déserté entre le 31 juillet et le 31 décembre 1944. » Michel Litalien, *Les Fusiliers de Sherbrooke...*, *op.cit.*, p. 354.

<sup>136</sup> « Tu me dis que les " jumpeux " avait jusqu'au 21 de janvier pour se rapporter. » APM26/S1/D16, LM à LeM, 8 février 1945.

<sup>137</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 8 février 1945.

<sup>138</sup> « Il est caché dans le bois et il paraît qu'il est bien installé. Il ne va pas chez eux du tout et il leur écrit à une autre adresse », APM26/S1/D18, LM à LeM, 9 avril 1945.

<sup>139</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 9 avril 1945.

<sup>140</sup> Claude Beaugard, *op.cit.*, p. 133.

<sup>141</sup> APM26/S1/D19, LM à LeM, 17 avril 1945.

<sup>142</sup> Ce commentaire vient s'ajouter celui fait alors qu'il était toujours à Debert en Nouvelle-Écosse où ses frustrations contre un juif ayant obtenu des congés pour des fêtes religieuses avaient aussi été teintés d'antisémitisme (« Les maudits écoeurants ils l'emporteront pas en terre je vous le promet. Car il y a

Il vivra donc plutôt une guerre personnelle contre son propre engagement militaire et ne se montrera jamais préoccupé par les causes idéologiques de la guerre. Un mois plus tard, probablement conscient des raisons détournées de son adhésion à l'armée active, il dira avec un sarcasme apparent que le béret qu'il porte sur une photographie est paré de la *Médaille canadienne du volontaire*, car « tu comprends, ça vaut bien une médaille de signer actif.<sup>143</sup> »

Outre son adhésion à l'armée active, Melançon mettra d'autres stratégies en œuvre afin de gagner un peu de contrôle sur ce qui lui arrive, mais cette première demeurera pour lui l'ultime sacrifice. Peu après son arrivée en Angleterre, il tentera par exemple d'être fait instructeur afin de s'assurer au moins trois mois loin du front. Puis, il expliquera que « cela est grâce un peu à ce que l'on aie signé actif car si on serait resté NRMA on serait private et on serait parti d'ici samedi pour une place que je n'aime autant ne pas aller.<sup>144</sup> » La stratégie fonctionnera et Melançon aura réussi à ne jamais être confronté directement à la guerre au moment de la victoire en Europe. Il avouera ne pas hésiter à faire preuve d'autant de manœuvres s'il devait être envoyé vers le front asiatique. Il écrira que « j'ai signé actif pour me sauver de l'action et s'il me retourne au Canada pour m'envoyer au Japon, je trouverais bien un moyen pour faire de l'occupation, car j'ai pas idée de laisser ma peau dans cette guerre là.<sup>145</sup> » Il est intéressant de voir encore une fois les efforts que Melançon mettra à convaincre sa famille que, malgré cette trahison de son statut de « zombie », il n'est absolument pas dévoué à la cause.

---

seulement un enfant de chienne de juif dans le bataillon et à part de cela il occupe une des plus belles places car il travaille au bureau du paie-maitre et il a eu cinq jours de passe la semaine dernière par rapport aux fêtes juives», APM26/S1/D3, LM à LeM, 23 septembre 1942.) Dans les deux cas, cet antisémitisme semble causé par les frustrations de Melançon face à son propre engagement militaire et par son impression de se battre pour des gens qui sont moins engagés que lui.

<sup>143</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 27 mars 1945.

<sup>144</sup> NRMA signifie « *Nationale Resources Mobilization Act* », le nom anglais de la LMRN. Encore une fois, Melançon emploie un vocabulaire anglophone pour parler de l'armée, tout comme « private » pour « soldat » d'ailleurs. APM26/S1/D17, LM à LeM, 15 février 1945.

<sup>145</sup> APM26/S1/D19, LM à LeM, 21 mai 1945.

S'il met tout en place afin de ne jamais combattre ou même s'approcher des combats, Melançon parlera plus souvent de l'évolution de la guerre une fois qu'il est en Angleterre. Alors que les commentaires sur l'état de la guerre étaient pour ainsi dire absents des lettres écrites au cours de l'entraînement canadien, ils deviendront monnaie courante une fois en Europe. Cela semble démontrer qu'il est plus sensible et inquiet de la situation. Il ne se montrera toutefois pas pour autant investi autrement que très superficiellement dans le dénouement du conflit qui ravage l'Europe, désireux surtout de retourner chez lui plutôt que de voir la chute du régime nazi. Il est également important de noter que les informations qu'il transmettra à sa sœur seront simples et toujours très optimistes. Il dira par exemple que « la guerre va bien depuis que la dernière offensive est commencée <sup>146</sup> », que ça va « de mieux en mieux et je ne sais pas comment les "bocks" font pour résister à toutes les avions qui nous passe au dessus de la tête <sup>147</sup> » et que « ça va bien avec l'Allemagne, si ça peut finir au plus vite on pourra commencer à compter les mois <sup>148</sup> ». Il parlera aussi plus souvent de politique, mais toujours dans un contexte précis comme lors des élections fédérales de juin 1945 <sup>149</sup> ou de la mort de Roosevelt <sup>150</sup>. En somme, s'il nous est possible d'observer une moins grande opacité dans le voile que Melançon pose sur les questions politiques, ce n'est

<sup>146</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 15 février 1945.

<sup>147</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 1er mars 1945.

<sup>148</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 31 mars 1945.

<sup>149</sup> « Il est rien de plus drôle que d'écouter les propagandes qu'ils font. Ils viennent de dire que King a peur de se présenter en juin depuis qu'il a passé la conscription au Canada. Ils disaient aussi qu'il a eu un gros bombardement en Angleterre et il est venu seulement qu'un aéroplane. En tout cas, ça va très bien en guerre et si ça continu, ça ne sera pas long que ça va finir », APM26/S1/D17, LM à LeM, 6 mars 1945. « Ce matin je suis allé voté et sais-tu qu'il y en a plusieurs qui se présentent dans Hochelaga. Je crois qu'il y en a cinq si je ne me trompe pas. Je n'ai pas bien remarqué car les autres à part de Raymond Eudes ne m'intéresse pas », APM26/S1/D20, LM à LeM, 7 juin 1945.

<sup>150</sup> « Est-ce qu'on parle beaucoup de la mort de Roosevelt à Montréal? Par ici, depuis qu'il est mort, car on l'a su tout de suite par radio, c'est le chauffeur de fournaise de nuit qui a pris la nouvelle et il nous l'a dit le matin, le radio n'arrête pas d'en parler et de 8 à 9 heures ce soir on a eu l'heure française de Londres et on a eu une demie heure qui venait de New York et l'autre de Paris et tout le temps de l'heure ça parlé de Roosevelt. Tout les drapeaux sont à mi-mât par ici. Réellement il n'est pas mort dans le bon temps car au moment où il aurait eu toutes les honneurs de la guerre, il ne pourra pas en profiter. Pour moi, la guerre ne donnera pas longtemps car les alliés sont aussi proche de Berlin que les Russes, » APM26/S1/D19, LM à LeM, 14 avril 1945.

qu'une adaptation aux nouvelles conditions provoquées par l'exil outre-mer et à la certitude annoncée de ne pas être de retour avant très longtemps. Le silence demeure d'ailleurs presque entier sur ses opinions personnelles face aux informations transmises.

Finalement, il est donc fort possible qu'il donne peu de détails pour les mêmes raisons que celles déjà évoquées au chapitre précédent, soit la peur d'ennuyer ou d'inquiéter les femmes de sa famille. D'un autre côté, il est vrai que la guerre va très bien et qu'il a donc raison de se réjouir sans qu'un désir de rassurer sa famille y soit nécessairement pour quelque chose. La peur de la censure influencera aussi possiblement la simplicité des informations que Melançon choisit de transmettre dans ses lettres. En effet, il donnera des renseignements peu précis et mentionnera généralement la source de ceux-ci, que ce soit les journaux<sup>151</sup> ou la radio<sup>152</sup>. Il s'assure ainsi de ne jamais dévoiler des informations privilégiées ou de donner cette illusion aux censeurs. Il faut aussi dire qu'en tant que sergent instructeur d'un camp de recrues, Melançon n'est certainement pas le mieux informé et que les informations glanées dans les journaux et à la radio sont possiblement les seules qu'il possède.

Néanmoins, la censure se fera plus fortement sentir une fois en Angleterre et semblera inquiéter davantage Melançon, surtout à l'arrivée alors que de nouvelles règles plus sévères doivent être apprivoisées<sup>153</sup>. Dorénavant, chaque missive portera d'ailleurs la marque concrète de la censure sous la forme d'un « OK » placé dans les marges.

---

<sup>151</sup> Par exemple, « les russes sont quasiment à Berlin d'après les journaux », APM26/S1/D16, LM à LeM, 2 février 1945.

<sup>152</sup> Par exemple, « par ici, depuis qu'il est mort, car on l'a su tout de suite par radio, c'est le chauffeur de fournaise de nuit qui a pris la nouvelle et il nous l'a dit le matin, le radio n'arrête pas d'en parler et de 8 à 9 heures ce soir on a eu l'heure française de Londres et on a eu une demie heure qui venait de New York et l'autre de Paris et tout le temps de l'heure ça parlé de Roosevelt », APM26/S1/D19, LM à LeM, 14 avril 1945.

<sup>153</sup> Au Canada, la censure ne fut jamais très bien appliquée, notamment par manque de personnel. L'Armée se concentrera plus sérieusement sur le courrier provenant de l'extérieur d'autant plus qu'à partir du 28 juillet 1941, le courrier des soldats canadiens est soumis à la double censure de l'Armée canadienne et du gouvernement anglais. Claude Beauregard, *op.cit.*, p. 114, 122.

Comme nous l'avons mentionné, il choisira par exemple de n'évoquer les camps où il est stationné qu'une fois qu'il les aura quittés<sup>154</sup>.

Une autre trace de la censure nous apparaîtra en mars alors qu'il voudra rassurer sa famille par rapport à une lettre qu'il aura fait parvenir sournoisement par le frère de Delorme, retourné au Canada<sup>155</sup>. Contournant ainsi les censeurs, il se permettra de décrire plus durement le camp de Five Oaks, mais il se repentira, possiblement par regret d'avoir inquiété sa sœur, et écrira que « comme cela, tu as reçu la lettre que le frère à Delorme avait mallé pour moi. [...] Mais depuis que j'ai écrit cette lettre là, le camp à changer de cent pour cent.<sup>156</sup> » Par la suite, un relâchement graduel de l'emprise de la censure et de l'inquiétude qu'elle provoque s'opèrera au fur et à mesure que la victoire se concrétisera<sup>157</sup>. Une fois en Hollande, Melançon ne semblera plus s'inquiéter de garder secret ses déplacements, pas plus qu'il ne fera d'effort pour présenter une image positive de la rigueur militaire disant que « même la discipline laisse trop à désirer car on a de la misère avec les gars<sup>158</sup> », contrevenant à l'interdiction d'écrire sur les sujets « de l'efficacité et du moral de l'organisation militaire<sup>159</sup> ».

Outre les informations plus superficielles, Melançon offrira aussi des échos de ce qu'il entend du front et de ce qu'il voit des conséquences de la guerre. Avant de traverser vers la Hollande, il aura très peu de contacts réels avec la guerre, il sera donc facile pour lui de l'ignorer. Outre un missile V2 qui explosera tout près de lui<sup>160</sup>, Melançon

<sup>154</sup> Il explicitera cette influence, écrivant que « quant au camp, j'aime autant pas n'en parler par rapport à la censure », APM26/S1/D16, LM à LeM, 19 janvier 1945.

<sup>155</sup> Cette lettre n'a pas été conservée, nous en déduisons l'existence et le contenu de ce que Melançon en dit.

<sup>156</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 13 mars 1945.

<sup>157</sup> En parallèle avec une réelle diminution des activités de censure suite à la victoire en Europe. Paul-André Comeau, Claude Beauregard, Edwinge Munn, *La démocratie en veilleuse : Rapport des censeurs 1939-1945*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1995, p. 128.

<sup>158</sup> APM26/S1/D24, LM à Léon Melançon, 28 septembre 1945.

<sup>159</sup> Claude Beauregard, *op.cit.*, p. 113.

<sup>160</sup> « Il y a un V2 qui est tombé à cinq milles du camp vendredi soir et je croyais que notre cabane était pour nous tomber sur la tête », APM26/S1/D18, LM à LeM, 5 mars 1945. Sébastien Vincent, observant les récits de soldats volontaires soulève la description du lieutenant Gouin qui parlait aussi des V2 comme d'« engins qui sèment la mort à distance [qui] rappellent aux hommes en permission

ne verra la guerre qu'à travers les témoignages des autres. Ces témoignages lui feront remarquer la chance qu'il a d'être resté en Angleterre<sup>161</sup>, mais ne sembleront pas lui faire comprendre ou reconnaître l'ampleur des effets de la guerre. Ainsi, il trouvera que « ça été une vraie comédie de voir les filles au réveillon. [...] Elles ont tombé dans les sandwiches comme des enfants<sup>162</sup> », ne semblant pas tellement empathique au sort des civils durement rationnés. Les témoignages d'une jeune juive ayant passé plusieurs années à Bergen et celui d'une infirmière française seront résumés par Melançon dans sa correspondance, mais il se gardera de les commenter. Il se contentera de dire que la juive « parlait français comme nous autre<sup>163</sup> » et que l'infirmière était « intéressante<sup>164</sup> ». Notons cependant qu'ils jugent ces témoignages suffisamment importants ou intéressants pour les relater à sa famille.

Une fois qu'il sera passé à l'occupation, la guerre sera déjà terminée et il ne verra que les empreintes qu'elle aura laissées sur son passage. Il notera ces dégâts et sera sensible aux souffrances des Hollandais<sup>165</sup>, mais se préoccupera encore une fois principalement de son propre sort et, plus précisément, de son retour à la maison.

---

l'omniprésence de la guerre. » Sébastien Vincent, *Ils ont écrit la guerre : La Seconde Guerre mondiale à travers des écrits de combattants canadiens-français*, Montréal, VLB éditeurs, 2010, p. 197.

<sup>161</sup> Par exemple, « aujourd'hui j'ai reçu des nouvelles d'un ancien gars de mon ploton de mortier du Sher. Il y en avait neuf qui avaient traversé en même temps que nous autres et ils sont tous rendus en Belgique. Même il y en a trois du régiment qui ont traversé eux aussi en même temps que nous autres et ils revenus au même hôpital où était le frère à Delorme car ils sont déjà blessés. Je commence à me compter chanceux d'être resté ici », APM26/S1/D18, LM à LeM, 13 mars 1945; « dimanche passé il y a un de nos anciens gars qui est venu nous voir car il est à l'hôpital de Brighton. Quand il est parti d'avec nous autres il a été drafté dans un autre camp et de là il a été envoyé en Belgique et il allait rejoindre le régiment de la Chaudière et cinq ou six milles avant d'arriver à la ligne de feu, ils ont été "shellé" par l'artillerie ennemie et ils ont tous été blessés. Lui, il s'est fait coupé deux côtes par un éclat d'obus. Ça fait qu'il s'est fait blessé et il n'a pas vu d'Allemands. C'est quand je vois des choses comme cela que je me trouve chanceux d'être encore ici », APM26/S1/D19, LM à LeM, 23 avril 1945.

<sup>162</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 8 avril 1945.

<sup>163</sup> APM26/S1/D19, LM à LeM, 30 avril 1945.

<sup>164</sup> APM26/S1/D20, LM à LeM, 2 juin 1945.

<sup>165</sup> « Il y a cinq grosses églises quasiment toutes bâties ensemble et il reste seulement que les murs debout et toutes les maisons du quartier sont rasées, il reste juste le solage. C'est effrayant à voir. Mais le peuple hollandais à l'air très courageux. Ils ont beaucoup d'argent mais rien pour acheter avec. Ils ont rien pour s'habiller ni pour manger. Des fois ça attire les larmes de voir cela », APM26/S1/D22, LM à LeM, 14

Finalement, l'accès à son intimité et à ses opinions politiques demeure difficile. Comme c'était le cas au Canada, ce sera dans les détails et dans sa réaction à des conditions inhabituelles que nous pouvons entrevoir sa vision du monde. Alors qu'il avait été pressenti comme déserteur par un ami proche<sup>166</sup>, il se résignera plutôt à son sort et démontrera somme toute peu de véritable contestation. Si le climat d'incertitude persiste, il aura appris à ne pas trop s'en plaindre et à présenter une acceptation docile de l'absurdité militaire. Il ne s'y soumettra pas pour autant et continuera de chercher des moyens de contrôler sa destinée. À tout coup, l'objectif visé sera l'engagement le plus faible possible. Il parlera peu du front et de l'évolution de la guerre et, lorsqu'il s'y attardera, le fera superficiellement. Les nouvelles qu'il transmettra se voudront rassurantes, elles rappelleront à Melançon (ou lui permettront de rappeler à sa famille) la chance qu'il a et l'approche inéluctable, mais lente, de la démobilisation. Dès lors, il n'est pas étonnant de voir qu'il s'avancera peu sur le conflit d'idées soutenant celui des armes. L'ennemi ne sera pas l'Allemand ou le Japonais, ce sera la guerre et l'Armée qui pourrait à tout moment le forcer à prendre un rôle actif. Égoïstement, s'il souhaite la victoire, c'est d'abord et avant tout pour rentrer chez lui.

### 3.3 L'identité

Parallèlement à son explication fragmentaire du monde qui l'entoure, Melançon s'explique lui-même à travers la correspondance assidue qu'il entretient avec sa famille. Dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale, un « zombie » est généralement entendu comme un soldat issu de la *Loi sur la mobilisation des ressources nationales* (LMRN), conscrit pour la défense nationale, et refusant de

---

juillet 1945. Nous reviendrons plus tard sur le traitement contrastant de la situation des civils anglais et hollandais.

<sup>166</sup> Melançon aura des nouvelles de sergent Comtois, lui-même déserteur, et dira que « à chaque lettre il leur demande s'ils ont eu des nouvelles de nous deux [Delorme et Melançon] car il était certain qu'on avait fait comme lui », APM26/S1/D18, LM à LeM, 9 avril 1945.

rejoindre l'armée active. L'identité quant à elle, nous l'avons vu, se définit dans une danse constante entre ce à quoi nous nous identifions et ce à quoi nous nous opposons; qui nous ressemble, qui est différent<sup>167</sup>. Or, Melançon renonce techniquement au statut de « zombie » lorsqu'il rejoint le service militaire à bord du *Mauretania*. Pourtant, il continuera à se revendiquer de ce statut et à s'y identifier. À son avis, il est un « zombie » parce qu'il n'est pas un soldat engagé, parce qu'il ne veut pas se battre et parce qu'il mettra des stratégies en œuvre pour éviter le combat. C'est pour maintenir ce pan important de son identité qu'il sentira le besoin de justifier autant son adhésion. Il s'identifiera d'ailleurs concrètement aux « zombies » et écrira que « je pourrai dire que j'ai paradé à Londres à la parade de la victoire en 1945, après avoir fait la guerre au Canada. Toujours comme d'habitude les honneurs retombent toujours sur les bon vieux "zombies"<sup>168</sup> », notant l'ironie de la situation.

À travers ces justifications, il cherche à réconcilier cette identité « zombie » qui le rapproche de sa famille, notamment de son frère, qui en a « plein le "cul" de l'armée<sup>169</sup> ». Dans le chapitre précédent, nous avons évoqué comment la séparation force une renégociation des liens unissant Melançon et sa sœur. Si cette séparation avait alors été ponctuée de réunions relativement fréquentes, le départ pour l'Angleterre, reléguant à un distant futur l'ultime retour, placera une pression plus grande encore sur le rôle de la correspondance.

---

<sup>167</sup> Nous avons déjà fait référence au débat sur l'utilité du concept d'identité en histoire au chapitre précédent. Nous avons choisi cette définition récurrente du concept tel que vu dans Jacques Beauchemin, « Débat autour de l'article de Thierry Nootens sur l'utilisation du concept d'identité en histoire : à quoi servent les concepts? Réplique à Thierry Nootens », *Revue de l'histoire de l'Amérique française*, vol. 63, no 1 (2009), p. 116; Bettina Bradbury et Tamara Myers, *Negotiating Identities in 19th- and 20th-Century Montreal: A Collection of Essays by the Montreal History Group*, Vancouver, Toronto, UBC Press, 2005, p. 5; Karine Hébert, *Impatient d'être soi-même : Les étudiants montréalais, 1895-1960*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2008, p. 3.

<sup>168</sup> APM26/S1/D21, LM à LeM, 27 juin 1945.

<sup>169</sup> « Hier, j'ai reçu une lettre de Léon et il a l'air bien tanné de l'armée. Car il commence sa lettre en disant j'en ai plein le "cul" de l'armée », APM26/S1/D21, LM à LeM, 27 juin 1945.

En étant égocentrique, désintéressé et pragmatique dans son engagement militaire, il ne trahit pas son identité récalcitrante, du moins, il tente de s'en convaincre et d'en convaincre sa famille. En effet, il apparaît évident qu'il se laisse plus ou moins diriger par l'armée, présentant l'image de la contestation plutôt qu'une contestation réelle. Force est de constater que le contexte laisse somme toute peu de véritable marge de manœuvre à cet homme de nature raisonnable. À travers ces jeux d'identification, nous poursuivons notre analyse de l'identité que Melançon façonne dans sa correspondance avec sa famille.

### 3.3.1 La relation fraternelle et familiale à travers la correspondance

Comme nous venons de le soulever, la nature et l'importance de la correspondance changeront une fois que notre soldat atteindra les côtes anglaises. D'une part, les aérogrammes offriront moins d'espace, ce qui fera hésiter Melançon à s'étendre longuement sur quelques sujets qui soient, préférant toucher de nombreux thèmes en rafale. Si la place moindre offerte par les aérogrammes a influencé les détails dans l'explication du quotidien par exemple, il en sera de même pour l'expression des sentiments, déjà rarissime lorsque l'espace ne manquait pas. D'autre part, les visites occasionnelles à la maison rendues impossibles une fois en Europe, la correspondance deviendra l'unique support de la relation. D'autant plus que la traversée outre-mer aura été angoissante pour le soldat et pour la famille restée derrière. Le désir de protéger le moral sur le front intérieur n'en sera que plus fort pour le jeune homme fier qu'est Laurent Melançon. Ces changements se répercuteront sur la relation fraternelle et familiale à travers la correspondance.

L'angoisse de la rupture apparaîtra avec une transparence étonnante dans la portée que reconnaîtra Melançon aux lettres, aux photographies et aux paquets reçus. En comparaison avec l'habituelle frugalité des sentiments, la démonstration éhontée des effets de la correspondance est pour le moins étonnante. Melançon avait quelques fois

évoqué au passage la joie que procuraient les lettres alors qu'il était au Canada, mais ces déclarations prendront une place et une charge bien supérieure une fois outre-mer. Il explicitera même l'effet de la distance, affirmant que « tu ne peux pas t'imaginer comment ça fait plaisir quand on reçoit des portraits surtout quand on est loin<sup>170</sup>. » Dès les premiers moments en Angleterre, Melançon dira que « j'ai tellement hâte de recevoir une lettre de vous autres que il me semble que la première que je vais recevoir, je vais la lire dix fois et la manger avec mes yeux.<sup>171</sup> » À ce moment, Melançon n'est séparé de sa famille que depuis quelques semaines, mais déjà, l'absence de nouvelles se fait sentir. À la réception de la première lettre suite à la traversée, il explosera de joie. « J'étais tellement content que j'en tremblais. [...] Je ne pouvais pas m'empêcher de rire tellement que j'étais content<sup>172</sup>», dira-t-il. S'il ose démontrer cette joie, c'est aussi qu'il négocie par le fait même un flux constant de lettres de sa sœur.

En ce sens, il excusera sa propre inconstance à écrire, expliquant par exemple qu'il était occupé « mais j'ai aucun doute que tu vas comprendre cela si j'ai été cinq jours sans t'écrire.<sup>173</sup> » À l'inverse, il n'hésitera pas à souligner les écarts épistolaires de sa sœur, notant que « je ne sais pas ce que cela dépend mais ça fait huit jours que je n'aie pas reçu de lettre de toi<sup>174</sup> » ou alors que « je ne veux pas te faire de reproche en disant que tu n'écris pas mais ça doit dépendre que la malle est retardée quelque part car ça fait exactement dix jours que je n'aie pas reçu de nouvelles de vous autres<sup>175</sup>. ». En mettant l'accent sur l'extase que provoquent les lettres reçues et en notant sans trop critiquer ouvertement les retards, Melançon négocie avec finesse le rythme d'écriture acceptable de part et d'autre, sans risquer de trop froisser sa correspondante<sup>176</sup>.

<sup>170</sup> APM26/S1/D20, LM à LeM, 6 juin 1945.

<sup>171</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 25 janvier 1945.

<sup>172</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 8 février 1945

<sup>173</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 19 mars 1945

<sup>174</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 27 mars 1945

<sup>175</sup> APM26/S1/D19, LM à LeM, 17 avril 1945

<sup>176</sup> David A. Gerber, *op.cit.*, p. 102.

À ce sujet, le rôle de Laurette Melançon comme principale porte-parole de la famille ne changera pas. Ce rôle, confirmé depuis longtemps, ne sera jamais remis en question dans les bouleversements de la traversée, au contraire. Melançon continuera de prendre des nouvelles de toute la famille dans les lettres écrites à sa sœur<sup>177</sup>. Ainsi, peu après son arrivée en Angleterre, le 30 janvier, il demandera : « est-ce que Léon est encore à l'ordonnance et Gérard à la "coton", Maman, Cécile et toi toujours à la maison à faire votre petit roule de vie tranquille.<sup>178</sup> »

Nous savons par ailleurs que Melançon entretiendra une correspondance épisodique avec son grand frère, bien que Laurette demeure, dans ce cas aussi, la principale relayeuse d'informations<sup>179</sup>. Néanmoins, le grand frère ne sera plus un simple croisement dans la « web of relations » qu'entretiennent les Melançon. La principale raison de ce revirement de situation semble résider dans l'engagement plus important du grand frère dans l'armée à peu près au même moment où Laurent quittera pour l'Europe. Alors qu'il avait pu rester à la maison, occupant un poste stable de commis à la salle des rapports, Léon devra entreprendre les entraînements de Valcartier et de Sherbrooke que le benjamin avait subis trois ans plus tôt. Ainsi, Melançon prendra régulièrement des nouvelles de son grand frère, s'inquiétant de le voir pris dans le même engrenage que lui. Commentant cette situation dans une lettre écrite à sa sœur, Melançon dira :

En tout les cas, ce n'est pas drôle pour [Léon] car en temps de guerre il restait à la maison et à présent que c'est fini être obligé de faire de

<sup>177</sup> Par exemple, « Tu diras à Cécile que ses peanuts salés sont bien bonnes et elles étaient aussi fraîches que si elles sortaient du magasin. » APM26/S1/D18, LM à LeM, 19 mars 1945.

<sup>178</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 30 janvier 1945. Les deux jeunes femmes ne semblent pas avoir d'emploi rémunéré de toute la période concernée par la correspondance. Il est possible qu'elles aient répondu aux prescriptions de l'Église et du comité québécois de la *Commission canadienne de la jeunesse* à ce sujet. Voir Magda Fahrni, « Les femmes et la ville en temps de guerre et en temps de paix. Montréal dans les années 1940 », dans Serge Jaumain et Paul-André Linteau (dir.), *Vivre en ville : Bruxelles et Montréal (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup>)*, Bruxelles, PIE-Peter Lang, 2006, p. 155.

<sup>179</sup> Seulement deux lettres ont été conservées, mais bien qu'un plus grand nombre sera rédigé. Néanmoins, c'est le plus souvent par leur sœur que les informations seront transmises entre les deux frères.

l'entraînement et se faire barrouetter d'un bord et de l'autre. On a bien raison de maudire l'armée et on la maudira bien toujours.<sup>180</sup>

En cette matière, Laurent aura plus d'expérience que son aîné et sera heureux de partager sa sagesse. Réconfortant son frère, il dira : « moi même quand j'étais à Sherbrooke j'avais été trois semaines sans avoir de passe et je t'assure que j'avais le feu au "cul". Tu vois ça fait déjà de cela trois ans et je m'en rappelle encore.<sup>181</sup> » Il est intéressant de noter que cette situation avait été décrite bien différemment deux jours plus tôt alors que Melançon disait à sa sœur qu'il trouvait « ça comique quand tu me dis que Léon trouve cela long d'être un mois sans aller à la maison et surtout être stationné à Sherbrooke c'est vrai que lui il est marié et il ne sort pas.<sup>182</sup> » Plus que jamais, les frères se rapprocheront, mais leur lien semblera fortement lié à leur sort de soldats conscrits et récalcitrants. Dans ce contexte, Melançon n'hésitera pas à exagérer cet aspect de son identité lorsqu'il s'adressera à son frère, se réjouissant d'une relation plus étroite avec lui. Mosse démontre bien comment le mythe de la guerre unissait l'archétype du soldat volontaire et un certain idéal masculin<sup>183</sup>. Pour les Melançon et possiblement pour la majorité francophone opposée à la conscription, il semble plutôt que la démonstration de la masculinité ait passé par l'opposition à cet archétype.

Pour sa part, alors qu'elle avait auparavant été une correspondante occasionnelle, aucune lettre envoyée à la mère des Melançon n'a été conservée et tout porte à croire qu'aucune ne lui fut adressée directement. Comme cela était déjà le cas, Melançon s'informe et commente régulièrement les informations que sa sœur lui transmet sur leur mère. Il terminera d'ailleurs presque toujours ses lettres en laissant « un gros bec à maman et à Michel.<sup>184</sup> » S'il est difficile pour lui de démontrer son amour pour son frère

<sup>180</sup> APM26/S1/D21, LM à LeM, 2 juillet 1945.

<sup>181</sup> APM26/S1/D24, LM à Léon Melançon, 28 septembre 1945.

<sup>182</sup> APM26/S1/D24, LM à LeM, 26 septembre 1945.

<sup>183</sup> George Mosse, *Fallen Soldiers : Reshaping the Memory of the World Wars*, New York, Oxford University Press, 1990, p. 60.

<sup>184</sup> Dans la grande majorité des lettres, avec certaines variations.

et sa sœur, il est plus facile de le faire pour leur mère de près de soixante-dix ans et pour le jeune neveu.

La faible charge émotive des lettres de Melançon rendant parfois l'évaluation des liens qui l'unissent à sa famille difficile, c'est aussi à travers son attachement au petit Michel que nous pourrions, en partie, voir l'affection que Melançon porte à sa grande sœur. Il continuera de se désoler de ne pas voir ce neveu grandir, taquinant qu'« on peut quasiment dire qu'il est gras comme un "cochon". Rendu à 21 livres. Si ça continue ma sleigh que je lui aie donnée ne sera pas assez forte pour le porter.<sup>185</sup> » Il dira aussi que « j'aimerais bien cela le voir, car il me semble qu'il doit avoir changé.<sup>186</sup> » Il surveillera de près le développement de l'enfant, espérant que « mais que j'arrive à la maison que Ti-Coune va marcher<sup>187</sup> » et qu'il « commencerait à être temps qu'il marche<sup>188</sup> », mais rassurant, une fois que son retour à la maison est imminent, que « si non je vais lui montrer.<sup>189</sup> » Comme cela avait le cas au Canada, Melançon s'inquiète de la place qu'il occupera dans la vie de ce neveu qu'il connaît peu et, par extension, dans l'unité familiale qu'il désire réintégrer à son retour. À travers l'évocation des cadeaux offerts et les promesses d'aide, il veut illustrer le rôle qu'il espère occuper. Il vivra d'ailleurs plus de vingt ans avec la famille de sa sœur, au 3471 rue Adam, à la fin de son engagement militaire<sup>190</sup>.

Si les changements rapides que connaît l'enfant le préoccupent, il sera tout aussi inquiet d'admettre que, lui aussi, change. C'est ainsi qu'il expliquera par exemple avec un inconfort manifeste que « vous trouvez que j'ai maigri et vieilli sur mon portrait posé en Hollandais. C'est certainement le costume qui fait paraître cela car j'ai trouvé cela moi aussi en le voyant. La semaine prochaine je vais t'envoyer d'autres portraits que

<sup>185</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 8 février 1945.

<sup>186</sup> APM26/S1/D19, LM à LeM, 21 avril 1945.

<sup>187</sup> APM26/S1/D24, LM à LeM, 22 octobre 1945.

<sup>188</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 12 avril 1945.

<sup>189</sup> APM26/S1/D25, LM à LeM, 7 décembre 1945.

<sup>190</sup> Collection électronique de Bibliothèque et archives du Québec, *Annuaire montréalais de Lovell* [éditions de 1946 à 1970]. Récupéré de <http://bibnum2.banq.qc.ca/bna/lovell/> [base de données en ligne].

j'aie posé cette semaine pour essayer mon kodak.<sup>191</sup> » Ici, le désir d'être « reconnu » par sa famille se combine à la peur que sa maigreur inquiète. Il voudra par ailleurs montrer les aspects positifs de l'évolution personnelle que provoquera son expérience militaire, employant un ton espiègle pour dire à sa sœur que « je suis plus patient pour attendre que j'étais, tu sais!<sup>192</sup> » Il hésite donc entre son désir d'être l'homme que sa famille reconnaît, d'entretenir la relation sur des bases connues, et celui de démontrer sa maturité à sa grande sœur, c'est-à-dire entre un désir d'appartenance et d'affranchissement.

Outre sa famille, c'est tout un réseau d'amis et de connaissances qui est évoqué dans la correspondance du frère et de la sœur. À ce niveau, peu de choses changent. Melançon s'efforce toujours de maintenir des liens avec les gens de son quartier, un « web of relations<sup>193</sup> » ayant le double objectif de créer un sentiment de stabilité dans sa représentation identitaire et de préparer son retour à une vie sociale laissée en friche.

Une fois en Angleterre, ce retour sera plus flou, mais absolu dans l'esprit de Melançon. C'est-à-dire qu'il en repoussera l'éventualité tout en le considérant comme une fin définitive à la vie nomade de soldat. En plus de se renseigner auprès de sa sœur, qui partage de toute évidence un certain groupe d'amis avec son petit frère, Melançon entretiendra une correspondance avec un certain nombre d'entre eux<sup>194</sup>. L'une de ces lettres, curieusement conservée dans le fonds<sup>195</sup>, démontre parfaitement le désir de

<sup>191</sup> APM26/S1/D24, LM à LeM, 21 septembre 1945.

<sup>192</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 23 février 1945.

<sup>193</sup> David A. Gerber, *op.cit.*, p. 112.

<sup>194</sup> L'extrait suivant illustre ces deux points : « Je ne sais pas si Ti-George est fâché ou s'il est trop affairé en amour, mais il ne m'a pas encore répondu à ma lettre que je lui aie écrite quand je suis arrivé ici. [...] Tu me demandes si Jean Charles Beaulieu est ici, pour ma part je ne l'ai pas vu », APM26/S1/D17, LM à LeM, 23 février 1945.

<sup>195</sup> Nous savons que la lettre aura peine à rejoindre son destinataire, c'est peut-être pour cette raison qu'elle tombera entre les mains de Laurette Melançon. Deux jours après avoir envoyé la lettre, Melançon demandera à sœur « est-ce que Albert Forest reste toujours chez les vieilles filles Brien? » APM26/S1/D22, LM à LeM, 20 juillet 1945. Plus d'un mois plus tard, « tu me disais qu'Albert m'avait écrit et qu'il n'a pas eu de réponse. [...] je lui ai écrit et peut-être qu'il n'a pas reçu ma lettre. Tu lui demanderas et je lui réécrirai tout de suite, car j'aime cela quand je reçois de ses nouvelles », APM26/S1/D23, LM à LeM, 28 août 1945

Melançon de préparer son retour. Dans cette lettre destinée à Albert Forest, Melançon écrit que :

J'ai su que tu restais chez les Mlles Brien, juste en face de chez nous. J'aimerais bien cela si tu resterais encore là mais que j'arrive chez nous car ça me ferait un copain pas loin. Il paraît que tu t'ennuies rester là mais je suis certain que tu vas t'habituer car tu dois être bien traité.<sup>196</sup>

L'appartenance au quartier sera un élément central dans l'identité que Melançon façonne à travers la correspondance. Nous le verrons souvent dans les références au réseau social, comme en témoigne l'extrait suivant :

Je sais pas si je t'ai déjà dit que Raymond Parent est ici avec moi [...] J'ai aussi un petit Soulière et c'est le neveu à ma tante Sara. Il s'appelle André et c'est le garçon de Joseph Soulière. J'ai découvert ça samedi. J'étais à parler avec lui et Raymond et il disait qu'il était venu au monde à Hochelaga et qu'il travaillait à la "coton" et que maintenant il restait à Rosemont. Je lui ai demandé s'il avait des parents sur la rue Aylwin et il m'a dit que son oncle Hector restait là. Je trouvais qu'il marchait comme les Soulières et il ressemble un peu à Rose mais il a les yeux noirs perçants.<sup>197</sup>

Ici, le langage référentiel aux amis, à la famille éloignée et à la vie de quartier abonde. Même si Melançon s'efforce d'abaisser les attentes de sa famille par rapport à son retour, il s'en préoccupe manifestement. Fils de la Grande Dépression, il parlera aussi de ses craintes par rapport à l'emploi<sup>198</sup>, des cours de réintégration qu'il suivra<sup>199</sup> et de son impatience à retrouver la « chambre bleu de la "pension Melançon".<sup>200</sup> »

<sup>196</sup> APM26/S1/D252 LM à Albert Forest, 18 juillet 1945.

<sup>197</sup> APM26/S1/D21, LM à LeM, 19 juin 1945.

<sup>198</sup> « Sais-tu que à présent que la guerre est complètement fini, tous les travaux de munitions vont arrêtés et il va y avoir beaucoup de monde sans travailler s'il ne sorte pas d'autre ouvrage. Par ici, il va y avoir de l'ouvrage en masse, mais au Canada, c'est dangereux pour la crise. Mais que tous les soldats arrivent, j'ai hâte de voir où ils vont nous placer », APM26/S1/D23, LM à LeM, 17 août 1945.

<sup>199</sup> Le matin on fait une heure de drill et le restant de l'avant-midi ce sont des lectures pour expliquer aux gars la réhabilitation à la vie civile », APM26/S1/D20, LM à LeM, 23 mai 1945.

<sup>200</sup> APM26/S1/D24, LM à LeM, 27 octobre 1945. Desmond Morton soulignait également ces craintes face à la réinsertion à la vie civile en lien avec la Dépression que les soldats avaient vécue avant l'enrôlement. Desmond Morton, *op.cit.*, p. 243.

Le retour ne sera jamais plus espéré que lorsqu'il sera question des célébrations de Noël et du désir de Melançon de les passer auprès de sa famille. Toujours obscurcie d'une autocensure émotionnelle et d'une censure institutionnelle, le discours de Melançon devient parfois contradictoire à ce sujet. Comme d'habitude, il s'efforcera d'abaisser les attentes de sa famille, mais cette autocensure de l'espoir semblera céder devant son propre désir vif de les retrouver. Cette dualité sera même représentée dans une seule lettre alors qu'il écrira en introduction que « vous avez l'air a beaucoup espérer que je sois de retour pour les fêtes. Mais pour moi nos idées s'accordent pas là-dessus » avant de conclure qu'il « espère toujours que un jour je serai à la maison et de retour à la vie civile. J'aimerais bien cela être à la maison pour faire l'arbre de Noël.<sup>201</sup> » Il fera d'ailleurs très souvent référence à son désir d'aider aux préparatifs de Noël dans les derniers moments de sa vie militaire, démontrant son attachement à cette fête et un désir profond de la passer dans la maison familiale<sup>202</sup>.

L'attachement de Melançon à son identité catholique sera lui aussi susceptible d'être influencé par l'autocensure. Une fois en Angleterre, son apparente piété demeurera intacte ou c'est du moins ce qu'il présentera à sa famille. Le nomadisme de sa vie en Europe ne l'empêchera pas d'être fidèle à ses habitudes et il ne manquera pas, par exemple, de mentionner qu'il fait ses Pâques. Arraché à sa communauté et confronté à des situations difficiles, il semblera même devenir plus pieux, comme plusieurs autres soldats canadiens à la même époque<sup>203</sup>. Il dira qu'« il fallait que je vienne en Angleterre

<sup>201</sup> APM26/S1/D21, LM à LeM, 24 juin 1945.

<sup>202</sup> « Je ne pourrai pas vous aider à faire l'arbre de Noël, car c'est bien mon idée qu'il va être fait mais que j'arrive, mais ça ne fait rien, je ferai comme les années précédentes je poserai des glaçons à mesure que je trouverai des papiers de plomb à cigarette », APM26/S1/D25, LM à LeM, 7 décembre 1945; « d'après moi, [le sapin] paraîtrait mieux dans l'autre coin, [...] si tu as acheté d'autres boules, il va réellement être bien garni », APM26/S1/D25, LM à LeM, 9 décembre 1945 et « j'aimerais bien cela être à la maison pour faire l'arbre de Noël », APM26/S1/D25, LM à LeM, 15 décembre 1945. Le rôle de Melançon comme décorateur du sapin de Noël semble bien établi. Une tradition de placer les glaçons semble même s'être installée depuis ces débuts dans l'armée pour rallier son désir d'être impliqué dans le processus et ses retours tardifs à la maison.

<sup>203</sup> Fussell avait déjà énoncé plus généralement l'utilité de la religion dans le développement d'une mentalité guerrière dans *Wartime: Understanding and Behavior in the Second World War*, New York,

pour aller à la grand'messe car à chaque fois que je suis en passe soit à Brighton, Londre ou ici, je suis toujours allé à la grand'messe »<sup>204</sup>, soulignant que, même en voyage, il ne manquera pas à son devoir de catholique. Il considèrera également le catholicisme des gens qu'il rencontre digne de mention et être pour lui un gage de vertu. Dans un pays où environ 11 % des gens se définissaient alors comme catholiques<sup>205</sup>, le nombre d'entre eux qui croiseront le chemin de Melançon n'est pas sans soulever certains soupçons<sup>206</sup>. Or, si ces rencontres sont décrites par Melançon comme le fruit du hasard, il est possible qu'il ait activement recherché la compagnie d'autres catholiques ou qu'il ait menti sur leur confession pour apaiser les inquiétudes de sa famille sur ses fréquentations. Traversé aux Pays-Bas, l'empathie de Melançon envers le peuple passera aussi par son « air très catholique<sup>207</sup> ». Ainsi, il écrira des ravages de la guerre que « c'est de valeur car tout le monde est catholiques et il y a beaucoup d'églises et de couvent<sup>208</sup> ». Il se détache du rapport de Melançon à son identité catholique certains doutes quant à son honnêteté et à l'impact de l'autocensure. Son désir d'apparaître dévoué ressort cependant clairement.

---

Oxford University Press, 1989, p.165. Le cas du renouveau religieux des soldats canadiens de la Seconde Guerre mondiale est souligné par Jeffrey A. Keshen, *op.cit.*, p. 4.

<sup>204</sup> APM26/S1/D20, LM à LeM, 3 juin 1945.

<sup>205</sup> Clive D. Field, « British Religion in Numbers, Religion in Great Britain, 1939-99: A Compendium of Gallup Poll Data », *BRIN Working Papers on Religious Statistics - Working Paper 2*, Universités de Birmingham et Manchester, 2015, p. 16.

<sup>206</sup> Ces soupçons augmentent lorsque Melançon raconte avoir rencontré deux filles catholiques à la salle de danse de Brighton et avoir été à la messe avec elles le lendemain. Il mentionnera alors une église catholique vieille de 400 ans, « l'église St-Antoine ». Or, non seulement la construction des premières églises catholiques fut-elle seulement permise après 1791 en Angleterre, à peine 150 ans plus tôt, mais en plus, aucune église Saint-Antoine (ou appellation similaire) n'existait dans la région de Brighton. Il est possible que Melançon soit mal informé ou qu'il tente de rassurer sur la vertu des jeunes filles qu'il rencontre et sur sa rigueur à assister à la messe.

<sup>207</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 14 juillet 1945.

<sup>208</sup> APM26/S1/D22, LM à Albert Forest, 18 juillet 1945.

La consommation excessive d'alcool, répandue dans l'armée<sup>209</sup>, serait également susceptible d'être évacuée par Melançon qui se définit plutôt par son opposition à ces troubles. Il sera pourtant d'une candeur étonnante alors qu'il écrira à sa sœur que :

C'était la première fois dans ma vie que je prenais assez de bière pour chanter jusqu'à deux heures à matin. Delorme n'a tellement pris qu'il ne se rappelait plus dans quelle hutte qu'il couchait. Depuis qu'on était en Angleterre qu'on disait au "V day" on va prendre une "brosse" comme on dit en bon canadien. Je t'assure qu'on avait tout oublié nos soucis. Une chance que la bière par ici ne rend pas malade du tout, mais tu en bois un verre et tu en pisse deux et le lendemain tu sus en masse. On a eu réellement du plaisir hier au soir et on voyait qu'on avait tout dans le goût de rire et que se n'était pas forcé.<sup>210</sup>

Cette anecdote détonne de l'image de tempérance qu'avait présentée Melançon tout au long de la correspondance. À partir de ce moment, il fera aussi de plus en plus souvent des allusions au fait qu'il boit maintenant de la bière, mais toujours de manière raisonnable. Il expliquera par exemple que « la bière de par ici on peut en boire toute une viellée et ça ne fait rien car c'est plutôt une sorte de liqueur amère<sup>211</sup>, » comme s'il voulait tout de même se justifier et s'éloigner de l'image du jeune soldat ivrogne. Dès lors, il devient difficile de douter de sa franchise face à la consommation d'alcool.

En somme, la relation fraternelle aura plus que jamais reposé sur la correspondance comme véhicule et sur Laurette Melançon comme protectrice de cette relation. À travers cela, la censure et l'autocensure auront certes influencé les échanges, mais le petit frère aura réussi à se définir dans ses lettres et à se tailler une place dans le réseau de fréquentation de la rue Adam à Hochelaga et dans la fratrie. La relation tendue et distante qu'il entretenait avec son grand frère sera aidée par leur statut commun de « zombie » et l'augmentation rapide de l'engagement militaire du grand frère. La fréquence d'envoi des lettres augmentera aussi considérablement une fois en Europe,

<sup>209</sup> La beuverie du 8 mai sera notamment rendu publique et durement châtiée. Morton parlera de « folles réjouissances (trop folles même) », Desmond Morton, *op.cit.*, p. 243.

<sup>210</sup> APM26/S1/D20, LM à LeM, 9 mai 1945.

<sup>211</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 18 juillet 1945.

même si les lettres seront plus courtes. Il est intéressant de voir qu'à l'inverse, lorsque la démobilisation et le retour à la maison approcheront, la fréquence des lettres qu'il envoie diminuera progressivement<sup>212</sup> et il le reconnaîtra en disant que « c'est effrayant comme je néglige d'écrire, mais c'est excusable car on achève d'écrire. J'espère bien que dans peu de temps on pourra se parler de vive voix.<sup>213</sup> »

Le retour, à mesure qu'il approche, voit s'estomper la pression mise sur la correspondance. La relation a été sauvée et elle survivra aux négligences puisque la réunion est imminente.

### 3.3.2 La masculinité, les nouvelles rencontres et la camaraderie

#### *a) Les filles*

Comme cela avait été le cas au Canada, les femmes sembleront intéresser Melançon principalement par leur capacité à être de bonnes partenaires de danse. Certes, il se prononcera moins régulièrement et dans moins de détails sur la qualité des danses étant donné qu'il doit se restreindre aux aérogrammes, mais il soulignera tout de même la présence de femmes. Ainsi, il dira qu'« il y avait des filles en masse pour danser, 74 filles pour 45 sergents<sup>214</sup> », que « dans le village, il y a trois clubs. Un pour les officiers, un pour les sergents et un pour les privées. Les filles de la place viennent danser là le soir<sup>215</sup> » ou encore qu'« ils nous ont gardé à souper toute la gang et le soir ils sont allés chercher des filles à Amsterdam et ils ont fait une danse<sup>216</sup> ». S'il est essentiel d'avoir des filles pour danser, leur présence ailleurs ne semblera pas nécessaire au bonheur de Melançon.

<sup>212</sup> L'appendice A illustre bien cette diminution.

<sup>213</sup> APM26/S1/D24, LM à LeM, 22 octobre 1945.

<sup>214</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 8 avril 1945.

<sup>215</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 18 juillet 1945.

<sup>216</sup> APM26/S1/D23, LM à LeM, 13 août 1945.

Il sera d'ailleurs catégorique dans sa désapprobation des unions entre Canadiens français et Anglaises. Dès son arrivée en Angleterre, il s'efforcera de démontrer qu'il n'a pas beaucoup de considération pour ces femmes. Il écrira que « je ne peux pas croire que nos canadiens marient des anglaises de par ici. [...] Et dire qu'on a de si belles canadiennes. J'en ai pas encore vu une qu'est habillée pour avoir du bon sens. À part de cela celles qui n'ont pas de grand'dents tu peux les compter sur tes doigts.<sup>217</sup> » Il réitérera ce point deux mois plus tard, écrivant que « je ne peux pas croire que Jolivet va marier une fille de par ici. Moi, il n'y a pas d'or pour m'en faire marier une.<sup>218</sup> » On apprend d'ailleurs dans cette même lettre que l'aumônier du régiment voit lui aussi d'un très mauvais œil la fraternisation entre les soldats et les Anglaises<sup>219</sup>. Ces femmes, majoritairement protestantes, sont donc peu recommandables.

Bref, règle générale, la simple présence de femmes sur la piste de danse suffira à Melançon et c'est ce qu'il se contentera d'en dire. Néanmoins, une fois en Europe, il se mettra à passer des périodes plus longues à côtoyer les mêmes filles. La première fois que cela se produira, il mettra des stratégies en œuvre afin de présenter la situation convenablement à sa famille. Il voudra démontrer la désirabilité et la vertu de ses conquêtes, sans ne jamais laisser entendre qu'il pourrait y voir plus d'agréables partenaires de danse, vraisemblablement afin de ne pas créer de malentendus sur la nature de ces relations. Il s'assurera également de ne jamais laisser entendre un attachement sincère, de l'amour ou des rapports sexuels avec ces femmes. Ces stratégies demeureront présentes lors de rencontres subséquentes<sup>220</sup>, nous utiliserons donc ce premier exemple, amplement décrit par Melançon<sup>221</sup>, afin de les illustrer.

<sup>217</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 21 février 1945.

<sup>218</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 13 mars 1945.

<sup>219</sup> « Je t'assure qu'ici au camp on a un bon Padre. C'est tout le portrait de St Gérard [...] Je t'assures qu'il n'est pas pour les gars qui marient les filles de par ici. » APM26/S1/D18, LM à LeM, 13 mars 1945.

<sup>220</sup> Melançon décrira fréquenter environ deux ou trois autres filles plus sérieusement, mais jamais durant plus d'une fin de semaine.

<sup>221</sup> Trois lettres décrivent cette première fin de semaine à Brighton, qui deviendra la destination de prédilection de Melançon par la suite. Un aérogramme le 20 février et deux le 21 février 1945. APM26/S1/D17, LM à LeM, 20 février; APM26/S1/D17, LM à LeM, 21 février 1945.

Ainsi, cette première jeune fille aura été rencontrée au *Sherry*, à Brighton, et aura retenu l'attention de Melançon, car « elle pouvait m'accôter dans le jitterbug.<sup>222</sup> » Outre son aptitude à la danse, Melançon tentera de démontrer la valeur de la jeune femme en soulignant son fervent catholicisme, ses vêtements à la mode, ses bonnes manières, l'apparente aisance de sa famille et la propreté de leur maison<sup>223</sup>. Il tentera toutefois par la suite de mettre de l'avant comment son ami<sup>224</sup> et lui auront pour ainsi dire été contraint de rester avec la jeune femme et sa sœur. La description de la fin de semaine ressemblera donc à ceci : « on est allé les reconduire et il a fallu entrer<sup>225</sup> », « le lendemain matin il a fallu aller les chercher pour les amener à la messe de dix heures avec elles car elles étaient catholiques<sup>226</sup> », « il a fallu prendre le thé avant de dîner<sup>227</sup> » et « il a fallu retourner souper encore chez les filles. On voulait pas car il fallait prendre notre train.<sup>228</sup> » En terminant, il dira avoir malgré tout adoré son voyage, car « j'ai mangé et j'ai dansé à mon goût<sup>229</sup> », dans les deux cas, la présence de la jeune fille aura été plutôt accessoire. Toute la famille, le père, la mère et les deux sœurs, iront reconduire Melançon et son compagnon de voyage à la gare et « tu comprends qu'on a eu des invitations pour y retourner<sup>230</sup> ». Pourtant, il ne sera plus jamais question de cette femme, malgré les nombreux retours de Melançon sur la piste de danse du *Sherry*<sup>231</sup>. Ainsi, même s'il finit par passer beaucoup de temps avec cette femme, elle ne représentera dans les lettres rien de plus qu'une partenaire de danse parmi d'autres pour Melançon.

---

<sup>222</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 20 février 1945.

<sup>223</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 21 février 1945.

<sup>224</sup> Le compagnon de voyage n'est jamais nommé. Il s'agit possiblement des sergents Delorme ou Farley avec qui Melançon passe la plupart de ses congés.

<sup>225</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 20 février 1945.

<sup>226</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 20 février 1945.

<sup>227</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 21 février 1945.

<sup>228</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 21 février 1945.

<sup>229</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 21 février 1945.

<sup>230</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 21 février 1945.

<sup>231</sup> C'est un peu moins d'un mois plus tard que Melançon gagnera le concours de *jitterbug* dont nous avons déjà parlé.

Dans sa description de ses relations avec les femmes, l'attitude de Melançon aura finalement peu changé depuis le Canada. Le *Sherry* et les cabarets d'Utrecht auront remplacé le *Pygmy*, mais les filles seront toujours des accessoires permettant à Melançon de présenter une masculinité tout aussi désirable que respectable, quoique la vérité puisse ici être bien éloignée de la version présentée. D'autant plus que le concubinage entre les soldats canadiens et les jeunes femmes néerlandaise que Melançon n'évoquera jamais sera une source majeure de tensions durant l'occupation<sup>232</sup>.

#### b) *Les compagnons et la masculinité*

Si les femmes ont peu d'importance pour Melançon, dès les premières lettres envoyées d'Angleterre, il laissera entendre toute celle qu'auront les amitiés. Déjà sur le bateau, la présence de ses amis, les sergents Farley et Delorme, l'aura guidé dans sa décision de rejoindre l'armée volontaire et il parlera du trio comme d'un ensemble monolithique. Il écrira que « Delorme, Farley et moi on y a pensé une fois embarqué sur le bateau et après y avoir bien réfléchi, on a signé trois jours après avoir été embarqué.<sup>233</sup> » C'est aussi avec eux qu'il élaborera le plan d'être nommé sergent instructeur, d'abord pour ne pas aller au front, mais aussi afin de rester ensemble au camp d'instruction de l'infanterie<sup>234</sup>.

<sup>232</sup> Par comparaison, il mentionnera souvent les problèmes qu'il perçoit dans le concubinage entre les Canadiens français et les Anglaises. En plus du concubinage, Keshen parlera des problèmes répandus que seront la prostitution, les viols et la propagation de maladies vénériennes dans les rangs de l'armée canadienne d'occupation. Jeffrey A. Keshen, *op.cit.*, p.264.

<sup>233</sup> Rappelons aussi que ces trois amis feront partis de la maigre douzaine de Fusiliers ayant volontairement rejoint les rangs de l'armée active durant la traversée. Michel Litalien, *Les Fusiliers de Sherbrooke...*, *op.cit.*, p.356. APM26/S1/D16, LM à LeM, 9 février 1945.

<sup>234</sup> « On est après s'arranger pour rester sur le "staff" dans le camp où l'on est actuellement comme sergent instructeur. [...] Et ça serait bon pour trois mois sans déménager [...] Tu comprends que cela ferait notre affaire », APM26/S1/D17, LM à LeM, 15 février 1945.

Arrivés dans un environnement inconnu, il n'est pas surprenant que « les trois seuls sergents des la cie. de Supp. qui ont traversés<sup>235</sup> » aient tissé des liens si étroits. Ils passeront leurs congés ensemble et prendront l'habitude de se partager les paquets qu'ils recevront de leur famille afin de se faire des festins dans la chambre qu'ils partageront. « On se suit toujours comme trois frères<sup>236</sup> », écrira Melançon. Sa sœur prendra la peine de se renseigner sur Farley, comme elle l'avait fait un an plus tôt pour Delorme, démontrant encore une fois l'importance de ces hommes dans la vie de son frère qui lui enverra d'ailleurs une photo de ses compagnons<sup>237</sup>.

Bien que le trio soit uni, il semble aussi que Melançon ait entretenu une relation plus étroite avec Delorme qu'il suit depuis déjà plus d'un an. Les deux amis iront par exemple visiter le frère hospitalisé de Delorme<sup>238</sup> et, forcés de camper dehors, se feront « un lit ensemble [...] et on a aussi bien dormi que dans notre hutte.<sup>239</sup> » Cette dernière anecdote étonne, bien que ce ne soit pas la première fois que l'absence de complexe de Melançon dans la démonstration de son affection pour Delorme soit observée. Finalement, lorsque Melançon sera séparé de ses compagnons<sup>240</sup>, il mentionnera exclusivement vouloir être réuni avec Delorme<sup>241</sup>. Cette proximité n'est pas sans rappeler les mariages d'hommes, ces unions non-officielles entre soldats dont parlait

<sup>235</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 30 janvier 1945.

<sup>236</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 20 janvier 1945.

<sup>237</sup> « Dans ta lettre, tu me demandes si Farley est garçon. Oui, et il est de mon âge », APM26/S1/D16, LM à LeM, 5 mars 1945; « aujourd'hui, je t'envoie trois portraits dans une enveloppe par malle ordinaire [...] et l'autre c'est Delorme et Farley qui se sont fait posé au Trafalgar Square à Londres », APM26/S1/D18, LM à LeM, 11 mars 1945.

<sup>238</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 21 janvier 1945.

<sup>239</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 12 avril 1945.

<sup>240</sup> « Quand on dit que j'aie perdu mes deux copains Delorme est entré à l'hôpital vendredi passé et Farley est entré ce matin », APM26/S1/D20, LM à LeM, 15 mai 1945.

<sup>241</sup> « Mais ce qui va arriver c'est que je vais être séparé de Delorme, c'est vrai que je commence à être habitué, car depuis que je suis dans l'armée je passe mon temps à me faire séparer de mes copains », APM26/S1/D20, LM à LeM, 18 mai 1945; « une autre chose qui fait mon affaire à partir plus tard c'est que Delorme va avoir le temps de revenir de l'hôpital car je l'attends ces jours-ci et on court la chance de rester encore ensemble », APM26/S1/D21, LM à LeM, 3 juillet 1945 et « hier, j'ai eu une lettre de Delorme et il est encore en Angleterre, j'aimerais bien cela s'il viendrait me rejoindre », APM26/S1/D22, LM à LeM, 31 juillet 1945.

Paul Jackson et qui sous-entendait une intense intimité émotionnelle et psychologique provoquée par les conditions militaires<sup>242</sup>.

Durant l'occupation des Pays-Bas, Melançon semblera bien s'entendre avec le groupe de sergents de sa compagnie, mais ne tissera pas de liens privilégiés avec eux. Il utilisera généralement un « on » impersonnel pour parler du groupe avec qui il passera ses « journées à jouer au "crib"<sup>243</sup> », excepté pour un certain sergent Fournier qu'il décrira comme « mon chum que j'ai ici<sup>244</sup> » et avec qui il fera un voyage à Bruxelles, mais avec qui il ne semblera jamais développer de liens très intimes.

De retour en Angleterre, il ne perdra pas de temps pour retrouver Farley et Delorme. « J'en profite pour passer mes derniers temps en Angleterre avec eux et je t'assure qu'ils envient mon sort de me voir partir pour le Canada<sup>245</sup> », écrira-t-il. Par la suite, presque tous ses congés du camp de rapatriement seront passés avec Delorme. Il y verra une alternative économiquement avantageuse, mais expliquera aussi qu'il a « autant de plaisir qu'à Londres.<sup>246</sup> »

Cette relation étroite n'embarrasse pas Melançon qui ressent par ailleurs peu le besoin de démontrer sa masculinité à sa sœur. Nous avons déjà parlé de l'aspect homosocial de la masculinité lorsque nous avons observé l'embarras dans lequel il s'était retrouvé alors que son grand frère avait moqué sa moustache<sup>247</sup>. Or, vers la fin de son expérience européenne, Melançon mentionnera que « j'ai coupé ma moustache, ça fait déjà quinze jours de cela. À présent que j'ai une couple de cheveux blancs, je n'ai pas besoin de ma

---

<sup>242</sup> « The development of male marriages among prisoners of war and many others who served in the Canadian forces suggests that intimate and psychological bonds were not restricted to homosexual relationships. » Paul Jackson, *One of the Boys : Homosexuality in the Military During World War II*, Montreal, McGill's-Queen's University Press, 2004, p. 264.

<sup>243</sup> APM26/S1/D24, LM à LeM, 3 octobre 1945.

<sup>244</sup> APM26/S1/D24, LM à LeM, 16 octobre 1945.

<sup>245</sup> APM26/S1/D25, LM à LeM, 21 novembre 1945.

<sup>246</sup> APM26/S1/D25, LM à LeM, 9 décembre 1945.

<sup>247</sup> Michael Kimmel, *Manhood in America: A Cultural History*, New York, The Free Press, 1996, p. 26.

moustache pour me vieillir<sup>248</sup> », confirmant le lien qu'il voyait entre sa moustache et sa virilité et expliquant un peu mieux pourquoi les moqueries de son frère l'avaient tant troublé.

Si Melançon avait attaqué la masculinité de ses ennemis, la « gang des mouchoirs » alors qu'il était au Canada, de telles injures ne seront plus observables dans les aérogrammes d'Europe. Sa masculinité hétérosexuelle sera construite par opposition à la féminité de ses partenaires de danse et par ses relations étroites avec ses « chums », surtout Delorme. Melançon voudra présenter ses conquêtes sous un bon jour, mais ne ressentira pas le besoin de démontrer un désir plus profond que celui de danser avec elles, au contraire. Il ne ressentira pas non plus le besoin d'amoindrir l'intimité qu'il partagera avec Delorme et, dans une moindre mesure, Farley et Fournier. Par opposition à plusieurs soldats, Melançon ne tentera en aucun cas de renforcer sa masculinité par la description de son courage militaire, de ses conquêtes sexuelles ou son désir de fonder une famille au retour<sup>249</sup>. Pour contourner ces écueils, il tentera de convaincre de son appartenance à l'archétype du rebelle militaire et du charmeur des pistes de danses.

### 3.3.3 Le voyage, la séparation et la migration

Une fois en Europe, Melançon aura beaucoup à dire des voyages qu'il fait et de ce qu'il y voit. Alors que les autres sujets seront presque tous traités plus superficiellement, le tourisme sera proportionnellement vu en plus de détails que lorsqu'il parcourait le Canada d'est en ouest. Il est compréhensible que les destinations plus exotiques aient amené Melançon à s'étendre longuement sur le sujet, bien que dans le contexte des

---

<sup>248</sup> APM26/S1/D24, LM à LeM, 9 octobre 1945.

<sup>249</sup> Au contraire, il annoncera franchement son désir de revenir s'installer dans « chambre bleu de la "pension Melançon" », APM26/S1/D24, LM à LeM, 27 octobre 1945. Michael Kimmel, *op.cit.*, p.161.

aérogrammes, cela détonne indéniablement de tout le reste<sup>250</sup>. Toujours est-il que cette attention aux détails lorsqu'il est question de décrire les voyages qu'il fait démontre un intérêt sincère de profiter de l'expérience militaire pour voir du pays, désir que verbalisera d'ailleurs plusieurs fois Melançon<sup>251</sup>. Il en parlera même lors de son retour alors que, malgré son anticipation de la réunion avec sa famille, il espèrera une escale à New York, car « ça me ferait une place de plus à voir.<sup>252</sup> »

Son statut de soldat lui confèrera aussi certains avantages qui peuvent avoir été une source de motivation pour Melançon. Les soldats semblent en effet bénéficier d'incitatifs non négligeables à sortir des camps et à voir du pays. Ils obtiendront certains rabais<sup>253</sup>, auront des moyens de transports gratuits mis à leur disposition<sup>254</sup> et les YMCA et autres organismes charitables sembleront dévoués à rendre leur expérience de touriste aussi agréable que possible, que ce soit en fournissant des cartes et des conseils<sup>255</sup> ou en organisant des activités et des visites guidées<sup>256</sup>. Melançon sera

<sup>250</sup> Il enverra par exemple quatre aérogrammes pour parler de sa première fin de semaine à Londres, dont trois entièrement dédié à ce sujet. Le 23, 25, 26 et 29 avril 1945. APM26/S1/D19, LM à LeM, 23 avril 1945; APM26/S1/D19, LM à LeM, 25 avril 1945; APM26/S1/D19, LM à LeM, 26 avril 1945; APM26/S1/D19, LM à LeM, 29 avril 1945.

<sup>251</sup> « J'ai bien peur d'aller me ramasser en Allemagne. Mais il faut tout dire tant qu'à rester quand même en Angleterre, ou d'aller au Japon, j'aimerais autant aller faire de l'occupation et de visiter tout l'Europe », APM26/S1/D20, LM à LeM, 18 mai 1945. « Tant qu'à savoir que je resterais encore une couple d'année dans cette Angleterre maudite ou bien qu'ils m'enverraient au Japon, je demanderais tout de suite d'aller faire de l'occupation en même temps je visiterais tout le restant de l'Europe », APM26/S1/D25, LM à LeM, 21 mai 1945. « Ça ne me ferait rien d'aller faire de l'occupation d'abord qu'il ne me garderait pas trop longtemps. Juste le temps pour visiter les pays à présent que j'aie vue l'Angleterre et retourner au Canada pour les fêtes. Là je pourrais dire que mon désir est accompli », APM26/S1/D21, LM à LeM, 11 juin 1945.

<sup>252</sup> APM26/S1/D25, LM à LeM, 4 décembre 1945.

<sup>253</sup> « C'est un hôtel pour les sergents et on avait le même confort qu'à l'hôtel Mt.Royal à Montréal et on a mangé comme des princes et ça nous a pas coûté un sou pour rester là. C'est le gouvernement qui paye pour ses "défenseurs" », APM26/S1/D24, LM à LeM, 10 septembre 1945.

<sup>254</sup> « À dix milles du camp il y a une ville qui s'appelle Worthing et tous les soirs il y a trois camions qui montent là pour les gars qui veulent y aller », APM26/S1/D18, LM à LeM, 8 avril 1945; « C'est comique car les soldats canadiens ne payent pas dans les petits chars », APM26/S1/D20, LM à LeM, 30 mai 1945.

<sup>255</sup> « J'avais une carte que le YMCA nous donne pour s'orienter dans la ville », APM26/S1/D19, LM à LeM, 25 avril 1945.

<sup>256</sup> « C'est un homme de la Canadian Legion et il fait deux tours par jour. On était une vingtaine de militaires avec lui », APM26/S1/D20, LM à LeM, 2 juin 1945.

conscient et reconnaissant de la chance qu'il a de voyager dans ce contexte<sup>257</sup>. Ces avantages démontrent aussi que les têtes dirigeantes de l'armée voyaient d'un bon œil le tourisme comme divertissement pour leurs soldats oisifs, au même titre que les danses dont nous avons déjà parlé.

Alors qu'il est au camp d'Amerongen, Melançon et son ami, le sergent Fournier, feront un voyage à Bruxelles. Ils feront appel au YMCA afin de leur présenter des jeunes filles respectables qui faciliteront la découverte de la capitale belge. Dans l'extrait suivant, nous pouvons voir certains des avantages à faire du tourisme en tant que soldat, plus spécifiquement l'appui des organisations charitables:

En arrivant, on est allé au YMCA et on a demandé de nous introduire chacune une fille de la haute société, car on voulait voir les belles places et on savait qu'on avait de l'argent et qu'on pouvait aller n'importe où sans s'embêter. Mon chum que j'ai ici, Sgt. Fournier, il est comme moi, il aime pas à se trainer dans les trous. Ça fait que la hôtesse du YMCA nous a dit, je vais vous introduire deux filles du docteur Moirneau mais elle nous a averti ce sont des filles qui aiment à être respecté et sont très dispendieuses car elles se tiennent dans les endroits les plus chics de Bruxelles. [...] Les deux belles filles à part de cela une de 22 et l'autre de 24. J'étais gêner de sortir avec eux autres tellement qu'elles étaient bien habillées et polies et c'est tellement beau de les entendre parler en français. On a soupé là et le soir on leur a dit qu'on voulait aller dans un beau club et tout de suite elles ont téléphoné pour se faire réserver une table à "L'Écu de France". La bouteille de Champagne était 25 \$. [...] Ç'a coûté cher, mais je peux dire que j'ai visité Bruxelles et partout où on allait, on était les seuls soldats.<sup>258</sup>

C'est la seule fois où Melançon décrira une telle pratique qui ne semble par ailleurs pas cadrer avec la déférence inhibée de ses rapports antérieurs avec les femmes qui croisent son chemin. Il est donc possible qu'il ait été influencé par le sergent Fournier, désireux de lui prouver une masculinité hétérosexuelle solide aux premiers moments

<sup>257</sup> « Je suis bien content de ma passe et je t'assure que je ne regrette pas mon voyage. Ça m'a coûté dix pounds (\$44.70). En civil, c'est un voyage qui m'aurait coûté des cents piastres », APM26/S1/D20, LM à LeM, 7 juin 1945.

<sup>258</sup> APM26/S1/D24, LM à LeM, 16 octobre 1945.

de leur amitié<sup>259</sup>. Quoi qu'il en soit, il appert que le YMCA ait été en mesure de répondre à leur demande sans problème, dénotant que, si la pratique détonne venant de Melançon, elle n'était pas anormale.

Même s'il profite et apprécie les avantages que lui confèrera son statut de soldat, Melançon démontrera un désir de se dissocier d'eux. Encore une fois, il veut signifier que son adhésion à l'armée canadienne active ne lui a pas fait oublier qu'il n'est pas comme les autres soldats, qu'il est encore et toujours un « zombie ». C'est aussi possiblement dans un désir de vivre une expérience de voyage authentique qu'il tente d'éviter la foule de soldats qui envahira les sites touristiques d'Europe entre la fin de la guerre et le rapatriement<sup>260</sup>. De Bruxelles, nous venons de le voir, il se réjouira que « partout où on allait, on était les seuls soldats.<sup>261</sup> » À l'opposé, il dira aussi que, même si les salles de danses sont magnifiques à Londres, « je t'assure qu'il y a des "Yankees" qui sont là, tellement qu'on saurait cru aux États-Unis. C'est le défaut qu'il y a à Londres, il y a trop de soldats<sup>262</sup>. » Ces voyages seront également une occasion de s'évader du monde militaire et, à Aberdeen, il renoncera aux chambres fournies par les « services clubs<sup>263</sup> », encore un autre incitatif à voyager, car « on aimait pas la place qu'on aurait été couché, ça ressemblait trop à l'armée.<sup>264</sup> »

Du conflit ethnolinguistique avec les Canadiens anglais, Melançon ne dira presque plus rien. Il commentera seulement l'ironie d'entendre plus « de français au radio qu'on en

<sup>259</sup> Nous avons déjà parlé de l'homosociabilité de la masculinité décrite par Michael Kimmel. Michael Kimmel, *op.cit.*, p. 26.

<sup>260</sup> La quête d'authenticité est récurrente dans les récits de voyage. Shelley Baranowski et Ellen Furlough, *Being Elsewhere: Tourism, Consumer Culture, and Identity in Modern Europe and North America*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2001, p. 3. Le désir de se distinguer des touristes de masses pour se définir comme un « authentique » voyageur est également récurrent. Patricia Jasen, *Wild Things : Nature, Culture, and Tourism in Ontario, 1790-1914*, Toronto/Buffalo, University of Toronto Press, 1995, p. 5.

<sup>261</sup> APM26/S1/D24, LM à LeM, 16 octobre 1945

<sup>262</sup> APM26/S1/D19, LM à LeM, 29 avril 1945.

<sup>263</sup> APM26/S1/D20, LM à LeM, 3 juin 1945.

<sup>264</sup> APM26/S1/D20, LM à LeM, 3 juin 1945.

avait dans l'ouest du pays<sup>265</sup> ». Il soulignera aussi son faible attachement à la Confédération mentionnant qu'il a « pris un bon de cinquante dollars. Ils m'ont achalé pour que j'en prenne un de cent piastres, mais j'ai trouvé que cinquante étaient assez. D'abord je leur ai dit que je ne prenais pas cela par patriotisme c'est seulement pour pas qu'il me reste d'argent dans mon livre de paye.<sup>266</sup> » Comme il l'avait fait pour justifier sa décision de signer actif, Melançon se dépeint ici comme un récalcitrant et comme un fin stratège utilisant les procédures institutionnelles à son propre avantage. Toutefois, de manière générale, l'opposition entre Canadiens anglais et français ne semblera plus le préoccuper. Les maux d'estomac qu'avait pu causer l'anglais ne seront plus mentionnés du tout. Outre son acceptation généralement plus docile des conditions de vie militaire, cette situation s'expliquera par la rencontre d'Autres qui sont perçus comme beaucoup plus différents par Melançon que ceux rencontrés jusqu'à maintenant et par la rencontre d'un Empire jusqu'alors abstrait. Les Canadiens anglais, les « fifis » de la « gang des mouchoirs » et les Amérindiens ne feront plus partie des archétypes par opposition desquels Melançon s'identifiera, mais il ne sera pas en reste.

En effet, dans le contexte transnational, le travail de définition identitaire s'articulera dans son opposition et sa ressemblance à une panoplie de représentations plus variées que jamais. Nous l'avons vu, Melançon ne voudra pas être perçu comme les autres soldats et ne voudra pas voyager comme eux. Il se représentera aussi fort différent des Anglais, représentants de l'Empire<sup>267</sup>.

Suite à la Première Guerre mondiale, les Canadiens anglais seront généralement plus enclins à se distancer de l'Empire, bien que le tourisme vers l'Angleterre demeure

---

<sup>265</sup> « Ça fait curieux, car on est en Angleterre et on a plus de français au radio qu'on en avait dans l'ouest du pays », APM26/S1/D17, LM à LeM, 15 février 1945.

<sup>266</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 12 avril 1945.

<sup>267</sup> L'impact du tourisme transnational et de la rencontre de l'Empire dans la définition identitaire a été observé par Cecilia Morgan : « transatlantic tourism helped hone and shape the subjectivity and understanding of middle-class English-speaking Canadians and the role that travel played in prompting them to examine how the relationship of gender, class, nation, and empire structured their worlds. » Cecilia Morgan, *op.cit.*, p. 359.

favorisé<sup>268</sup>. Pour Cecilia Morgan, cela se produit en parallèle avec le développement d'un nationalisme canadien, supplantant graduellement l'impérialisme<sup>269</sup>. Bien entendu, ce n'est pas le même nationalisme qui influera sur la disposition de Melançon face à l'Empire. Son attitude demeurera d'ailleurs assez semblable à celle qu'il avait mise de l'avant alors qu'il découvrait le Canada. C'est-à-dire qu'il semblera hésitant à démontrer de l'enthousiasme face à la découverte de l'Empire, possiblement parce qu'il le tient responsable de sa condition militaire et qu'il préfère donc le décrire négativement. Il expliquera par exemple avec détachement qu'« il commencerait à être temps que j'aie visiter cette ville là car ça fait trois mois que je suis par ici et je n'y ai pas encore allé. D'ordinaire je suis plus curieux que cela, surtout Londres la plus grosse ville du monde entier.<sup>270</sup> »

Par ailleurs, s'il avait insinué voyager par dépit alors qu'il était au Canada<sup>271</sup>, il se montrera plus motivé à visiter la Grande-Bretagne. Il profitera notamment d'un congé de neuf jours pour en visiter les plus grandes villes accompagné de Farley<sup>272</sup>. À travers ce voyage, il démontrera une bonne connaissance de l'histoire et des sites touristiques. Il supposera aussi que ces connaissances sont partagées par sa sœur, faisant régulièrement des références assez précises, spécifiant parfois qu'ils ont déjà étudié ces endroits « dans la géographie<sup>273</sup> ». Il s'efforcera toutefois d'entourer son intérêt à découvrir du pays de suffisamment de critiques pour qu'il soit clair pour sa famille qu'il n'apprécie pas franchement l'Empire.

---

<sup>268</sup> Par habitude, par connaissance de l'histoire et des sites historiques et pour des raisons techniques puisque les infrastructures de transport sont mieux développées entre membres, présents ou passés, de l'Empire. *Ibid.*, p. 8.

<sup>269</sup> *Ibid.*, p. 317.

<sup>270</sup> APM26/S1/D19, LM à LeM, 14 avril 1945.

<sup>271</sup> Nous avons parlé d'une attitude du « tant qu'à y être ».

<sup>272</sup> Ils visiteront Londres, Leeds, Édimbourg, Aberdeen, Glasgow, York et Liverpool.

<sup>273</sup> Parlant du Palais de Westminster, « tu dois t'en rappeler car elles sont posées dans la géographie quand on allait à l'école, à part de cela j'ai traversé le pont qui y a au côté et qui est aussi dans la géographie », APM26/S1/D19, LM à LeM, 29 avril 1945.

Ainsi, il parlera d'un « pays "sale" <sup>274</sup> » où « tout marche à l'envers du bon sens <sup>275</sup> » qu'il meure d'impatience de quitter <sup>276</sup>. Il dira aussi « qu'être civil et être obligé de vivre ici que je m'assommerais sur un poteau. <sup>277</sup> » Il tiendra un discours similaire à celui des Anglais, qui, selon lui, considèrent les Canadiens « pour des sauvages pas civilisés <sup>278</sup> ». Il observe donc les mêmes préjugés envers les Canadiens que Cecilia Morgan avait identifiés <sup>279</sup>, mais présente une réaction opposée à celle des touristes canadiens-anglais étudiés par cette dernière en écrivant que « pour moi [les Anglais] sont arriérés de cinquante ans <sup>280</sup> », renvoyant les attaques aux Anglais plutôt que de s'y soumettre en considérant les Anglais la quintessence du raffinement <sup>281</sup>.

Les Anglaises, « tellement sales qu'elles en ont des croûtes sur les joues <sup>282</sup> », se mériteront par ailleurs des critiques particulièrement sévères de Melançon <sup>283</sup>. Outre leur malpropreté et leur archaïsme, les Anglais et les Anglaises seront critiqués pour leur tempérament froid. « Ils ne montrent pas leur joie en faisant du tapage et menant du train. Mais nous, les soldats canadiens et américains, ça chantés et ça célébrés <sup>284</sup> » dira-t-il. Il se représente ainsi plus semblable aux autres soldats d'Amérique du Nord qu'aux Anglais <sup>285</sup>.

<sup>274</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 9 février 1945.

<sup>275</sup> APM26/S1/D17, LM à LeM, 6 mars 1945.

<sup>276</sup> « J'aime autant m'éloigner et sortir de ce maudit pays », APM26/S1/D21, LM à LeM, 2 juillet 1945.

<sup>277</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 21 janvier 1945.

<sup>278</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 19 janvier 1945.

<sup>279</sup> Cecilia Morgan, *op.cit.*, p. 122.

<sup>280</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 19 janvier 1945.

<sup>281</sup> Cecilia Morgan, *op.cit.*, p. 10.

<sup>282</sup> APM26/S1/D16, LM à LeM, 21 janvier 1945.

<sup>283</sup> Cecilia Morgan a aussi soulevé l'aspect genre des critiques du peuple britannique chez les touristes canadiens et la dureté du jugement réservé aux femmes, notamment celles de Londres dans les années 1920. Cecilia Morgan, *op.cit.*, p. 336.

<sup>284</sup> APM26/S1/D20, LM à LeM, 15 mai 1945.

<sup>285</sup> La nord-américanité des Québécois est également évoqué par Beauregard, Munn et Richard comme étant une cause du faible désir des Canadiens français de s'engager dans la guerre. Claude Beauregard, Edwidge Munn et Béatrice Richard, « Introduction : Portrait d'une division », Wilfrid Sanders, *Jack et Jacques : L'opinion publique au Canada pendant la Deuxième Guerre mondiale*, Montréal, Comeau et Nadeau Éditeurs, 1997, p.11.

Les Écossais, quant à eux, s'attireront des louanges puisqu'ils « haïssent autant les Anglais qu'on peut les haïr.<sup>286</sup> » Encore une fois, Melançon présentera une attitude complètement opposée à celle des Canadiens anglais étudiés par Cecilia Morgan pour qui l'anti-impérialisme écossais était plutôt vu d'un mauvais œil<sup>287</sup>. Melançon reviendra aussi sur l'attitude austère des Anglais, expliquant que « c'est pas croyable de voir la différence de mentalité entre les Écossais et les Anglais. [...] Les Écossais sont cent fois plus affables que les Anglais.<sup>288</sup> » Bref, c'est clairement par leur opposition aux Anglais que Melançon appréciera les Écossais et choisira donc de s'identifier à eux.

S'il hésite à démontrer de l'intérêt à découvrir la Grande-Bretagne, il démontrera beaucoup plus d'enthousiasme à visiter l'Europe continentale, expliquant que :

Je ne m'en cache pas de dire j'ai hâte de partir d'ici à présent qu'il n'y a plus de danger et je vais pouvoir visiter où la guerre a eu lieu et j'aimerais tant cela aller à Paris avant de retourner au Canada. [...] J'aime autant m'éloigner et sortir de ce maudit pays.<sup>289</sup>

Quelques jours plus tard, il réitérera son intérêt à voir la capitale française<sup>290</sup> et, bien qu'il n'y parviendra jamais<sup>291</sup>, cela tend à démontrer un sentiment de filiation plus grand pour la France que pour l'Angleterre. En évoquant ainsi ses intérêts touristiques, Melançon réaffirme son identité canadienne-française anti-impérialiste<sup>292</sup>. Finalement, la découverte de l'Europe continentale se révélera significative pour lui, car il y verra

<sup>286</sup> APM26/S1/D20, LM à LeM, 30 mai 1945.

<sup>287</sup> Cecilia Morgan, *op.cit.*, p. 334.

<sup>288</sup> APM26/S1/D20, LM à LeM, 30 mai 1945.

<sup>289</sup> APM26/S1/D21, LM à LeM, 2 juillet 1945.

<sup>290</sup> APM26/S1/D21, LM à LeM, 8 juillet 1945.

<sup>291</sup> Il mentionnera, deux mois plus tard, que « j'ai bien peur que je ne pourrai pas aller à Paris car ils en envoient seulement que un de temps en temps et il y en a beaucoup à passer avant moi », APM26/S1/D24, LM à LeM, 3 septembre 1945.

<sup>292</sup> Michael Berkowitz soulignait d'ailleurs la pensée de Pierre Bourdieu concernant les liens entre le choix des destinations touristiques et la réaffirmation d'une « class-based, ethnic, and even generational identities ». Michael Berkowitz, « A "New Deal" for Leisure : Making Mass Tourism during the Great Depression », dans Shelley Baranowski et Ellen Furlough, *op.cit.*, p. 206.

une consolation à la migration forcée, déclarant que « c'est ce que j'avais désiré en traversant et ça se réalise<sup>293</sup>. »

Dès son arrivée sur le continent, Melançon estimera grandement les Hollandais et compatira avec eux. Contrairement aux Écossais, appréciés pour leur opposition aux Anglais, cette empathie semblera provenir d'une identification au peuple néerlandais qui s'articulera autour de deux points centraux : leur propreté et leur catholicisme. Ainsi, dès son arrivée en Hollande, Melançon se réjouira de voir que « le monde sont tellement propre et ont tellement de bon sens qu'ils ont l'air bien arrangé. Les maisons sont tellement propres qu'on pourrait manger sur le trottoir. Par ici, ils lavent tout les jours<sup>294</sup>. » Deux jours plus tard, il dira que « c'est toute beauté de voir comment le monde est propre et travaillant. C'est exactement le même genre de vie que la province de Québec<sup>295</sup> », explicitant son identification au peuple hollandais et sa grande appréciation de leur propreté<sup>296</sup>. Il dira même que « les enfants me font tellement pitié et sont tellement nettes que je leur donne [mes rations] au lieu de le manger.<sup>297</sup> » Il tiendra des propos similaires concernant leur catholicisme, écrivant que « le peuple Hollandais fait réellement pitié. Ça me prendrait 20 lettres comme celle-ci pour te raconter leur misère. [...] C'est de valeur car tout le monde est catholiques et il y a beaucoup d'églises et de couvent.<sup>298</sup> »

Outre le sentiment d'identification qu'il procurera, ce catholicisme influencera son expérience touristique<sup>299</sup>. Non seulement choisira-t-il de visiter de nombreux sites

<sup>293</sup> APM26/S1/D21, LM à LeM, 8 juillet 1945.

<sup>294</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 14 juillet 1945.

<sup>295</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 16 juillet 1945.

<sup>296</sup> Cecilia Morgan avait également noté l'importance que semblait revêtir la propreté dans les récits de voyage sur la Hollande. Cecilia Morgan, *op.cit.*, p. 345.

<sup>297</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, 16 juillet 1945.

<sup>298</sup> APM26/S1/D22, LM à LeM, LM à Albert Forest, 18 juillet 1945.

<sup>299</sup> Au même titre que le protestantisme de la majorité des Canadiens anglais étudiés par Morgan avait aussi fortement influencé leur expérience touristique et le choix de leurs destinations. Cecilia Morgan, *op.cit.*, p. 165.

religieux, catholiques et autre<sup>300</sup>, il trouvera aussi important de noter et de décrire les services religieux auquel il assiste<sup>301</sup>. Comme nous l'avions soulevé concernant l'entraînement au Canada, cet étalage de son assiduité religieuse relève sans doute en partie d'un désir de rassurer sa famille d'une piété inébranlable.

En somme, à travers la propreté et le catholicisme, nous voyons comment, ou pourquoi, Melançon s'est senti uni au destin des Hollandais et ému par leurs souffrances. Nous voyons aussi combien la religion influencera son expérience touristique. S'il avait déjà démontré la place importante de la propreté dans son appréciation de certains villages canadiens, par ses commentaires sur l'hygiène hollandaise, il nous laissera aussi voir la gravité de ses attaques à celle, déficiente, des Anglais. De la même manière, son appréciation des Écossais passera par leur anti-impérialisme et leur joie de vivre auxquels il s'identifie beaucoup. Il n'est par ailleurs pas surprenant que Melançon ait éprouvé de l'antipathie pour les Anglais qui, en plus d'être représentants de l'Empire, seront perçus comme malpropres et froids. Ainsi, en soulignant les qualités qu'il estime des Hollandais et des Écossais il définira qui il croit être. À l'opposé, les Anglais lui serviront à représenter ce qu'il n'est pas. Les stéréotypes que Melançon décrira dans sa correspondance l'aideront à se définir lui-même<sup>302</sup>.

---

<sup>300</sup> Lorsqu'il visite des établissements protestants, il tentera souvent de les lier au catholicisme ou de les comparer, par exemple, parlant de l'Abbaye de Westminster il dira « c'est une église protestante, mais je crois que c'était catholique avant la formation de l'Église d'Angleterre », APM26/S1/D19, LM à LeM, 29 avril 1945.

<sup>301</sup> Lors du même voyage, il visitera la cathédrale de Westminster dont il dira que « c'est surprenant de voir tout le monde de catholique qu'il y a en Angleterre car l'église était bien pleine pour la messe et il y a des messes toutes les demie heures. Il y a beaucoup de soldats américains qui sont catholiques », *Ibid.* Plus tard, il expliquera qu'« il y a une différence dans les messe où nous autres on est debout, par ici ils sont assis et d'autres parties où on est assis et bien eux autres ils sont à genoux ou debout. Jusqu'au chemin de la croix qui marche en sens contraire de nous autre car au lieu de commencer à gauche de l'Église et bien, il commence à droite et fini à gauche », APM26/S1/D20, LM à LeM, 3 juin 1945.

<sup>302</sup> Lofgren parlait aussi de l'utilité des stéréotypes dans l'autodéfinition et leur cristallisation dans l'ère du tourisme de masse naissant et du développement parallèle des infrastructures promotionnelles. Orvar Löfgren, « Know your country : A Comparative Perspective on Tourism And Nation Building in Sweden », dans Shelley Baranowski et Ellen Furlough, *op.cit.*, p. 152.

Ce même jeu d'identification sera à l'œuvre dans les observations que Melançon fera des nombreux endroits qu'il visitera. Comme il l'avait fait au Canada, son association à la modernité passera autant par une appréciation de ce qui est moderne que par une dissociation de ce qui ne l'est pas. Ainsi, il sera fasciné par les « petits chars<sup>303</sup> » de Londres et passera plus d'une lettre à en expliquer le fonctionnement à sa sœur<sup>304</sup>. Il annoncera même que « c'est tellement un beau système de tramways que je trouve que c'est cela qui est le plus beau à voir dans Londres.<sup>305</sup> » Plus tard, il fera l'éloge d'Utrecht, écrivant que « c'est une belle petite ville et moderne comme j'en ai jamais vu<sup>306</sup> » et que « c'est pareil comme des images qu'on voit des fois et ils disent que ça sera le modèle des buildings dans cinquante [ans] et là on les voit réel.<sup>307</sup> » À l'opposé, il portera un regard amusé sur les « anciennetés<sup>308</sup> » européennes. Il dira par exemple de l'Île de Marken<sup>309</sup> que « c'est une vraie comédie de voir cela<sup>310</sup> », « sur cette île-là, les gens ont complètement gardé les anciennes coutumes et portent le costume. C'est comme une tribu.<sup>311</sup> » Là où l'exotisme des peuples amérindiens avait servi à exprimer une modernité par opposition, ce seront la multitude de sites historiques et les pratiques ancestrales qui rempliront ce rôle en Europe.

La nouveauté de ce qu'il découvre à travers la Grande-Bretagne et l'Europe le forcera à faire des descriptions plus élaborées. Néanmoins, afin d'économiser dans l'espace restreint des aérogrammes, de connecter avec sa famille et de s'éviter des prouesses littéraires qu'il ne maîtrise probablement pas, il continuera le plus souvent d'utiliser un vocabulaire référentiel. Sa description d'Utrecht démontre bien cette ambivalence.

<sup>303</sup> C'est ainsi qu'il appelle les métros. APM26/S1/D19, LM à LeM, 25 avril 1945.

<sup>304</sup> Il parlera en détails du fonctionnement du système de métro de Londres à travers les trois lettres écrites suite à sa première visite de la ville. 23 avril 1945, 25 avril 1945, 26 avril 1945.

<sup>305</sup> APM26/S1/D19, LM à LeM, 25 avril 1945.

<sup>306</sup> APM26/S1/D23, LM à LeM, 2 août 1945.

<sup>307</sup> APM26/S1/D23, LM à LeM, 2 août 1945.

<sup>308</sup> APM26/S1/D23, LM à LeM, 10 août 1945.

<sup>309</sup> C'est la seule chose sur laquelle il s'attardera dans sa description de son voyage à Amsterdam, indicateur d'une certaine fascination pour l'exotisme de la communauté.

<sup>310</sup> APM26/S1/D23, LM à LeM, 10 août 1945.

<sup>311</sup> APM26/S1/D23, LM à LeM, 10 août 1945.

Comme avant, la ville sera décrite comme étant « trois fois moins gros que Montréal<sup>312</sup> » et il y verra « deux grosses buildings aussi grosses que chez Eaton<sup>313</sup> », mais il s'hasardera à les décrire notant qu'à la différence d'Eaton, « la bâtisse est quasiment toute en verre, elles ont huit étages de haut et ce sont des magasins et le peut de stock qu'ils ont est placé avec goût.<sup>314</sup> » Même de l'autre côté de l'océan, malgré certains efforts, les références montréalaises seront la base de la plusieurs de ses descriptions<sup>315</sup>.

Bien qu'il manifeste un intérêt plus grand pour le tourisme et plus d'ouverture face à l'expérience migratoire, Melançon n'en sera pas moins éprouvé par les angoisses que provoquera la séparation, bien au contraire. Comme nous l'avons vu, il cachera par exemple assez mal l'angoisse et l'euphorie presque inquiétante qui seront associées à l'absence et à l'arrivée des lettres. Afin de calmer ces angoisses, il continuera à user des mêmes stratégies que lorsqu'il traversait la Canada d'est en ouest. Il réussira à négocier avec adresse la fréquence des lettres et diminuera régulièrement les attentes de sa famille quant à son retour. Il tentera aussi de se faire optimiste annonçant par exemple que « malgré que le temps est long ça passe encore assez vite.<sup>316</sup> »

Finalement, il s'efforcera de se situer dans l'espace et dans le temps par rapport à ses destinataires afin de créer un sentiment de proximité, comme il l'avait fait durant l'entraînement au Canada et comme Gerber l'a souvent observé dans les écrits

<sup>312</sup> APM26/S1/D23, LM à LeM, 2 aout 1945.

<sup>313</sup> APM26/S1/D23, LM à LeM, 2 aout 1945.

<sup>314</sup> APM26/S1/D23, LM à LeM, 2 aout 1945.

<sup>315</sup> La gare London Victoria sera « dix fois plus gros que la gare Windsor », APM26/S1/D19, LM à LeM, 23 avril 1945; le château de Buckingham le décevra tant il se croira « en face de l'hôtel de ville de Montréal », APM26/S1/D19, LM à LeM, 25 avril 1945; l'Abbaye de Westminster « ressemble beaucoup à l'église Notre-Dame », APM26/S1/D19, LM à LeM, 29 avril 1945; Aberdeen sera une ville « quasiment aussi grosse que Montréal et toute les maisons sont en pierres de granit grisses », APM26/S1/D20, LM à LeM, 3 juin 1945; l'hôtel des sergents d'Amsterdam offrira « le même confort qu'à l'hotel Mt.Royal à Montréal », APM26/S1/D24, LM à LeM, 10 septembre 1945; La Haye sera « la première ville que je vois dans toute l'Europe qui ressemble tant à Montréal », APM26/S1/D24, LM à LeM, 9 octobre 1945, etc.

<sup>316</sup> APM26/S1/D18, LM à LeM, 23 mars 1945.

migratoires<sup>317</sup>. Outre les moments plus difficiles rencontrés à son arrivée en Angleterre<sup>318</sup>, qui détonnent d'ailleurs en bien d'autres points du récit que Melançon fait généralement de son expérience, il utilisera ces mises en situation afin de présenter les quelques comforts qu'il rencontre et de rassurer sa famille, particulièrement sa mère. Il explicitera même ce désir peignant un portrait charmant et détaillé d'un lieu d'écriture<sup>319</sup> puis expliquant que « quand je suis bien installé comme cela j'aime cela vous le dire car il me semble que maman est moins inquiète quand elle sait que je n'aie pas de misère.<sup>320</sup> » Il notera également le décalage horaire, s'imaginant souvent ce que sa famille peut être en train de faire pendant qu'il écrit<sup>321</sup>. Dans les deux cas, qu'il se situe dans l'espace ou dans le temps, l'objectif est d'imaginer et de définir un lieu commun à travers la correspondance.

Ces stratégies pour affronter l'éloignement expliquent sans doute en partie la résignation que Melançon présentera dans les derniers mois de son exil militaire. Il annoncera avec détachement à son frère qu'« ils ont bien raison de dire: moins on en fait, moins on veut en faire. On passe nos journées à jouer au "crib et on joue tellement avec ambition qu'on oublie tous d'écrire.<sup>322</sup> » Pourtant, dans les derniers jours de son éprouvante expérience militaire, il fera tomber les armures construites dans l'exil et

<sup>317</sup> David A. Gerber, *op.cit.*, p. 125.

<sup>318</sup> Il décrira alors son état au moment d'écrire pour présenter les difficultés de la vie en Angleterre, le froid et l'humidité : « j'aimerais à ce que tu vois comment je suis installé pour t'écrire. Je suis dans le mess, assis dans un semblant de chaise "maurice" et j'ai les deux pieds accotés sur la fournaise pour venir à bout de me réchauffer et j'ai les pieds gelés quand même », APM26/S1/D16, LM à LeM, 22 janvier 1945.

<sup>319</sup> « Actuellement pour écrire je suis installé sur une petite table et une chaise style Louis XIV et je suis devant le "béwindow" tout en vitre avec des beaux rideaux avec de la grand frange », APM26/S1/D23, LM à LeM, 23 août 1945.

<sup>320</sup> APM26/S1/D23, LM à LeM, 28 août 1945

<sup>321</sup> « On a cinq heures de différence avec Montréal ici, ça fait qu'à cinq heures le soir quand on va souper je pense à vous autres qui est midi et que peut-être vous êtes après manger un bon steak », APM26/S1/D16, LM à LeM, 22 janvier 1945; « actuellement j'ai neuf heures du soir et vous autres vous avez quatre heures de l'après-midi. J'aimerais donc cela être à la maison pour être à la vieille de souper. Misère! », APM26/S1/D16, LM à LeM, 5 février 1945; « à minuit hier au soir, on a avancé une heure, ça fait que on se trouve à avoir six heures de différence avec Montréal », APM26/S1/D19, LM à LeM, 21 avril 1945.

<sup>322</sup> APM26/S1/D24, LM à Léon Melançon, 28 septembre 1945.

laissera paraître tout l'attachement et la joie de retrouver enfin sa famille et écrira que « j'ai tellement hâte d'arriver à la maison que je file pareil comme quand on restait à St-Paul et qu'on venait se promener à Montréal. Malgré que je ne connais pas la date, je compte les heures quand même<sup>323</sup>. » L'exil touchait à sa fin.

---

<sup>323</sup> APM26/S1/D25, LM à LeM, 12 décembre 1945.

## CONCLUSION

Comment un soldat qui fuit la guerre tout en se portant volontaire justifie-t-il ses choix? Comment ce jeune homme du quartier d'Hochelaga s'adapte-t-il à la migration pancanadienne puis transatlantique auxquelles il est contraint? Comment décrit-il le monde qu'il découvre? Comment un petit frère gère-t-il la relation de pouvoir avec sa sœur plus âgée? À travers le récit qu'il choisit de transmettre à sa famille, nous avons cherché à saisir comment Laurent Melançon a pu réconcilier les nombreux paradoxes qui l'habitent.

Dans le premier chapitre, nous trouvions comment s'insérait notre mémoire dans l'historiographie existante de la Seconde Guerre mondiale, des récits de soldats, du genre, des écrits de soi et de la construction identitaire à travers des thèmes comme la fratrie et le tourisme. Nous discernions alors un vide entre les deux figures majeures de la mémoire collective. Entre le soldat volontaire engagé et le déserteur ou l'anticonscriptionniste militant, la figure du « zombie » ou du récalcitrant docile est tiraillée. Un survol statistique permet difficilement de l'identifier, comme en fait foi le cas de Melançon, qui aurait pu être simplement classé comme volontaire puisqu'il rejoindra finalement le service actif. Il est en effet techniquement volontaire, pourtant, il n'est pas du tout représentatif de la figure de ce soldat dans l'imaginaire collectif. En contrepartie, s'il renonce techniquement à son statut de « zombie », il demeure convaincu qu'il est représentant du titre. C'est en prenant conscience de cette situation que nous nous sommes interrogés sur la construction identitaire de ce soldat aux nombreuses contradictions.

Nous trouvions aussi une place laissée libre dans l'analyse du genre et du tourisme durant la guerre, la majorité des recherches de ces champs ayant été faites sur les périodes précédant et suivant le conflit armé qui nous occupe. Le chapitre se terminait avec l'annonce de notre problématique, la description de notre source principale et la

méthode que nous avons utilisée pour trouver dans la riche correspondance des Melançon les réponses aux questions posées par ladite problématique.

Dans le deuxième chapitre, nous entamions notre analyse de la correspondance de Laurent Melançon. À travers son quotidien durant l'entraînement, nous constatons son désintérêt complet à combattre ou même à participer activement à la vie militaire. Nous notions également l'ennui, l'oisiveté et la passivité de ce soldat conscrit. L'ignorance dans laquelle il fut placé l'insécurisera alors beaucoup et le fit beaucoup réagir. Les réactions furent particulièrement vives quand elles empêchèrent Melançon de savoir à quel moment il serait réuni avec sa famille. Ces frustrations se répercuteront sur la relation de Melançon avec ses supérieurs, dispensateurs des congés. Toutefois, possiblement en parallèle avec sa propre ascension dans les rangs de l'armée, il finira par apprécier les officiers de son bataillon, à condition qu'ils soient Canadiens français. Le conflit ethnolinguistique représente à ce moment un pan important de la conception du monde du jeune montréalais. Il avait une vision dichotomique de l'organisation de l'armée, vision d'ailleurs maintes fois attestée par les études sur le sujet<sup>1</sup>. Cette opposition qu'il voyait entre Canadiens français et anglais l'amena à raffermir son objection à la conscription et son appartenance aux « zombies ».

Sa relation avec sa sœur semblera étroite et elle deviendra rapidement la correspondante principale de la correspondance de Laurent Melançon avec sa famille. L'entretien d'un « web of relations » commun au frère et à sa sœur semble confirmer leur lien, mais l'évocation de ce réseau social servit aussi à Melançon à se positionner dans la vie du quartier d'Hochelaga qu'il comptait réintégrer dès que possible. La relation avec son grand frère quant à elle était plus tendue, surtout lorsque la masculinité de Melançon fut remise en question. Au niveau des nouvelles rencontres, le contact avec la gent féminine se résumera aux planchers de danse qu'il visitera

---

<sup>1</sup> Keshen présentait une bonne remise en contexte de l'impopularité de l'engagement militaire chez les Canadiens français. Il parlait même d'une armée « antifrancophone ». Jeffrey A. Keshen, *Saints, Sinners and Soldiers : Canada's Second World War*, Vancouver: UBC Press, 2004, p. 19-23.

avidement. Les jeunes femmes ne serviront alors à Melançon que dans leur capacité à danser et à renforcer, ce faisant, son identité masculine à la fois désirable et respectable. Son contact avec les jeunes hommes de qui il se lia d'amitié semble, en comparaison, beaucoup plus intime. Le sergent Delorme s'imposa rapidement comme la relation la plus significative de Melançon dans les rangs de l'armée. Quant aux voyages, ils se feront à ce moment un peu à contrecœur. Ici, encore une fois, l'aversion de Melançon pour le Canada anglais vient certainement influencer ce qu'il choisit d'exprimer sur ces voyages. À travers son appréciation de la modernité et sa fascination condescendante des peuples autochtones, il voulait consciemment ou non, se présenter comme un émissaire de la modernité. Incertain de ses capacités à bien décrire ou de celles de sa famille à bien le comprendre, Melançon fit usage d'un langage bourré de références à Montréal dans ses descriptions. Il essaya aussi de se situer dans le temps et dans l'espace afin de se donner l'illusion d'un espace commun entre lui et sa sœur.

Dans le troisième et dernier chapitre, nous poursuivions l'analyse de la correspondance de Laurent Melançon après que deux changements majeurs se soient produits : l'adhésion à l'armée active et la traversée de l'Atlantique vers une Europe ravagée par la guerre. Si l'ignorance, l'ennui et l'oisiveté semblaient alors encore omniprésents, Melançon s'y était accoutumé et démontrait une certaine résignation. Il continue toutefois de se revendiquer de son opiniâtreté, même lorsqu'elle devient difficile à exprimer. La relation avec les supérieurs et les conflits qu'elle engendrait au Canada seront complètement évacués de la correspondance à ce moment. Quant au désir d'être réuni avec sa famille, il était toujours présent, mais Melançon se montrait alors beaucoup moins optimiste, repoussant toujours les prévisions de son retour ultime à la maison.

La grande sœur demeurait la correspondante de prédilection et les vives réactions que provoquaient l'arrivée du courrier viennent confirmer l'importance de la relation fraternelle et épistolaire. La relation avec le grand frère devint plus importante alors que les deux conscrits s'unirent dans leur mépris de l'armée. Par ailleurs, les jeunes

femmes d'Europe seront moins présentes dans la correspondance, mais elles demeureront d'abord et avant tout des partenaires de danse. Dans ces contrées lointaines, Melançon faisait des pieds et des mains pour démontrer d'un côté la désirabilité et la respectabilité des femmes qu'il fréquentait et, de l'autre, son désintéret à mener plus loin ces relations. Encore une fois, il met en scène des situations qui démontrent une masculinité forte à laquelle il tient à être associé.

Sans grande surprise, les voyages prendront une place importante dans la vie de Melançon lorsqu'il arriva en Europe, surtout une fois que la guerre aura pris fin. Les jeux d'identification qui s'opèreront alors nous permettrons de bien voir l'image que Melançon se fait de lui-même et celle qu'il désire projeter. Il se dissociait des Anglais représentants de l'Empire colonisateur, peuple sale et froid. Au contraire, il voulait se montrer analogue aux Écossais anti-impérialistes et aux Hollandais propres, travaillants et pieux. Son désir de paraître moderne était toujours présent.

Si l'analyse de la correspondance nous a aidés à comprendre ces différents aspects, elle nous a aussi permis d'entrevoir tout ce qui demeure impossible d'extraire de la correspondance des Melançon. L'autocensure qui imprègne leurs échanges nous a empêchés d'émettre des conclusions plus définitives. Ainsi, il nous est difficile de déterminer si Melançon est plutôt influencé par la conception des rôles de genre de la crise économique ou par ceux de l'après-guerre. En fait, il est possible que, dans le contexte particulier où évoluaient les soldats conscrits, plusieurs conceptions du genre ont cohabité en attendant la cristallisation de celles-ci lors du retour des jeunes hommes à la maison. Il est également raisonnable de croire que Melançon fut amené à réévaluer ses attitudes durant la période étudiée. Il nous est également difficile de nous avancer sur la représentativité de Laurent Melançon. Nous savons toutefois avec certitude que son vécu est très fortement influencé par son identité « zombie » et que cette identité

est partagée par plusieurs dizaines de milliers de Canadiens<sup>2</sup>. Nous savons aussi que, même si le terme est teinté de mépris, Melançon représente finalement assez bien le mythe du soldat un peu nonchalant et certainement désinvesti des grandes questions que soulève la Seconde Guerre mondiale. La seule guerre que Laurent Melançon aura menée entre 1942 et 1945 aura été celle contre son engagement militaire.

En somme, si le cas de Melançon nous a aidés à comprendre une chose, c'est que le portrait des « zombies » est difficile à cerner. Melançon est représentatif d'un nombre impossible à déterminer de soldats canadiens qui en viendront à rejoindre l'Armée, par contrainte de la *Loi sur la mobilisation des ressources nationales*, pour des raisons économiques, par désir d'aventure ou encore pour reconquérir une masculinité de pourvoyeur mise à rude épreuve par les années de crise économique. Si nous ne pouvons nous avancer sur un nombre ou une proportion de soldats qui, comme Melançon, rejoindront l'Armée en restant désengagés, indifférents, réfractaires ou trop effrayés pour agir, nous pouvons avancer qu'ils furent nombreux. Malgré tout, il n'est pas étonnant que cet archétype n'apparaisse que marginalement dans la mémoire collective et dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale au Québec et au Canada. Loin de la gloire des combats (le combat réel en Europe ou le combat contre la conscription et l'impérialisme) se trouve un antihéros qui n'a certainement pas ressenti le désir de se raconter et de coucher sur papier son expérience pour le bénéfice de la postérité. La correspondance de Melançon avec sa sœur est donc d'une richesse à la fois humaine et historique.

---

<sup>2</sup> Si Byers identifiait statistiquement environ 60 000 soldats conscrits ayant refusé durant toute la durée de la guerre de se porter volontaires pour le service général, nous savons aussi que ce chiffre ne représente pas nécessairement justement la proportion de soldats présentant les caractéristiques du « zombie ». Melançon lui-même ne fait pas partie de ces 60 000 soldats et, comme l'a démontré notre recherche, représente tout de même le mythe du soldat « zombie ». Daniel Byers, « Les "zombies" du Canada : un portrait des conscrits canadiens et de leur expérience durant la Deuxième Guerre mondiale », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 8, no 2-3 (hiver-printemps 2000), p. 184.

Il y a 70 ans au moment où nous écrivons ces lignes, Laurent Melançon venait tout juste de regagner le confort de la « pension Melançon<sup>3</sup> », auprès de sa vieille mère, de sa sœur, de son mari et de leur fils. Il y restera d'ailleurs pour les quinze prochaines années. À 53 ans, alors qu'il quittera manifestement le logement de la rue Adam, il n'aura toujours pas « stické<sup>4</sup> » sur une et ne sera toujours pas marié. Son grand frère, quant à lui, aura déménagé au logement voisin en 1948 avec une nouvelle femme, Priscilla<sup>5</sup>. Les frères Melançon n'étaient plus « zombies », la malédiction était levée et ils étaient revenus à la vie civile.

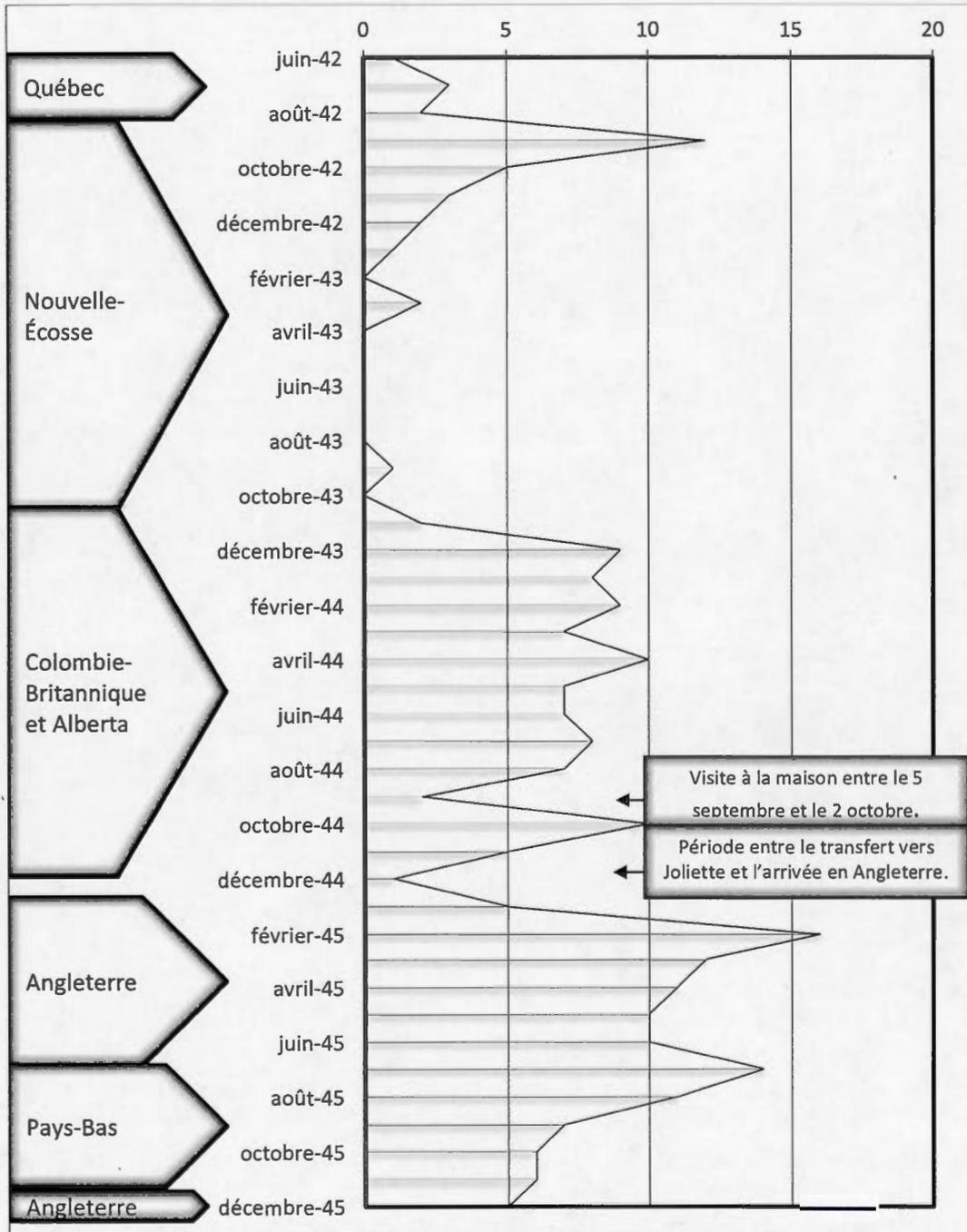
---

<sup>3</sup> APM26/S1/D24, LM à LeM, 27 octobre 1945. Desmond Morton soulignait également ces craintes face à la réinsertion à la vie civile en lien avec la Dépression que les soldats avaient vécue avant l'enrôlement. Desmond Morton, *Une histoire militaire du Canada (1608-1991). Nouvelle édition, revue et augmentée*, Outremont, Athéna éditions, 2009, p. 243.

<sup>4</sup> Nous empruntons l'expression à Melançon lui-même. APM26/S1/D1, LM à LeM, 6 juillet 1942.

<sup>5</sup> Le sort de Cécile est inconnu. Étant donné le très faible accès aux divorces pour les Catholiques à cette époque, il est fort possible qu'elle soit décédée.

## APPENDICE A FRÉQUENCE DES LETTRES



## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Sources

Archives Passe-Mémoire de Montréal

*Fonds Melançon [23 juin 1942 - 12 décembre 1945].* (APM26).

Collection électronique de Bibliothèque et archives du Québec

*Annuaire montréalais de Lovell* [éditions de 1921 à 1980]. Récupéré de <http://bibnum2.banq.qc.ca/bna/lovell/> [base de données en ligne].

Bibliothèque et Archives Canada

*Sixth Census of Canada, 1921.* (Ottawa : Library and Archives Canada, 2013). (RG31). Récupéré de Ancestry.com, *Recensement du Canada de 1921* [base de données en ligne].

### 2. Études

#### 2.1 Deuxième Guerre mondiale

BAILLARGEON, Denyse, *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1991, 311 p.

BEAUREGARD, Claude, *Guerre et censure au Canada, 1939-1945*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1998, 196 p.

BEAUREGARD, Claude, Edwidge MUNN et Béatrice RICHARD, « Introduction : Portrait d'une division » dans Wilfrid Sanders, *Jack et Jacques : L'opinion publique au Canada pendant la Deuxième Guerre mondiale*, Montréal, Comeau et Nadeau Éditeurs, 1997, p. 9-17.

BERNIER, Serge, « Participation des Canadiens français aux combats : Évaluation et tentative de quantification », dans Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.), « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, nos 3-4 (printemps-été 1995), p. 15-24.

BROADFOOT, Barry, *Six War Years 1939-1945: Memories of Canadians at home and abroad*, Toronto, Doubleday Canada, 1974, 417 p.

BURNS, E.L.M., *Manpower in the Canadian Army, 1939-1945*, Toronto, Clarke, Irwin, 1956, 184 p.

- BYERS, Daniel, « Mobilizing Canada: The National Resources Mobilization Act, the Department of National Defence, and Compulsory Military Service in Canada, 1940-1945 », *Journal of the Canadian Historical Association*, vol. 7, no 1 (1996), p. 175-203.
- \_\_\_\_\_ « Les zombies du Canada : un portrait des conscrits canadiens et de leur expérience durant la Deuxième Guerre mondiale », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 8, nos 2-3 (hiver-printemps 2000), p. 184-204.
- CAMPBELL, Robert A., *Sit Down and Drink Your Beer: Regulating Vancouver's Beer Parlours, 1925-1954*, Toronto, University of Toronto Press, 2001, 216 p.
- CASTONGUAY, Jacques et Armand ROSS, *Le Régiment de la Chaudière*, Lévis, Le Régiment de la Chaudière, 1983, 644 p.
- COMEAU, Paul-André, Claude BEAUREGARD et Edwidge MUNN, *La démocratie en veilleuse : Rapport des censeurs 1939-1945*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1995, 301 p.
- COMEAU, Robert, « Présentation : La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale », dans Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.), « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, nos 3-4 (printemps-été 1995), p. 13-14.
- COOK, Tim, « Wet Canteens and Worrying Mothers : Alcohol, Soldiers and Temperance Groups un the Great War », *Social History/Histoire sociale*, vol. 35, no 70 (2002), p. 311-330.
- \_\_\_\_\_ « Fighting Words: Canadian Soldiers' Slang and Swearing in the Great War », *War in History*, vol. 20, no 3 (2013), p. 323-344.
- \_\_\_\_\_ « "I will meet the world with a smile and a joke": Canadian Soldiers' Humour in the Great War » *Canadian Military History*, vol. 22, no 2 (printemps 2013), p. 49-62.
- DAWSON, Robert MacGregor, *The conscription crisis of 1944*, Toronto, University of Toronto Press, 1961, 136 p.
- DURFLINGER, Serge, *Fighting from Home: The Second World War in Verdun, Quebec*, Vancouver et Toronto, University of British Columbia Press, 2006, 279 p.
- \_\_\_\_\_ « Bagarres entre militaires et "zoot-suiters" survenues à Montréal et à Verdun, juin 1944 », dans Serge Bernier (éd.), *L'impact de la Deuxième Guerre mondiale sur les sociétés canadienne et Québécoise*, Ottawa, Université du Québec à Montréal et la Direction Histoire et patrimoine de la Défense nationale, 1998, p. 7-21.
- FAHRNI, Magda, « The Romance of Reunion: Montreal War Veterans Return to Family Life, 1944-1949 », *Journal of Canadian Historical Association*, vol. 9, no 1 (1998), p. 187-208.
- \_\_\_\_\_ *Household Politics: Montreal Families and Postwar Reconstruction*, Toronto, University of Toronto Press, 2005, 350 p.
- FIELD, Clive D., « British Religion in Numbers, Religion in Great Britain, 1939-99:

- A Compendium of Gallup Poll Data», *BRIN Working Papers on Religious Statistics - Working Paper 2*, Universités de Birmingham et Manchester, 2015, 64 p.
- FUSSELL, Paul, *The Great War and Modern Memory*, New York, Oxford University Press, 1975, 384 p.
- *Wartime: Understanding and Behavior in the Second World War*, New York, Oxford University Press, 1989, 330 p.
- GAGNON, Jean-Pierre, « Les historiens canadiens-français et la participation canadienne-française à la Deuxième Guerre mondiale », dans Serge Bernier, Robert Comeau, Béatrice Richard, Claude Beauregard et Marcel Bellavance (dir.), « La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale, mythes et réalités », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, nos 3-4 (printemps-été 1995), p. 25-42.
- « Dix ans de recherche, dix ans de travail en histoire militaire! Que peut-on dire de ces dix ans? », dans Robert Comeau, Serge Bernier et al. (dir.), *Dix ans d'histoire militaire en français au Québec : Actes du 10<sup>e</sup> colloque annuel en histoire militaire*, Montréal, Lux éditeurs, 2005, p. 7-20.
- GAGNON, Marie-Anne, « La participation canadienne à la libération des Pays-Bas : l'histoire du discours officiel et l'émergence d'une nouvelle historiographie », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 21, no 3 (2013), p. 34-47.
- GRANATSTEIN, J.L. et Desmond MORTON, *A Nation Forged in Fire*, Toronto, Lester & Orpen Dennys Limited, 1989, 287 p.
- GRANATSTEIN, J.L., et J.M. HITSMAN, *Broken Promises : A History of Conscription in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1977, 281 p.
- GRANATSTEIN, J.L., *Conscription in the Second World War, 1939-1945*, Toronto, The Ryerson Press, 1969, 85 p.
- *Canada's War: The Politics of the Mackenzie King government, 1939-1945*, Toronto, Oxford University Press, 1975, 436 p.
- GRANT, John Webster, *The Church in the Canadian Era*, Vancouver, Regent College Publishing, 1988, 258 p.
- KESHEN, Jeffrey A., *Saints, Sinners and Soldiers : Canada's Second World War*, Vancouver, UBC Press, 2004, 425 p.
- LITALIEN, Michel, *Les Fusiliers de Sherbrooke, 1910-2019 : L'épopée d'une institution des Cantons-de-l'Est*, Sherbrooke, Productions G.G.C. ltée, 2010, 819 p.
- MESLI, Samy, « "Free us from our Liberators" : l'armée canadienne et la libération des Pays-Bas (1944- 1946) », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 21, no 3 (2013), p. 17-33
- MOSSE, George L., *Fallen Soldiers : Reshaping the Memory of the World Wars*, New York, Oxford University Press, 1990, 272 p.
- MORTON, Desmond, *Une histoire militaire du Canada (1608-1991) : Nouvelle édition, revue et augmentée*, Outremont, Athéna éditions, 2009, 375 p.

- RICHARD, Béatrice, *La mémoire de Dieppe. Radioscopie d'un mythe*, Montréal, VLB éditeurs, 2002, 208 p.
- RUSSELL, Peter A. «BC's 1944 "Zombie" Protests Against Overseas Conscription», *BC Studies*, no 112 (été 1999), p. 49-76
- STACEY, C.P., *Arms, Men and Governments: The War Policies of Canada, 1939-1945*, Ottawa, Queen's Printer, 1970, 681 p.

## 2.2 Récit de soldat

- ARDANT DU PICQ, Charles Jean Jacques Joseph, *Études sur le combat*, Paris, éditeur inconnu, 1880, 294 p.
- AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *14-18 : Les combattants de tranchées*, Paris, Armand Colin, 1986, 224 p.
- BEAULIEU, Valérie, *Figures du héros dans la représentation de la Seconde Guerre mondiale au Québec: redéfinitions et déplacements*, Mémoire de M.A. (littérature comparée), Université de Montréal, 2008, 101 p.
- BIZIMANA, Aimé-Jules, *De Marcel Ouimet à René Lévesque : Les correspondants de guerre canadiens-français durant la Deuxième Guerre mondiale*, Montréal, VLB éditeur, 2007, 371 p.
- BURNS, Patricia, *They Were So Young : Montrealers Remember World War II*, Montréal, Vehicule Press, 2002, 267 p.
- CRU, Jean-Norton, *Témoins : Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presse universitaire de Nancy, 1993 (édition originale 1929), 727 p.
- KEEGAN, John, *Anatomie de la bataille*, Paris, Perrin, 2013 (édition originale 1976), 414 p.
- LITALIEN, Michel, *Écrire sa guerre : Témoignages de soldats canadiens-français (1914-1918)*, Outremont, Athéna éditions, 2011, 305 p.
- TILCH, Florence, *Récits de déserteurs et de volontaires : Enquête sur la configuration narrative de deux figures de l'imaginaire franco-québécois*, Thèse de doctorat (Histoire), Université Laval, 2013, 409 p.
- TREMBLAY, Yves, *Volontaires : Des Québécois en guerre (1939-1945)*, Outremont, Athéna éditions, 2006, 141 p.
- RICHARD, BÉATRICE, «Quelle guerre raconter? Le dilemme du légionnaire Paul Caron», *Journal of the Canadian Historical Association*, vol 21, no 1 (2010), p. 13-36.
- , *La Grande Guerre de Paul Caron: Chroniques d'un légionnaire canadien-français (1914-1917)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 268 p.
- VINCENT, Sébastien, « Les témoignages publiés par les anciens combattants : Une source pour l'historien », dans Robert Comeau, Serge Bernier et al.

(dir.) *Dix ans d'histoire militaire en français au Québec : Actes du 10<sup>e</sup> colloque annuel en histoire militaire*, Montréal, Lux éditeurs, 2005, p. 119-130.

\_\_\_\_\_ *La campagne de libération de l'Europe de l'Ouest (6 juin 1944-8 mai 1945) à travers les récits autobiographiques et les romans publiés par des combattants québécois francophones*, Mémoire de M.A. (Histoire), Université du Québec à Montréal, 2007, 157 p.

\_\_\_\_\_ *Ils ont écrit la guerre : La Seconde Guerre mondiale à travers des écrits de combattants canadiens-français*, Montréal, VLB éditeurs, 2010, 309 p.

### 2.3 Genre et masculinité

CAMPBELL, Lara, *Respectable Citizens: Gender, Family and Unemployment in Ontario's Great Depression*, Toronto, University of Toronto Press, 2009, 280 p.

DUHAIME, Vincent, « "Les pères ont ici leur devoir" : le discours du mouvement familial québécois et la construction de la paternité dans l'après-guerre, 1945-1960 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 57, no 4 (2004), p. 535-566.

DUMMITT, Christopher, *The Manly Modern: Masculinity in Postwar Canada*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2007, 224 p.

FAHRNI, Magda et Robert RUTHERDALE, *Creating Postwar Canada: Community, Diversity, and Dissent, 1945-1975*, Vancouver, UBC Press, 2008, 347 p.

FAHRNI, Magda, « Les femmes et la ville en temps de guerre et en temps de paix. Montréal dans les années 1940 », dans Serge Jaumain et Paul-André Linteau (dir.), *Vivre en ville : Bruxelles et Montréal (XIXe-XXe)*, Bruxelles, PIE-Peter Lang, 2006, p. 151-168.

GREIG, Christopher J. et Wayne J. MARTINO, *Canadian Men and Masculinities*, Toronto, Canadian Scholar's Press, 2012, 372 p.

JACKSON, Paul, *One of the Boys : Homosexuality in the Military During World War II*, Montreal, McGill's-Queen's University Press, 2004, 338 p.

KIMMEL, Michael S., *Manhood in America : A Cultural History*, New York, The Free Press, 1996, 544 p.

KIMMEL, Michael S., Jeff HEARN et R.W. CONNELL, *Handbook of Studies on Men & Masculinities*, London, Sage Publications, 2005, 505p.

McPHERSON, Kathryn, Cecilia MORGAN et Nancy M. FORESTELL, *Gendered Pasts: Historical Essays in Feminity and Masculinity in Canada*, Don Mills, Oxford University Press Canada, 1999, 291 p.

MORGAN, David H.J., « Theater of War : Combat, the Military and Masculinities », dans Harry Brod et Michael Kaufman, *Theorizing Masulinites*, Londres, Sage Publications, 1994, p. 165-182.

MOSS, Mark, *Manliness and Militarism : Educating Young Boys in Ontario for War*, Don Mills, Oxford University Press, 2001, 216 p.

- PARR, Joy, «Gender History and Historical Practice», *Canadian Historical Review*, vol 76, no 3 (1995), p. 354-376
- \_\_\_\_\_  
*The Gender of Breadwinners: Women, Men, and Change in Two Industrial Towns, 1880-1950*, Toronto, University of Toronto Press, 1990, 314 p.
- PARR, Joy et Mark ROSENFELD, *Gender and History in Canada*, Toronto, Copp Clark, 1996, 381 p.
- ROTUNDO, E. Anthony, *American Manhood : Transformations In Masculinity From The Revolution To The Modern Era*. New York, BasicBooks, 1993, 382 p.
- RUTHERDALE, Robert, « Fatherhood and the Social Construction of Memory: Breadwinning and Male Parenting on a Job Frontier, 1945-1966 », dans Joy Parr et Mark Rosenfeld, *Gender and history in Canada*, Toronto, Copp Clark, 1996, p. 357-376.
- \_\_\_\_\_  
 « New "Faces" for Fathers: Memory, Life-Writing, and Fathers as Providers in the Postwar Consumer Era » dans Magda Fahrni et Robert Rutherford (éd.), *Creating Postwar Canada: Community, Diversity, and Dissent, 1945-1975*, Vancouver, UBC Press, 2008, p. 241-267.
- \_\_\_\_\_  
 « Fathers in Multiple Roles: Assessing Modern Canadian Fatherhood as a Masculine Category », dans Christopher J. Greig et Wayne J. Martino, *Canadian Men and Masculinities: Historical and Contemporary Perspectives*, Toronto, Canadian Scholar's Press, 2012, p. 76-98.
- SCOTT, Joan, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, nos 37-38 (1988), p. 125-153.
- VACANTE, Jeffery, «Quebec Manhood in Historical Perspective», dans Christopher J. Greig et Wayne J. Martino, *Canadian Men and Masculinities*, Toronto, Canadian Scholar's Press, 2012, p. 23-41.

#### 2.4 Écrits de soi

- BARANOWSKI, Shelley et Ellen FURLOUGH, *Being Elsewhere: Tourism, Consumer Culture, and Identity in Modern Europe and North America*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2001, 382 p.
- BARMAN, Jean, *Sojourning Sisters : The Lives and Letters of Jessie and Annie McQueen*, Toronto, University of Toronto Press, 2004, 336 p.
- BASTIEN, Pascal, « Présentation. Le Journal d'un temps qui passe : Mes Loisirs ou l'autre Tableau de Paris » du journal de Siméon Prosper Hardy, *Mes loisirs, ou, Journal d'évènements tels qu'ils parviennent à ma connoissance (1753-1789)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2008, p. 1-29.
- BERKOWITZ, Michael, « A "New Deal" for Leisure : Making Mass Tourism during the Great Depression », dans Shelley Baranowski et Ellen Furlough, *Being Elsewhere: Tourism, Consumer Culture, and Identity in Modern Europe and North America*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2001, p. 185-212.

- BOSSIS, Mireille, « Une correspondance paysanne en Normandie », dans Anne-Marie Sohn (dir.), « La correspondance : un document pour l'histoire », *Cahiers du GRHIS*, no 12 (2001), Rouen, Publications de l'Université de Rouen, p. 83-92.
- BOURDIEU, Pierre, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, 670 p.
- DAVIDOFF, Leonore, « Kinship as a Categorical Concept: A Case Study of Nineteenth Century English Siblings », *Journal of Social History*, vol. 39, no 2 (numéro spécial : *Kith and Kin: Interpersonal Relationships and Cultural Practices*, Hiver 2005), p. 411-428.
- \_\_\_\_\_, *Thicker Than Water: Siblings and their Relations, 1780-1920*, Oxford, Oxford University Press, 2012, 449 p.
- DESLAURIERS, Jean-Pierre, *Recherche qualitative : Guide pratique*, Montréal, McGraw-Hill, 1991, 142 p.
- FAHRNI, Magda et Yves FRENETTE, « "Don't I long for Montreal" : L'identité hybride d'une jeune migrante franco-américaine pendant la Première Guerre mondiale », *Social History/Histoire sociale*, no 81 (2008), p. 75-98.
- FRENETTE, Yves, Marcel MARTEL et John WILLIS, *Envoyer et recevoir : Lettres et correspondances dans les diasporas francophones*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 296 p.
- FOUCAULT, Michel, « L'écriture de soi », *Corps écrit*, no. 5 (numéro spécial : *L'autoportrait*, février 1993), p. 3-23.
- GERBER, David A., *Authors of Their Lives : The Personal Correspondence of British Immigrants to North America in the Nineteenth Century*, New York et London, New York University Press, 2006, 421 p.
- GRASSI, Marie-Claire, « La lettre en archives : approche méthodologique » dans Anne-Marie Sohn (dir.), « La correspondance : un document pour l'histoire », *Les Cahiers du GRHIS*, no. 12 (2001), Rouen, Publications de l'Université de Rouen, p. 73-81.
- JASEN, Patricia Jane, *Wild Things : Nature, Culture, and Tourism in Ontario, 1790-1914*, Toronto et Buffalo, University of Toronto Press, 1995, 194 p.
- LÖFGREN, Orvar, « Know Your country : A Comparative Perspective on Tourism And Nation Building in Sweden », dans Shelley BARANOWSKI et Ellen FURLOUGH, *Being Elsewhere: Tourism, Consumer Culture, and Identity in Modern Europe and North America*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2001, p. 137-154.
- MIMEAULT, Mario, *L'exode québécois, 1852-1925 : Correspondance d'une famille dispersée en Amérique*, Sillery, Septentrion, 2013, 443 p.
- MORIN-PELLETIER, Mélanie, « "The Anxious Ones Waiting at Home": Deux familles canadiennes plongées dans le tourment de la Grande Guerre », *Social History/Histoire sociale*, vol. 47, no 94 (Juin 2014), p. 353-368.
- MORGAN, Cecilia, *A Happy Holiday : English Canadians and Transatlantic Tourism, 1870-1930*, Toronto, University of Toronto Press, 2008, 461 p.

SOHN, Anne-Marie (dir.) « La correspondance : un document pour l'histoire », *Les Cahiers du GRHIS*, no 12 (2001), Rouen, Publications de l'Université de Rouen, p. 9-13.

## 2.5 Identité

BEAUCHEMIN, Jacques, « Débat autour de l'article de Thierry Nootens sur l'utilisation du concept d'identité en histoire : à quoi servent les concepts? Réplique à Thierry Nootens », *Revue de l'histoire de l'Amérique française*, vol. 63, no 1 (2009), p. 115-14.

BRADBURY, Bettina et Tamara MYERS, *Negotiating Identities in 19th- and 20th-Century Montreal: A Collection of Essays by the Montreal History Group*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2005, 329 p.

BRUBAKER, Rogers et Frederick COOPER, «Beyond "Identity"», *Theory and Society*, vol. 29, no 1 (2000), p. 1-47.

HÉBERT, Karine, *Impatient d'être soi-même : Les étudiants montréalais, 1895-1960*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2008, 306 p.

NOOTENS, Thierry, « Un individu "éclaté" à la dérive sur une mer de "sens"? Une critique du concept d'identité », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 62, no 1 (2008), p. 35-67.